This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

WIDENER
HN QTQ8 D

82.1.19.20
Ital
8552.21

30 July 1847

Bot & Rec'd June 10
1837

MÁRCO VISCONTI.

Imprimerie de Ode et Wodon.

MARCO VISCONTI

HISTOIRE DU XIVe SIÈCLE,

TRADUITE DE L'ITALIEN

DE THOMAS GROSSI.

Tome Premier.

Bruxelles.

J. P. MELINE, LIBRAIRE-ÉDITEUR.

1836

Ital 8552.21

I.

Limonta est un petit village situé à mi-côte vis-à-vis de Lierna. Des châtaigniers le dérobent aux regards de celui qui, en partant de la pointe de Bellagio, se dirige à travers le lac vers Lecco. Depuis le huitième siècle jusqu'à ces derniers temps, où les fiefs furent abolis en Lombardie, ce village appartint toujours au monastère de Saint-Ambroise de Milan; et l'abbé, entre autres titres, portait celui de comte de Limonta.

Sur la limite qui sépare le domaine des moines d'avec le territoire de Bellagio, marquée encore de nos jours par une pierre, s'élevait en 1329 un vieux château, qui fut ruiné vers la fin de ce siècle, et dont il ne reste plus aucune trace.

Au temps dont nous parlons, ce château était possédé par un comte Oldrado del Balzo, dont les ancêtres devaient, à ce qu'il paraît, avoir été anciennement seigneurs de Bellagio, qui se régissait alors en com-

mune. Quoique le comte Oldrado eût plusieurs possessions dans les différentes parties de la Lombardie, il passait dans ce vieux château presque toute l'année, avec sa femme et sa fille unique, éprises comme lui de ce beau ciel, de ce beau lac, de ce climat doux, riant et délicieux.

La famille del Balzo, riche, illustre, puissante par sa parenté et ses alliances, avait toujours été la protectrice naturelle des habitans des pays qui avoisinaient sa demeure; et tous, par une longue tradition de père en fils, avaient appris à en révérer et à en aimer le nom.

Le comte Oldrado, successeur d'un aussi bel héritage, n'avait pas su le conserver et était bien déchu dans l'estime des anciens cliens de sa maison : ce n'était pas qu'il fût méchant, c'était même une bonne pâte d'homme. Mais, venu au monde dans des temps difficiles et dans des circonstances graves et malaisées, il ne trouvait pas, dans sa nature molle, timide, et qui n'était que vaniteuse, la vigueur nécessaire pour faire le bien qu'il eût pourtant désiré d'accomplir.

Vers ce temps, Louis de Bavière était descendu en Italie, et, ayant déposé de sa propre autorité le souverain pontife Jean XXII, qui siégeait à Avignon et qui l'avait excommunié, il s'était arrogé le droit de le faire remplacer sur le saint-siége par Pierre de Corvaria, de l'ordre des Mineurs, qui prit le nom de Nicolas V. Il remplit ainsi la chrétienté de scandale et de schisme.

La ville de Milan, qui gémissait depuis plusieurs années sous l'interdit lancé contre elle en haine des

Visconti, fauteurs puissans et acharnés du parti Gibelin, se déclara aussitôt pour l'antipape. Celui-ci ayant béni de nouveau le Milanais, les églises furent rouvertes, les fonctions ecclésiastiques reprises, et les sacremens administrés comme en temps ordinaire dans la capitale, dans les autres villes d'une moindre importance et dans les bourgs les plus considérables. Mais dans les campagnes, et principalement sur le lac de Como, le peuple, moins entraîné par les animosités de parti, se maintint fidèle au véritable pontife, refusant d'ouvrir les églises et considérant comme schismatiques et excommuniés les prêtres qu'on lui envoyait de la capitale. Il y avait aussi dans les villes et dans les bourgs, ainsi qu'il est facile de le supposer, des gens qui pensaient comme les paysans, tandis que des habitans des petits villages partageaient les opinions des villes et des grands bourgs. Vous pouvez juger si cela devait rendre douce et tranquille la vie politique de ces malheureux temps! Il y avait partout des profanations, des violences, des rixes et du sang. Le moine Aicardo, archevêque de Milan, l'abbé de Saint-Ambroise, et la plus grande partie des abbés des plus riches et des plus illustres monastères, s'étaient enfuis depuis long-temps; la portion la plus élevée du clergé régulier et séculier errait, en mendiant, dans les provinces d'Italie et de France; les revenus épiscopaux, les abbayes, les bénéfices ecclésiastiques de moindre importance étaient occupés et retenus violemment par les seigneurs laïques on par les prêtres schismatiques amis de l'empereur.

Au milieu de tant de troubles et d'embarras, Jean

Visconti, parent des seigneurs de ce nom, qui avait été nommé abbé de Saint-Ambroise à la place du véritable abbé Astolphe de Lampugnano, avait envoyé à Limonta, en qualité de procureur du monastère, un fripon, un joueur de dés pipés, qui avait déjà été condamné à Milan comme faussaire. Celui-ci, pour se venger de la fidélité de ces pauvres montagnards envers leur seigneur légitime, les volait, les pressurait, les écorchait sans pitié, les vexait de mille manières, et les traitait comme des gens de rien. Les Limontins s'adressaient au comte Oldrado, afin qu'il employât ses bons offices auprès de l'abbé, qu'il intercédât auprès des seigneurs, et qu'il fît valoir leurs raisons. Mais c'était comme piler de l'eau dans un mortier, le comte était rempli de ménagemens et de craintes; il ne voulait se compromettre avec personne, ni risquer de tomber dans la disgrâce des Visconti; et, tout en plaignant du fond de son cœur ces malheureux ainsi maltraités, il les aurait laissé écarteler avant de se résoudre à lever un doigt pour les tirer d'affaire.

Pelagrua, c'était le nom du procureur du monastère, devenu par cela même plus audacieux et plus entreprenant, s'avisa à la fin, pour ruiner complétement et d'un seul coup ses administrés, d'un expédient qui devait les mettre en son pouvoir pieds et poings liés, comme on dit, sans avoir à lutter avec eux, à chaque pas tant soit peu hasardé qu'il lui faudrait faire. Il déterra de vieilles écritures sur la donation de cette terre faite par l'empereur Lothaire aux moines de Saint-Ambroise, et avec ces écritures il prétendit faire déclarer les Limontins non seulement vassaux, ainsi

qu'ils l'étaient en effet, mais serfs du monastère; et il les cita à comparaître à Bellano pour y être jugés.

Bellano était alors cour archiépiscopale (on appelait *cour* une terre où le seigneur du fief possédait maison et église, et plus proprement où l'on administrait la justice); et la décision d'une contestation de cette nature devait précisément échoir aux délégués de l'archevêque. Mais l'archevêque s'était enfui de son diocèse, et plusieurs biens épiscopaux, situés sur le rivage de Lecco et dans la Valsassina avaient été occupés par un nommé Cressone Crivello, seigneur puissant et fauteur des Visconti. La cour de Bellano était précisément de ce nombre, et la cause des Limontins devenait ainsi du ressort non pas des délégués de l'archevêque, mais de ceux de Crivello. Or, ce nouveau seigneur était trop ouvertement ami du faux abbé de Saint-Ambroise, et trop intéressé à favoriser les usurpations auxquelles il ne cessait de se livrer lui-même sur ses nouveaux vassaux, pour que les habitans de Limonta pussent attendre de lui autre chose que du mal. Ne demandez pas si ceux-ci jetèrent les hauts cris, s'ils se recommandèrent de nouveau au comte del Balzo; mais ce furent autant de paroles perdues. Le comte, malgré les prières et les supplications d'Ermelinde sa femme et de Béatrix sa fille et son idole, n'eut jamais le courage de prendre la défense des opprimés, qui durent se laisser traîner devant ce tribunal incompétent et inique, pour y attendre un jugement qu'ils ne savaient que trop devoir consommer leur ruine.

C'était vers le soir du jour où l'on avait discuté la cause des Limontins, et le fauconnier du comte del

Balzo se tenait sur un ravelin du château, regardant le lac jusqu'où la vue pouvait s'étendre, tâchant d'apercevoir quelques uns des bateaux qui devaient revenir de Bellano. A la fin il découvrit de loin une voile brune, il la vit croître, s'approcher; il vit enfin aborder le petit bateau qui la portait, et il courut promptement en donner avis à son maître.

Celui-ci était dans un riche salon, assis sur un fauteuil dont le dossier se terminait en pointe; à ses pieds, sur un bas escabeau, on voyait un joli petit page, vif et gai comme un amour, condamné par son office à se taire, et à se tenir tranquille à sa place. L'enfant s'amusait en cachette avec un gros levrier qui, en remuant la queue, en dressant les oreilles, en faisant de temps à autre quelques bonds, semblait vouloir répondre à ses invitations.

Le compte del Balzo était un homme plus près de cinquante ans que de quarante; au dessous d'un bonnet carré en soie noire sortaient, le long de ses tempes, deux boucles de cheveux qu'il avait toujours appelés blonds dans sa jeunesse, lorsqu'ils étaient roux, et qu'il continuait fastueusement à appeler de même quoiqu'ils grisonnassent assez pour que le blanc fût désormais leur couleur dominante. Son visage, effilé et couvert de taches de rousseur, finissait par un menton pointu sur lequel on voyait, lorsque le comte parlait, danser une petite barbe très rare, très courte, et de la couleur des cheveux; ses petits yeux gris, qui regardaient à travers ses cils, ne manquaient pas d'un certain feu. Mais sur ce visage sec et dont la bouche artificieusement serrée aux deux bouts se relevait au milieu, un tel regard ne

signifiait qu'une vanité satisfaite d'elle-même. Il tenait sur son poing un superbe gerfaut qui paraissait jouir beaucoup de ses caresses, tantôt en se courbant sous la main qui le pressait et en poussant un léger gémissement, tantôt en s'élançant contre elle, les plumes hérissées, mais en ne faisant que la béqueter familièrement. Lorsque le fauconnier entra dans le salon, le généreux oiseau reconnut aussitôt le maître qui l'avait apprivoisé; et en battant des ailes et en gémissant plus fort, il paraissait l'engager à le prendre sur la main.

— Eh bien! demanda le maître au fauconnier, arrivent-ils de Bellano?

— Oui, ils viennent d'arriver! Michel et son fils Arrigozzo sont débarqués dans ce moment à la rive de Carneccio.

Le maître remit le faucon dans les mains du page qui sortit, et lui-même attendit avec le fauconnier les deux bateliers, qui ne tardèrent pas beaucoup à paraître.

Le père était un homme déjà âgé, le fils était un beau garçon entre vingt-sept et vingt-huit ans.

— Quelles nouvelles m'apportes-tu? demanda le seigneur au vieillard.

— Dieu le sait!

— Courage, ne me cache rien.

— Voici! La cloche sonna, et il parut alors sur la terrasse de l'archevêque une figure d'excommunié ayant autour de lui trois ou quatre scribes et pharisiens, et il commença à murmurer une longue histoire et sortit de sa poche certains vieux parchemins bons tout au

plus pour y envelopper des *agons* [1] salés, et il frappait dessus avec la main comme si les parchemins eussent eu à confirmer toutes ses impostures. A la fin il changea de ton, et dit cette énorme perfidie, qu'il y a des témoins comme quoi, nous autres habitans, nous avons toujours été serfs *alti* [2] du monastère.

— Il aura dit *aldj*.

— Oui, *altri*, et il a prétendu qu'en preuve de cela nous avions la tête rasée, et que ce n'était que depuis peu que nous nous laissions croître les cheveux. Peut-on dire une plus grande infamie?

— Mais ces témoins y étaient-ils, ou non? demanda le comte.

— Eh! manque-t-il des témoins? S'il s'agissait de faire crucifier encore notre Seigneur, croyez-vous qu'on n'en trouverait pas? Il y aurait sûrement des témoins qui, pour un plat de lentilles, jureraient toutes sortes de faussetés. Des Gibelins excommuniés, des gens qui ont déjà donné leur ame au diable!

— Eh! qu'arriva-t-il donc?

— Il arriva qu'après que ce vieux renard eut fini, notre avocat Laurent de Garbagnate commença aussi

[1] Petits poissons du lac Como.

[2] Les serfs *aldj* étaient d'une condition intermédiaire entre les serfs proprement dits et les affranchis. Ce n'étaient pas de véritables serfs, car ils avaient déjà été affranchis; ce n'étaient pas non plus de véritables affranchis; car les conditions de leur affranchissement les retenaient à certains égards sous la dépendance de leur ancien maître.

Nous n'avons traduit ni le mot *aldj* ni le mot *altri* (autres), pour laisser subsister l'équivoque prise par le batelier et pour n'être pas obligés de donner un autre tour au dialogue.

à parler, et dit clair et net que nous n'étions ni vassaux ni *altri* de l'abbé ; qu'il y a plus de cent ans que nous ne faisions que lui payer la capitation, le droit de pacage, les dîmes comme c'est juste, lui prêter notre aide dans la récolte des olives, de marrons, et faire les naulages, ce qui est notre devoir, et rien de plus : à la fin il a dit un certain mot, un certain mot extravagant qui était en notre faveur.....—T'en souviens-tu, Arrigozzo?

— Tant soit peu, répondit le fils, je me rappelle qu'il a dit..... comme s'il eût voulu parler d'un certain droit..... que sais-je..... d'une certaine chose dont je n'ai jamais entendu parler.

— Il aura dit que vous avez cessé d'être serfs par droit de prescription, dit le comte.

— Tout juste ! c'est précisément cela ! s'écrièrent à la fois le père et le fils.

— Voulez-vous me l'apprendre, à moi, qui sais ces choses-là sur le bout du doigt ?

— Donc, pour prouver cette *discrétion*, continua Michel, notre avocat produisit aussi ses bons témoins, qui étaient les personnes les plus âgées du village et des alentours.

— Et alors ?

— Alors on aurait dit que tout devait être fini, n'est-ce pas? puisqu'il y avait la *discrétion*, la chose étant si claire ! Mais ne voilà-t-il pas que ce bon apôtre de juge en inventa une nouvelle, et dit : — Témoins d'un côté, témoins de l'autre, et tous prêts à jurer, donc cela est nul. On décidera la cause par le jugement de Dieu.

— Par le jugement de Dieu !

— Oui, certes. Et tous commencèrent à battre des mains, comme s'il eût prononcé un beau jugement. — Que ce soit le jugement du fer rouge ! s'écria l'un des assistans. — Celui de l'eau bouillante ! s'écria un autre. — Celui des croix ! m'écriai-je à mon tour ; et je dis à mon Arrigozzo de s'offrir pour Limonta, comme il le fit en effet.

— Et l'ont-ils accepté ?

— Non, parce qu'ils sont des pendards ; mais moi, néanmoins, je l'ai fait inscrire parce que je sais ce que c'est, et au bout du compte dans le jugement des croix, il n'y a aucun danger ; car moi aussi, quand j'étais jeune, j'ai été une fois champion, comme on dit, du monastère, et j'ai gagné une cause contre ceux de Bellagio.

— Tu es toujours plus long que le samedi saint, dit en l'interrompant le comte Oldrado, revenons à notre affaire, qu'a-t-on conclu ?

— On a conclu une belle chose ! l'avocat de l'abbé a demandé le jugement par duel, et le délégué, qui était d'accord avec lui, y a consenti. Et voilà l'affaire finie.

— Duel *cum fustibus et scutis?* demanda gravement le comte, car il s'agit de roturiers, et il ne peut être question d'armes de chevaliers.

— Oui, avec le bâton et le bouclier.

— Et qui est-ce qui se bat pour vous ?

— Qui se bat ? C'est bientôt dit..... c'est bientôt dit ; mais il fallait être là et voir celui qui s'est présenté pour le monastère : c'était un diable à poil roux avec des épaules énormes.

— Et vous n'avez pas accepté, gens de rien, imbéciles !

— A dire vrai, il y avait mon Arrigozzo qui voulait se présenter ; mais moi je n'ai pas voulu, et je ne veux pas. Il ne manquerait plus, au milieu de tant de malheurs, que ce seul enfant qui me reste eût à courir quelque danger, lui qui est mon unique consolation, ainsi que celle de sa pauvre mère, maintenant que nous sommes vieux tous les deux et n'avons rien autre au monde.

Et se tournant ensuite vers son fils, qu'il prit par le bras : —Garde-toi bien, lui dit-il, de te laisser monter la tête, car je ne veux pas, je ne veux pas absolument, si tu tiens à me voir en vie ainsi que ta mère, la pauvre femme !

— Vous m'avez tant et tant dit que non, que je n'ai plus su que faire, répondit Arrigozzo ; mais il est encore temps pendant quatre jours.

— Et pendant ces quatre jours je te tiendrai renfermé dans la maison, je resterai pour te garder, et tu ne feras pas le fanfaron.

— Vous êtes un bienheureux homme, dit le fils en haussant les épaules d'une manière qui témoignait une condescendance rude mais affectueuse, et il se tut.

Alors Ambroise, c'est ainsi que s'appelait le fauconnier, qui jusqu'à ce moment n'avait pas ouvert la bouche, prit la parole et dit : — Ne pourrions-nous pas chercher un champion aussi, nous ? trouver un de ceux qui se vendent pour de l'argent et le bien payer afin qu'il se battt pour défendre les droits du village ?

— Non, répondit le comte en caressant sa barbe,

non, cela ne se peut : cette faculté de présenter un champion qui n'est pas intéressé dans le jugement est un privilége des nobles, des religieux et des congrégations pieuses.

— Donc, répétait l'autre, il faudra absolument ou nous laisser ruiner, ou que quelqu'un de Limonta se batte avec le champion du monastère.

— C'est cela, ni plus ni moins, ajouta le maître.

— Oh ! si mon Lupo était ici ! s'écria le fauconnier, s'il était ici, ou quelque part où l'on pût lui faire parvenir l'avis à temps, pour Dieu ! ces brigands ne l'emporteraient pas à bon marché !

— Dis-moi un peu, lui demanda alors Michel, ton Lupo n'est-il pas valet chez Ottorino Visconti !

— Oui, il était valet au commencement, quand il s'est échappé de la maison il y a cinq ans ; mais maintenant il est son écuyer, et ce seigneur l'aime d'une manière toute particulière, et ne fait pas un pas, à ce qu'on me dit, sans l'avoir auprès de lui.

A ces nouvelles, le batelier parut revenir de la mort à la vie, et se frottant les mains, il fit un tour dans la salle, puis il s'écria : — Allons donc tout de suite à Como sans perdre un instant !

— Quoi ! est-ce que tu sais que mon Lupo est à Como ?

— Je sais qu'Ottorino Visconti y est, répondit Michel, et se tournant vers son fils : — Tu l'as vu aussi quand nous y sommes allés jeudi ?

— Qui ? ce jeune homme ? ce chevalier qui nous a salués sur le môle, et qui a causé avec nous ?

— Précisément.

— Oh ! je l'ai vu ! c'est celui qui était si lié avec le fils de notre maître, avec le pauvre feu Lionetto, et qui jadis venait au château passer des mois entiers en sa compagnie.

— Ainsi donc, reprit le vieux batelier tout réjoui, vite à la maison pour manger un morceau, et pour partir tout de suite, pendant que le lac est favorable. — Arrigozzo, le bateau est-il bien en ordre de tout point ?

— Oui, voiles, rames, couverture, tout y est, car pour monter plus vite ici je n'en ai rien ôté.

Le père prit son fils par la main, fit une révérence au comte et s'achemina vers la porte en disant au fauconnier : — Il est entendu que je lui en parlerai aussi en ton nom, n'est-ce pas ?

— Oui, tu pourras le lui dire aussi en mon nom, répondit celui-ci.

Et l'autre ajouta : — Donc à revoir demain avec lui ; et il s'en alla.

— Michel ! Michel ! lui cria le comte, rappelle-toi que la chose doit être faite comme de ton chef, et que l'on ne doit pas croire que j'y ai mis la main, car je ne veux pas m'attirer des ennuis pour vous ; comprends-tu ?

— J'ai compris.

II.

Le lendemain, jour de dimanche, la petite église de Saint Bernard était ouverte et un moine envoyé de Milan y disait la messe; car le curé du village, ayant refusé d'employer son ministère pendant le temps de l'interdit, était en fuite par peur du Pelagrua, qui avait juré de l'en faire repentir. Mais le procureur et sa famille assistaient seuls à cette messe. Les Limontins et une partie des habitans de Civenna et de Bellagio étaient répandus sur la petite place, ou divisés en groupes sur la pente de la montagne, ou réunis autour de la fontaine appelée *Reginara*, quelques pas au dessus du village, s'entretenant ensemble sur la grande affaire du jour précédent, la ruine imminente du village, la scélératesse et la perfidie du Pelagrua, et sur les ressources qui pourraient encore leur rester. Quatre ou cinq grands pendards armés rôdaient sur la petite place, et tantôt de bonne,

tantôt de mauvaise grâce, tâchaient d'envoyer les villageois à l'église. Mais les Limontins étaient trop fermes dans leur croyance, trop exaspérés par les derniers événemens, trop nombreux enfin pour se laisser séduire par de belles paroles ou intimider par les figures sinistres de ces quatre sicaires. Ceux-ci à la fin, voyant qu'ils ne pouvaient parvenir à leur but, s'étaient retirés sur la porte de l'église pour y faire sentinelle, et brusquement d'abord, plus doucement ensuite, ils tâchaient de persuader à ceux qui étaient le plus rapprochés d'eux d'ôter leur bonnet, ou leur capuchon, selon qu'ils portaient l'un ou l'autre. Mais les Limontins étaient tous d'accord, et pour braver leurs ennemis ils se tenaient couverts ou se couvraient s'ils ne l'étaient pas, passaient devant eux, les regardaient en face en riant à leur barbe, les poussaient et repoussaient, les heurtaient et les provoquaient par des cris, des sifflets et des huées.

Pelagrua, qui était placé fort avant dans l'église, agenouillé près de l'autel, tournait la tête à ce bruit. Et, voyant tant de monde, et remarquant que les visages et les gestes étaient moins humbles et moins obséquieux qu'à l'ordinaire, il commença à sentir naître dans son cœur une tendresse soudaine pour sa maison, une envie effrénée de s'y retrouver renfermé avec sa famille et avec de bonnes gardes tout autour ; mais il n'en laissa paraître aucun signe, de peur d'ôter le courage aux siens et d'en donner aux autres.

Le prêtre qui célébrait la messe se retournait aussi à chaque instant pour cracher, pour se moucher, pour faire signe au clerc de lui apporter le missel ou

les ampoules ; il promenait alors un regard sur cette multitude irrévérencieuse, et ce qu'il voyait n'était guère propre à lui rendre du cœur. Ce bienheureux évangile et cette bienheureuse préface ne lui avaient jamais semblé aussi longs ; il aurait voulu être à l'*ite missa est*, et il se hâtait autant qu'il pouvait pour y arriver au plus vite, sans cependant le faire trop remarquer. Mais qu'auraient pensé le prêtre et Pelagrua, s'ils avaient pu entendre les discours qu'on tenait au dehors, voir de quel côté venait le vent, et quelle tempête se préparait ?

— Une telle injustice ! une telle impudence ! Et, nous autres, l'avalerons-nous en paix ? s'écriait un jeune homme de Limonta, au milieu d'un cercle de ses compatriotes.

— Et pourquoi ne vas-tu pas à Bellano t'offrir pour notre champion ? lui répondait un vieillard à barbe et à cheveux blancs, qui l'écoutait les mains appuyées sur un bâton ferré et le menton sur les mains.

— Oui, n'est-ce pas ? Il nous en conte de belles notre berger, répondit le premier, Se battre avec celui-là, qui est sorcier, et qui a cousu dans ses habits certaines herbes qui lui rendent la peau dure comme..... comme le rocher de *Grigna-Pelata*.

— Étienne a raison, c'est un sorcier, et tout le monde le sait, disait un autre. Ils l'ont bien choisi exprès pour que personne ne puisse se mesurer avec lui et pour pouvoir nous écorcher à coup sûr. Ces chiens d'hérétiques ! ils sont tous d'accord pour tourmenter les pauvres gens.

— Il faudrait en faire une bonne justice, répétait

le premier, et il faudrait commencer, nous-mêmes, ici, dans le village, avant qu'on nous fasse perdre l'ame et le corps.

— C'est bien dit, perdre l'ame et le corps, ajoutait un autre du milieu de la foule. Ne voyez-vous pas Lucifer aller à la messe, maintenant qu'entendre la messe c'est péché mortel, et, auparavant, quand elle était de commandement, il ne s'en souciait guère. Tout cela, c'est pour nous perdre.

— Est-il besoin de cela? n'a-t-il pas toujours été hérétique? continuait Étienne. Ceux qui l'ont connu dans les temps passés savent qu'il a été excommunié par notre archevêque d'auparavant, et qu'il était condamné à porter toujours certaines petites croix noires cousues sur son manteau.

— Et son métier avant de venir ici faire le bourreau sur notre peau était celui de fausser les cartes, criait un nouvel interlocuteur, et je l'ai vu, moi, quand j'ai été à Milan, à Pâques et à Noël, porter au monastère les poissons de redevance, je l'ai vu peint sur les murs du nouveau *Broletto*, ayant dessous un écriteau où était indiqué, dit-on, son nom, son prénom et tout le reste; et c'est à nous qu'on envoie ce beau bijou!

— Et puis, si la grêle tombe quand nous sommes prêts à moissonner, si la gelée blanche empêche les olives de mûrir, si lorsqu'on écosse les châtaignes on n'y trouve que de l'écorce et de la pelure, si la pêche des *agons* manque, si un bateau se perd, on trouve aussitôt cent mauvaises raisons à nous donner pour cela; c'est la saison, c'est l'influence des planètes, c'est

ceci, c'est cela. Savez-vous ce que c'est? c'est cette poignée d'hérétiques que nous avons dans notre village, et il n'est pas étonnant que le diable revienne souvent chez lui.

— Il faut mettre le feu à cette maison, pendre cet homme maudit, le jeter au lac, s'écrièrent alors plusieurs voix du milieu de la foule, qui se serrait toujours plus autour des orateurs.

Dans ce moment la messe finit, et Pelagrua sortit de l'église au milieu de ses *bravi* en s'acheminant vers la maison du monastère, qui n'était éloignée que d'une centaine de pas. Aussitôt la foule commença à se presser et à s'écrier : A l'hérétique, à l'excommunié, courez-lui dessus, pendez-le, écartelez-le, tuez-le. C'était un vacarme infernal, sans que pourtant l'on arrachât un cheveu à personne. A peine le procureur eut-il passé le seuil de la maison, qu'on en ferma sur-le-champ les portes au nez de la multitude, et bonsoir ! que ceux qui sont au dedans s'y tiennent, et que ceux qui sont dehors y restent. Le peuple redoubla ses cris et son tintamarre; mais comme il n'y avait pas de dégâts, l'orage se serait fondu en eau sans la maudite arrogance de quelques uns de ces bravaches de Pelagrua, qui, se croyant déshonorés pour avoir cédé le champ à quelques manans, comme ils appelaient les habitans de Limonta et leurs voisins, sentirent les mains leur démanger. Étant montés sur une petite tour qui était à côté de la porte, ils se mirent de là à railler la multitude par des paroles, par des gestes, à la provoquer, à l'exciter par des bravades en la menaçant de la faire bientôt repentir de son au-

dace. Ceux de dehors commencèrent aussi à se fâcher et à faire voler quelques pierres qui n'atteignaient pourtant jamais leur but, et les autres à faire pire. A la fin, un des pendards qui étaient en haut reçut un coup de pierre au bras, et, se baissant aussitôt, il ramassa sur la plate-forme la pierre qui venait de l'atteindre, la jeta avec fureur sur la place, où par malheur elle alla tomber d'à plomb sur la tête d'un petit enfant de neuf à dix ans, qui se trouvait au milieu de la foule faisant du tapage avec les autres. L'enfant en eut le crâne fracassé, et mourut en moins de temps qu'il n'en faut pour dire *Jesus Maria*.

Le sang de l'enfant fut comme une étincelle tombée dans une poudrière : la foule devint furieuse, un cri général d'exécration et de vengeance se fit entendre; dans un clin d'œil la porte fut enfoncée, les *bravi* qui accouraient furent renversés et jetés par terre; un flot impétueux de peuple se précipita dans le vestibule, et se répandit dans la première cour. En un instant la maison du monastère fut pleine de confusion et d'épouvante; on entendait un bruit de portes et de volets que l'on fermait impétueusement de tous côtés, comme lorsqu'il survient un orage imprévu; on s'appelait avec anxiété, on poussait des cris de terreur. Des femmes en pleurs et échevelées traversaient les terrasses intérieures en fuyant devant les envahisseurs; on entendait par tout des gémissemens, des cris, des battemens de main, et des voix qui s'élevaient vers le ciel en criant miséricorde.

Les misérables provocateurs qui étaient sur la tour n'eurent pas le temps de se sauver; le peuple furieux

y monta, et par un de ces actes ordinaires de justice prompte et instinctive, il les jeta l'un après l'autre du haut de la tour, en leur imprimant une impulsion assez forte pour les lancer dans un précipice, où ils allaient en tournant se fracasser les membres. Pelagrua, qui courait dans la maison comme un insensé, fut pris avec cinq de ses satellites. On les attacha tous à la même corde; les uns voulaient qu'on leur fît faire le même saut qu'aux premiers, les autres qu'on les jetât dans le lac avec une pierre au cou; ceux-ci proposaient de les pendre, ceux-là de les enterrer vivans la tête la première; et comme cette dernière opinion prenait le dessus, quelques uns étaient allés chercher en courant des pelles et des pioches, pour préparer les fosses sur le terrain consacré devant l'église.

Le misérable procureur, blanc comme un linge, avec ses cheveux gris dressés sur le front comme des pointes, les yeux ouverts, étonnés, stupides, les lévres pâles et tremblantes, les dents battant les unes contre les autres, continuait à répéter d'une voix mal assurée et presque machinalement : Confession ! confession !

— Ah ! chien d'hérétique, je vais te la donner la confession ! s'écria Étienne, ce jeune homme qui pérorait peu de temps avant, et qui était alors l'un des plus échauffés; et en disant cela il lui courait dessus avec un bâton levé pour l'en frapper sur la tête.

Mais le berger, qui par hasard se trouvait encore près de lui, retint sa main et lui dit : — Y penses-tu? serions-nous pires que les Turcs? Il faut bien au moins le laisser se confesser, s'il le demande!

— Et qui le confessera ?

— Qui? quelqu'un ; et faute de mieux, ce sera le moine qui vient de dire la messe et qui est encore dans l'église, sans avoir envie d'en sortir.

— Le moine ? c'est un hérétique excommunié, et il ne peut pas confesser.

— Eh bien donc un autre ; messire notre curé.

— Et où irons-nous le prendre, maintenant qu'il se tient caché à cause de ces brigands? sans compter encore une autre difficulté, car il y a interdit, et lui non plus ne peut pas confesser.

— En cas de mort il le peut ; il en a confessé d'autres ; ne te souviens-tu pas d'Antoine de la petite maison et de Georges du Moulin !

— C'est bien ; mais ces canailles-là ne sont pas sur le point de mourir.

— Si !

— Non !

Les uns se déclarèrent pour le premier des interlocuteurs, les autres pour le second, et l'on cria à perte d'haleine : Oui, non ; on peut les confesser, on ne le peut pas. Il s'éleva enfin une voix qui décida la question, de manière à ce que tous demeurassent d'accord.

— Si dès qu'ils seront confessés, s'écria-t-on, nous les assommions ! on peut bien dire, à ce qu'il me semble, que pendant qu'ils se confessent ils sont à l'article de la mort.

— Oui, oui, c'est vrai ; c'est vrai, vite, vite, que l'on cherche messire le curé.

— Et où est-il ?

— Il a couché cette nuit là-bas, chez le batelier.

— Vite donc chez le batelier. Michel ! Michel !

Personne ne l'avait vu de la journée.

— Moi j'ai vu Michel, je l'ai vu allant à Como avec son fils, hier vers le soir, dit un homme dans la foule.

— Mais il doit être arrivé, car son bateau dépassait la pointe de Bellagio, ajouta un autre.

— Donc, allons à la maison du batelier ! vite ! vite ! que quelqu'un coure à la maison du batelier, s'écrièrent quelques voix.

La petite maison du batelier était située presque au bord du lac, à l'embouchure d'un petit torrent appelé *Auccio*, éloigné d'environ un demi-mille de Limonta, dans la direction de Bellagio. Le berger, qui s'était acheminé de ce côté pour y chercher le curé, le rencontra en chemin montant vers le village avec les deux bateliers père et fils ; ils arrivaient tous de Como.

Le curé, bon vieillard vigoureux et gai, gravissait rapidement le sentier escarpé de la montagne. Il était en avant de ses compagnons lorsqu'à un tournant il découvrit, au dessus de sa tête, l'homme qui descendait pour le chercher ; il s'arrêta sur ses deux pieds, et il lui dit :—Jean Matthieu (c'était le nom du chevrier), qu'est-ce que ce grand fracas qu'on fait à Limonta ; il paraît que l'on y met le pays sens dessus dessous?

— Messire ! messire! répondit l'autre tout haletant, courez, courez, il n'y a que vous qui puissiez le sauver, courez ; ils ont pris d'assaut le palais du monastère, et ils y font le diable à quatre ; ils veulent tuer le procureur et ses gens, courez par charité. Et le curé se mit en effet à courir.

A peine eut-on aperçu son capuchon brun poindre sur la place, que tous se mirent à crier : — Voici messire le curé ! voici messire le curé ! Et en courant au devant lui, ils lui proposèrent, comme une chose toute naturelle, de confesser de suite Pelagrua et ses satellites, parce qu'ils voulaient en finir avec eux. Il fallut à cet homme honnête et respectable toute l'autorité que lui donnait son ministère, et tout l'amour qu'il avait mérité par une longue vie toujours employée à faire le bien de ses paroissiens ; il lui fallut aussi la nouvelle faveur que lui avait attirée sa persécution récente, pour parvenir à détourner ces forcenés de leur résolution criminelle.

La nouvelle qui s'était répandue dans la foule de l'arrivée de Lupo, qui était disposé à se battre pour ceux de son village, contribua aussi beaucoup à calmer ces esprits irrités et bouillans. Pendant que la foule se serrait autour du fils du fauconnier qui continuait à la raisonner, et à la prier de renoncer à ses projets sanguinaires, de se tenir tranquille et de se reposer sur lui seul de la décision de l'affaire, le curé entra dans la maison du procureur, et en fit sortir avec douceur tous ceux qui y étaient restés pour la dévaster. Après avoir rétabli l'ordre dans la première cour, il passa dans une seconde petite cour, où, en prêtant l'oreille, il crut entendre comme un gémissement venir d'en haut ; il monta par un petit escalier de bois, il arriva devant une porte, il plaça son œil à un petit trou, et il aperçut une femme blottie dans un coin, les cheveux épars et en désordre, qui serrait contre son sein un jeune enfant, dont elle s'efforçait avec une main d'é-

touffer les cris. L'ayant aussitôt reconnue pour la femme de Pelagrua, le curé frappa doucement à la porte en faisant entendre en même temps ces paroles : — Je suis le curé, ouvrez, tout est tranquille.

La pauvre mère tressaillit d'effroi à ce premier bruit, à ce premier son d'une voix qui partait de si près. Par un mouvement involontaire, elle retira subitement la main qui couvrait la bouche de l'enfant, lequel fit entendre aussitôt un cri prolongé et aigu, qu'il retenait depuis long-temps. Mais le curé continuant à lui dire : — N'ayez pas peur, c'est moi, tout est fini; elle se leva avec vivacité, et ayant fait tourner un gros cadenas, elle ouvrit la porte, et se présenta, son enfant dans les bras, à son libérateur.

—Hélas! c'est le bon Dieu qui vous a envoyé, disait la malheureuse en tremblant et en hésitant; il vous en récompensera, non pas pour moi, non pas pour moi, mais pour cet ange que je porte dans mes bras; et en même temps elle saisissait les vêtemens du curé, les baisait, et les baignait de larmes dans un délire de joie et de reconnaissance. — Et mon mari? demanda-t-elle avec un mouvement et un visage où se peignaient l'anxiété et l'effroi.

— Il est en sûreté, répondit le pasteur; pour le moment vous ferez bien de ne pas vous laisser voir dans ces lieux; sortez par là, et il lui indiquait une petite porte secrète qui conduisait à la montagne : prenez le chemin qui mène au château, et priez le comte, en mon nom aussi, de vous donner asile au moins pour cette nuit.

— Oh! il ne le voudra pas, car.....

— Eh bien! présentez-vous à Ermelinda, dites-lui..... mais il n'est pas nécessaire de lui rien dire, vous avez besoin de secours, et cela suffit; la comtesse vous accueillera avec empressement, j'en suis sûr. Allez, que Dieu vous accompagne.

La femme s'en alla, et le pasteur étant retourné sur la place où la foule entourait encore le fils du fauconnier: — Écoutez, dit-il, pour que la chose ait son cours légal dans la forme voulue et que rien ne puisse nous être reproché par le délégué, et par l'avocat de l'autre partie, qui ont sous la main plus de piéges et d'embûches qu'ils n'ont de cheveux sur la tête, il faudra toucher la *majola*, convoquer les gens d'alentour, et nommer pour votre champion ce brave jeune homme que Dieu vous a envoyé.

Peu de temps après, on vit paraître le sacristain du village sur une terrasse qui donnait sur le terrain consacré de l'église. Il commença à frapper avec deux petits marteaux sur un certain instrument formé d'une plaque de bronze enchâssée dans une table carrée, et en fit sortir un son aigu, dans une espèce de cadence, tantôt en pressant, tantôt en ralentissant la mesure, et formant ce qu'on appelait alors sonner l'assemblée. Cet instrument s'appelait *malliola* ou *majola*, nom qui dérivait peut-être de *malleus*, le marteau avec lequel on frappait; ou plus vraisemblablement de *mallum*, cour de justice, plaid, assemblée convoquée par ce son.

La réunion faite, les voix recueillies et le suffrage rendu, Lupo, comme on pouvait bien le penser, n'eut pas une seule boule blanche, et fut proclamé,

en plein conseil de voisinage, le champion des habitans de Limonta. Le temps qui s'était écoulé, et les nouveaux soins vers lesquels les esprits s'étaient tournés, avaient calmé la première effervescence de colère et de vengeance, et la multitude, peu habituée au sang, commençait à ressentir une frayeur naturelle en pensant à celui qu'elle venait de verser. Chacun sentait le besoin de s'éloigner de ce lieu trop funeste, de se soustraire au regard de tant de témoins, que sais-je ? de se cacher à soi-même, dans la tranquillité et dans le sanctuaire secret de sa propre maison, la part qu'il avait prise à un excès que tous prévoyaient devoir retomber sur la tête des coupables. Ils s'en allèrent donc tous séparément, silencieux et sans bruit, l'oreille basse, le maintien humilié, comme des chiens qui viennent de recevoir de leur maître le châtiment de leurs fautes, et en peu de temps il n'y eut plus que solitude et silence.

Néanmoins Pelagrua ne se crut pas en sûreté dans le village, où il lui paraissait sentir le sol trembler sous ses pas. Il descendit au bord du lac, et y ayant trouvé un bateau, il y entra avec le petit nombre de satellites qui lui restaient, et avec ceux de ses gens échappés à cette extermination. Il n'attendit pas même d'être rejoint par sa femme et son enfant, car il venait d'apprendre qu'ils avaient trouvé asile dans le château du comte. Il s'embarqua, et lorsqu'il fut éloigné du rivage, il tourna les yeux vers Limonta ; il blasphémait et maudissait la lumière du soleil, en jurant de retourner bientôt avec les forces de l'abbé pour en tirer une terrible vengeance.

Mais lorsque l'abbé eut appris, par un courrier, toute cette affaire, il entra en fureur contre le procureur lui-même, et après lui avoir envoyé à Varenna, où il s'était réfugié, une lettre pleine de dureté, loin de vouloir le rétablir à son poste, il le menaçait de le faire repentir de la couardise qu'il avait montrée en se laissant faire la loi par une poignée de paysans et en abandonnant lâchement le village.

Quant aux pauvres Limontins, je ne vous dirai pas si l'abbé brûlait d'envie de leur tomber dessus et de les écraser. Mais les grands eux-mêmes ne peuvent pas toujours faire ce qu'ils veulent. Dans ces temps de trouble, le prélat était obligé de porter son attention et ses forces sur plusieurs points, et il ne pouvait pas réunir au moment même les hommes nécessaires pour accomplir ses desseins de vengeance. Il dissimula donc, et, laissant les choses aller leur train, il attendit le jugement qui devait avoir lieu à Bellano, et qui mettrait sans doûte ces montagnards à sa discrétion, se réservant, en tout cas, le droit de les punir plus sévèrement à la première occasion.

Lupo s'achemina de suite vers le château du comte Oldrado, dans lequel il était né, où il était attendu non seulement par ses parens, mais aussi par tous ceux qui l'habitaient, avec une affectueuse impatience; on y avait déjà reçu la nouvelle de son arrivée à Limonta, et de la manière dont il s'était employé pour apaiser la furieuse tempête qui s'y était élevée. Personne n'était cependant sorti pour aller à sa rencontre, quoique plusieurs en eussent le désir, parce que le comte, dès la première nouvelle de ce qui se passait à

Limonta, avait fait fermer les portes, et tomber les herses, comme s'il eût craint un assaut. Il ne fut pas possible de le décider à souffrir que quelqu'un sortît du château, même après que tout fut terminé. Ces craintes, de sa part, n'étaient pourtant pas fondées; car, quoiqu'il ne jouît pas de la même faveur qui avait entouré jadis ses ancêtres dans le pays, le respect qu'on avait pour son nom était cependant assez grand pour que personne n'osât lui adresser une parole irrévérencieuse.

Ayant été admis dans le château, le fils du fauconnier y fut accueilli par tous ceux qui s'y trouvaient, avec une joie difficile à décrire. Il y avait cinq ans qu'il n'avait pas revu ces lieux; son père et sa mère se l'arrachèrent l'un à l'autre, tous s'empressaient autour de lui pour l'interroger sur ses aventures, et pour le combler de mille bénédictions.

Le comte Oldrado, tout content qu'il était dans son cœur, en voyant que les pauvres Limontins avaient à la fin trouvé quelqu'un pour prendre leur défense, et que ce défenseur était un homme capable d'en remontrer au champion du monastère, se serait pourtant bien gardé en tout autre temps de témoigner sa joie, de peur de se brouiller avec l'abbé, qui était le plus puissant. Mais dans ce moment, les Limontins, grâce à la justice qu'ils venaient de se faire rendre, étaient aussi devenus très puissans, et leur puissance était plus évidente, plus rapprochée et plus efficace que celle de l'abbé. Sa nature le portait donc à faire quelques démonstrations en leur faveur, d'autant plus que les instances de sa femme et de sa fille l'ayant induit à

donner asile à la femme et à l'enfant de Pelagrua, il craignait fort que le ressentiment des montagnards ne retombât sur lui. Toutes ces considérations valurent à notre Lupo l'accueil le plus tendre, le plus affectueux, de la part de son ancien seigneur, qui lui fit des caresses infinies, ce dont Lupo lui-même se trouva tout étonné et confus. N'allez cependant pas croire que ces caresses ne fussent pas sincères et cordiales; car la crainte nouvellement survenue au comte Oldrado n'avait fait qu'ôter le frein qu'une crainte plus ancienne et habituelle aurait pu mettre à l'expression naturelle des sentimens affectueux qu'il portait à Lupo. Le fils de son fauconnier lui avait toujours été cher, et dans ce moment beaucoup de motifs concouraient à le lui rendre plus cher encore.

En attendant, Ermelinda, femme du comte, se tenait dans une petite salle au rez-de-chaussée, et lisait l'évangile du jour à sa fille Béatrix et à une suivante de cette dernière, appelée Lauretta, fille du fauconnier et toute dévouée à ses maîtresses. La comtesse avait l'habitude de faire cette lecture tous les dimanches, depuis que l'interdit ne lui permettait pas d'en entendre l'explication du curé, à l'église. Elle lisait en latin, langue qui dans ce temps était encore comprise dans toute l'Italie, à peu près comme on comprend de nos jours le toscan, c'est-à-dire plus ou moins, selon que l'on était plus ou moins cultivé et lettré.

Elles étaient toutes les trois assises devant une petite table. Ermelinda ne dépassait pas quarante ans, sa taille était haute, son maintien grave, l'expression de son visage affable et majestueuse; mais ce visage

était pâle et amaigri, ses yeux étaient abattus; on aurait dit que cette femme était accablée par un chagrin ancien qui était devenu le compagnon assidu de sa vie.

Béatrix ressemblait en tout à sa mère, elle avait la même grâce dans les traits, la même beauté dans les contours, la même expression du visage, le même mouvement des yeux; mais tout cela était embelli par la fraîcheur et le sourire du premier âge, éclairé par cet air de paix et de contentement, embaumé par ce doux et mystérieux parfum qui s'exhale d'une ame qui n'a pas éprouvé les orages de la vie, et qui ne se connaît pas encore elle-même.

Quand la mère eut fini la lecture, elle ferma le livre de l'évangile et dit à sa suivante : — Va voir de l'autre côté si cette pauvre femme n'a besoin de rien. Lauretta sortit, et revint un instant après, rapportant que la malheureuse femme qu'on avait recueillie était pourvue de tout le nécessaire, qu'elle envoyait à sa bienfaitrice ses remercîmens et ses bénédictions, et que, se sentant remise, disait-elle, de ce grand effroi, elle ne demandait d'autre grâce que d'être accompagnée avec son enfant là où son mari s'était réfugié.

—Lui as-tu dit que je ferai tout pour le mieux, mais qu'elle doit rester ici au moins jusqu'au soir, et que je me chargerai ensuite de la faire escorter jusqu'à Varenna?

— Je le lui ai dit, et elle s'y est soumise bien volontiers, ne répondant autre chose, sinon qu'elle est dans vos mains, et qu'elle priera toujours le bon Dieu pour vous et pour toute votre maison.

— Que Dieu lui soit en aide, ajouta Ermelinda, elle a toujours été une femme timorée et honnête, et ne méritait pas d'avoir un mari tel que le sien, mais !..... Elle poussa un soupir, et répéta une autre fois : —Que le Seigneur lui soit miséricordieux !

On entendit alors frapper légèrement à la porte, et l'on vit s'avancer le comte, tenant par la main le fils du fauconnier, qu'il présenta à sa femme et à sa fille en leur disant : — Voilà notre Lupo, qui vient soutenir le droit des pauvres Limontins.

Ermelinda et Béatrix l'accueillirent avec une courtoisie noble et affectueuse ; mais à peine Lauretta eut-elle reconnu les traits chéris du frère qu'elle avait toujours tendrement aimé, et dont elle était séparée depuis tant d'années, qu'elle ne put contenir l'élan de son cœur, et, courant au devant de lui, elle lui jeta les bras au cou, et le tint long-temps serré contre elle sans prononcer un seul mot. Se détachant enfin un instant de lui, elle devint toute rouge de pâle qu'elle était auparavant, et, souriant d'un air moitié honteux et moitié dépité contre elle-même, elle dit d'une voix altérée : — Que je suis sotte, j'ai tant de plaisir à te revoir, et cependant je suis prête à pleurer !

III.

C'était le jour fixé pour le jugement de Dieu. Une compagnie de soldats de Crivello pouvait à peine contenir la foule sur la place de Saint-Georges de Bellano, et y maintenir un espace vide d'où partait un grand bruit de scies, de marteaux et de voix d'ouvriers qui se hâtaient d'achever la lice.

Quelqu'un qui se tiendrait au milieu de la place, et tourné vers le lac, verrait s'élever à sa gauche la maison de l'archevêque, qui forme un long édifice construit en grosses pierres, dont les fenêtres finissant en pointe sont partagées par une mince colonne en marbre noir de Varenna. A sa droite et en face il apercevrait quelques mauvaises maisons, et derrière lui se trouverait enfin l'église dédiée alors à saint Georges, et qui avait la façade de forme aiguë, avec une grande fenêtre ronde ornée de rosaces. Entre la grande fenêtre et la porte, il y avait une statue de pierre qui repré-

sentait le saint patron à cheval, dans le moment où il blesse avec sa lance l'inévitable dragon.

Sur les deux emplacemens on voyait, d'un côté un saint Christophe avec un petit enfant pendu à son cou, et de l'autre un saint Antoine, une sonnette accrochée au bout de son bâton. Ces ouvrages étaient dus aux artistes grecs qui remplissaient alors l'Italie tout entière. On y voyait des figures d'une grandeur démesurée, qui occupaient presque la moitié du frontispice de l'église; car c'est ainsi qu'on avait l'habitude de représenter Dieu et les saints, voulant indiquer, par les gigantesques proportions de leurs formes, leur puissance surnaturelle.

Les portes de l'église étaient ouvertes, et dans l'intérieur se promenait une troupe de fantassins armés et habillés de mille manières ; c'était un ramassis de gens que Cressone Crivello avait pris de toutes parts et à la hâte, ayant mandé dans toutes ses terres et tous ses châteaux qu'on lui envoyât des hommes d'armes qu'il avait le droit d'exiger en sa qualité de seigneur, et d'après les investitures féodales. On avait déployé des forces si grandes et si extraordinaires parce que le bruit de la révolte des Limontins s'était répandu, et que l'on craignait que les séditieux, accourus pour assister à l'épreuve du duel, ne suscitassent quelque trouble parmi les habitans de Bellano, qui étaient déjà très impatiens du joug qu'on leur avait imposé.

Pour faire connaître tant soit peu ces gens, nous allons rapporter un dialogue qui eut lieu dans l'église entre un chasseur de Pagnona, petit village situé sur le Legnone, et un boulanger de Mandello, qui est un

gros bourg sur les bords du lac en allant vers Lecco. Le chasseur avait une espèce de jupon de laine couleur de plomb qui lui descendait presque jusqu'aux genoux, et une paire de pantalons, ou draps de jambe comme on les appelait alors, étroits et collant sur la peau, qui lui descendaient jusqu'à la cheville. Ses pieds étaient renfermés dans des sandales avec les attaches en corde, et dont la semelle était armée de longues pointes de fer qui servent aux montagnards à assurer leurs pas en courant sur les crêtes de leurs rochers, et sur les bords de précipices épouvantables. Il portait en bandoulière une petite gourde et un cor, et derrière les épaules un arc de frêne, et quelques flèches liées avec une corde. Le boulanger avait un petit pourpoint de drap blanc avec les manches serrées aux poignets par quelques petits boutons de cuivre ; un manteau court garni de peau d'ours et un bonnet carré sur la tête ; il tenait à la main une dague rouillée.

Ce dernier appuyait l'une de ses épaules au bénitier de l'église en écoutant les conversations qui se tenaient autour de lui, lorsqu'il vit passer le chasseur, et lui frappant de la main sur l'épaule : — Hé, Laurent, lui dit-il, et toi aussi tu es venu à Bellano ?

— Oui, certes, il a fallu que j'y vinsse ; que veux-tu ? Ce maudit Crivello (que le diable l'emporte !) ne nous laisse pas de repos.

— Chut, par charité, ne sais-tu point que ce que tu dis là est un blasphème défendu par les statuts, et qu'il y a la peine de dix livres d'amende ou du fouet ?

— Oh ! va dire aux statuts qu'ils viennent nous cher-

cher là-haut sur le Legnone, et nous leur donnerons de nos nouvelles.

— Mais qu'as-tu à faire ici, lui demanda le boulanger, toi qui n'as ni terre ni maison? Tu es là pour quelque autre, j'imagine?

— Oui, j'y suis pour notre curé; il jouit du bénéfice, et nous lui devons la dîme et quatre journées passées sous les armes aux ordres de l'archevêque. Depuis que l'archevêque n'est plus là, personne du village ne veut entendre parler d'aller servir ces coquins d'excommuniés. Crivello jure qu'il veut ôter le droit de pacage au prêtre, qu'il veut faire, qu'il veut dire, et le malheureux curé, pour ne pas manquer aux appels, tâche de se tirer d'affaire aussi bien qu'il le peut en payant l'un, en priant l'autre; pour cette fois, il s'est recommandé à moi. Il n'y a pas de chamois, d'ours encore moins, qu'avais-je à faire chez moi? Allons un peu voir ce duel, me suis-je dit, puisqu'il y a long-temps qu'on n'en a vu; et je suis venu.

— Moi j'y suis pour mon compte, dit le boulanger. J'ai cette petite maison à laquelle est attachée une redevance de quatre journées d'armes par an; celle-ci, s'il plaît à Dieu, est la dernière, car mon contrat est bien clair, et si notre courtois maître veut mener la vie de l'année dernière, et avoir les armes à la main à tout instant, pour moi, je ne m'y sens guère disposé. A Mandello, déjà tout le monde se plaint; nous n'en pouvons plus, et nous finirons par faire quelque grosse folie, comme ont fait ceux de Limonta.

— Il est donc vrai que les Limontins ont fait les diables?

— Et de quelle manière ! Ils ont tué Pelagrua, et mis le feu à la maison du monastère !

— Oh ! que Dieu les bénisse ! s'écriait le chasseur.

— Oui ! mais, maintenant, on dit que l'abbé de Saint-Ambroise est furieux comme un vrai Turc, qu'il jure de par tous les saints et de par tous les diables qu'il veut la leur faire payer.

— Du dire au faire, il y a loin. Et pour ce qui est du procès, on doit le juger ici par voie de justice ; si celui qui se bat pour les Limontins a le dessus, nous verrons bien si quelqu'un osera le toucher. Pour le coup, tous les habitans du lac se souleveraient.

— On voit bien que tu es jeune, mon cher Laurent, dit le boulanger en l'interrompant, et que tu n'as pas encore appris qu'à la fin des fins les seigneurs ont toujours raison, et les haillons paient toujours pour tout le monde.

— Mais si nous sommes tous d'accord ? reprit le chasseur.

— Tous d'accord, tu dis ? Tu me fais rire. Vois-tu là bas, sur la place, ces quarante lanciers ? Qui veux-tu qui se frotte à ces gens-là ? Ils sont couverts de fer ; frapper sur eux, c'est comme frapper sur une pierre ; outre que ce sont tous des gens disposés à se faire égorger pour celui qui les paie, fût-ce même le diable.

— Mais, nous autres, ne comptons-nous pour rien ?

— Nous autres, nous sommes ici de surplus et comme une espèce d'épouvantail. Ne vois-tu pas qu'on nous retient dans l'église de peur que nous n'allions fraterniser avec ceux de Bellano ; mais, si l'occasion se pré-

sentait de tomber sur ces derniers, crois-tu que nous ne ferions pas comme les autres ?

— Pour moi, non certainement, répondit résolument le montagnard.

— C'est bien, c'est bien, reprit en souriant le boulanger; je te l'ai bien dit que tu étais jeune, et je te dis de plus que si, aujourd'hui par exemple, ceux de Mandello tiennent en respect ceux de Bellano, demain ceux de Bellano viendront à Mandello faire de même avec nous. Aujourd'hui, c'est moi qui suis le bâton et c'est toi qui es l'âne; demain, c'est moi qui serai l'âne et c'est toi qui seras le bâton; mais le maître de l'âne qui a frappé hier frappe aujourd'hui, et frappera demain et après demain, et ainsi de suite, toujours, tant que le monde durera.

Le dialogue fut ici interrompu par l'approche de l'un des quarante lanciers de Crivello, qui se promenait au milieu de la foule de ces soldats sauvages pour maintenir l'ordre. Pendant ce temps, les seigneurs, les chevaliers, les châtelains, les dames et les gracieuses demoiselles de tous les pays environnant le lac, se réunissaient dans la plus grande salle du palais archiépiscopal : celles-ci rivalisaient entre elles de fraîcheur, d'élégance, de recherche dans leur parure, dans leurs bijoux; ceux-là dans la pompe de leur cortége.

Une longue chambre aboutissant à la salle était remplie de pages, de damoiseaux et d'écuyers, et la vaste cour résonnait des piétinemens des chevaux, des aboiemens des chiens, et des cris des domestiques.

Chacun peut aisément s'imaginer combien il était

incommode et inutile pour les seigneurs de se faire suivre par un si grand train, composé particulièrement de chevaux, dans un petit village resserré entre le lac et une montagne presque à pic, et où l'on ne parvenait qu'en abordant en bateau, ou bien en descendant par de petits sentiers, et par des escarpemens. Mais tout cela était indispensable, car il fallait un cortége pour qu'on le vît et qu'il donnât une haute idée de la richesse, de la magnificence et de la noblesse de celui qui l'entretenait.

Les autres chambres de ce vaste édifice, qui étaient situées sur le devant et qui donnaient sur la place, étaient encombrées de gens d'une moindre importance, et qui s'y étaient introduits, les uns comme appartenant à la suite d'un seigneur, ou comme amis d'un écuyer ou d'un damoiseau, les autres grâce à quelques sous qu'ils glissaient dans la main de la sentinelle, lorsque celle-ci la leur mettait sur la poitrine pour les repousser.

L'avocat du monastère de Saint-Ambroise et celui des Limontins se promenaient aussi, l'un d'un côté, l'autre de l'autre, dans la salle privilégiée, avec les chevaliers et les dames. Ils étaient habillés d'une longue robe de soie violette, avec un capuchon rouge doublé d'hermine, dont la pointe leur descendait jusqu'aux talons. Mais l'avocat des hommes de Limonta n'avait pas la massue d'argent comme son adversaire, car celle-ci était une marque d'honneur qui n'était accordée qu'à ceux qui défendaient les droits des évêques, des hôpitaux, des monastères et des autres congrégations pieuses.

Ottorino Visconti, le maître de Lupo, ayant promis à son écuyer de se trouver à Bellano pour le jour du duel, se promenait avec l'avocat des Limontins. C'était un beau cavalier d'environ vingt-six ans, sur lequel le lecteur nous permettra de nous arrêter un instant, car il doit avoir une grande part dans les événemens que nous allons raconter.

Ottorino Visconti, fils d'Hubert, frère de Matthieu-le-Grand, était, par là, cousin de Galéas, mort l'année précédente, et par conséquent aussi cousin de Marc, de Lucchino et de Jean, les trois frères encore vivans de Galéas, et tous fils de Matthieu.

A peine le généreux jeune homme fut-il en état de revêtir une cuirasse qu'il se mit sous la direction de son cousin Marc, homme déjà mûr à cette époque, et renommé comme l'un des plus valeureux capitaines de l'Italie. Il fut formé au métier des armes sous les yeux de ce grand soldat qui l'aimait presque comme son fils; il reçut de ses mains le ceinturon de la milice, et depuis ce temps il suivit toujours son drapeau.

Le jeune chevalier était élégamment habillé de velours cramoisi, et portait un petit manteau bleu de ciel brodé en argent, doublé de zibeline. Une grosse chaîne d'or à double tour serrait son cou, et descendait jusqu'au milieu de sa poitrine. Au dessous d'une toque magnifique de la couleur même du manteau, s'échappaient gracieusement les boucles de ses cheveux noirs, et une plume blanche, retombant le long du front sur l'épaule gauche, faisait ressortir davantage la brune couleur de ses cheveux. Ses yeux étaient vifs, et brillaient d'une hardiesse calme et modérée. Son

visage était tant soit peu rembruni par le soleil des champs de bataille. Sa taille était haute, ses membres bien proportionnés, tous ses gestes, toutes ses poses, tous ses mouvemens étaient gracieux, résolus et fiers.

Laurent Garbagnate, avocat des Limontins, lui racontait les hauts faits de Limonta, et la part honorable que son écuyer Lupo y avait prise ; et le jeune homme semblait s'en réjouir vivement. S'entretenant ensuite du comte Oldrado et de sa famille, Ottorino demanda des nouvelles de Béatrix, qu'il avait connue lorsqu'elle était encore enfant au château de son père, et l'avocat parla de tous les charmes qu'elle avait acquis en si peu d'années.

— Il est donc vrai qu'elle ressemble beaucoup à sa mère ? dit le jeune homme.

— C'est tout-à-fait elle, à s'y méprendre, répondit Garbagnate ; au reste vous la verrez aujourd'hui, car j'ai entendu dire que son père la menerait voir le duel.

— Et à quelle heure commence le jugement ?

— A la sixième heure après le lever du soleil, si pourtant il ne s'élève pas quelque contre-temps, comme je le crains.

— Quel contre-temps peut-il s'élever ? Est-ce que tout n'est pas en règle ?

— Tout est en règle, mais cet interdit nous place dans une position fort embarrassante. Le délégué de Crivello a fait saisir le curé parce qu'il refuse de bénir les armes ; celui-ci proteste de vouloir plutôt souffrir le martyre que d'encourir l'excommunication ; le délégué s'obstine encore plus, et l'affaire menace de devenir grave.

— Mais ne peut-on pas trouver un autre prêtre?

— Qui voulez-vous qui se charge de cela? Il y avait ici tout à l'heure le curé de Limonta, qui était venu avec Lupo; mais lorsqu'il a vu l'aspect que prenait l'affaire, il s'est glissé au milieu de la foule et a disparu.

— Qu'est-ce donc que ce bruit? dit le chevalier, en l'arrêtant tout court et en regardant les gens qui accouraient de tous les côtés de la salle, se pressant vers le milieu, autour d'un homme qui venait de paraître.

— Ce sera quelque bouffon, répondit Garbagnate; et il ne se trompait pas.

Un homme capricieusement habillé, avec deux rangs de grelots d'argent au pourpoint, au pantalon, au manteau; la tête couverte d'un bonnet en forme d'entonnoir, à l'entour duquel pendaient aussi un grand nombre de grelots; ayant un luth en bandoulière, commença à en toucher les cordes et à en accompagner le son par des gestes, des sauts et des lazzis à faire mourir de rire.

C'est Tremacoldo! c'est Tremacoldo! répétaient de plusieurs points de la salle les chevaliers et les dames. Ce Tremacoldo était un fameux bouffon, plus connu que le loup blanc, qui courait toutes les foires, qui se trouvait à toutes les fêtes, à tous les tournois, et dans tous les lieux enfin où il y avait une assemblée. Il connaissait mille jeux et mille plaisanteries, il possédait une infinité de secrets extraordinaires et bizarres, faisait les tours les plus drôles, racontait les plus belles histoires, et chantait les sirventes et les lais des plus célèbres troubadours et ménestrels de son temps. Lui-

même était poète et ses vers n'étaient certainement pas les moins beaux de ceux qu'il chantait.

— Tremacoldo ! Tremacoldo ! lui crièrent plusieurs voix, chante-nous la plainte de la prisonnière, oui, oui, l'Hirondelle, l'Hirondelle.—Non, non, dit un autre, chante plutôt la dernière chanson que tu as composée quand tu tombas dans les mains des voleurs.

— Enfin, laquelle des deux chanterai-je ? demanda le ménestrel.

— La dernière.

— Non, non, l'autre, l'autre.

— L'Hirondelle donc ?

— Oui, l'Hirondelle.

Alors Tremacoldo, après avoir préludé pathétiquement sur son luth, commença ainsi :

« Hirondelle voyageuse qui vas te poser sur la ter-« rasse, en répétant tous les matins ta plaintive chan-« son ; hirondelle voyageuse étrangère, que veux-tu « dire dans ton langage? Solitaire, laissée dans l'aban-« don et l'oubli par ton époux..... »

Mais dans ce moment la foule qui était serrée autour de lui se rompit et le quitta en se tournant vers un nouvel objet qui venait de paraître. Béatrix, la fille du comte del Balzo, entrait dans la salle, conduite par son père, qui la tenait par la main. Pendant qu'Ottorino embrassait affectueusement son ancien hôte, et qu'il s'inclinait avec une courtoisie chevaleresque devant la jeune fille, Tremacoldo, courroucé contre les nouveaux arrivés, qui lui enlevaient l'attention de son auditoire, s'avança en faisant des gestes bizarres et paraissait se préparer à lancer quelque

épigramme contre ceux qu'il regardait comme les auteurs de l'insulte qui lui était faite. Il ne faut pas oublier qu'à cette époque où les nobles se croyaient bien au dessus des autres hommes, et où ils étaient si étrangement susceptibles que la moindre apparence de provocation les mettait en fureur, les ménestrels et les jongleurs étaient seuls privilégiés. On leur accordait toute liberté de gestes et de paroles; on leur pardonnait les saillies les plus mordantes et les plus vives, qui auraient coûté cher au chevalier assez audacieux pour se les permettre.

Tremacoldo s'approcha dans des dispositions peu amicales; mais lorsqu'il vit Béatrix s'avancer dans toute sa beauté, il sentit sa colère s'apaiser tout à coup, et tournant la raillerie en compliment pour elle, sans épargner en même temps un petit coup de patte à l'auditoire, il dit :

— Il est bien naturel que la chouette se taise lorsque le soleil paraît, mais que les hiboux au lieu de se cacher courent au devant de lui, cela ne s'est jamais vu.

Tout le monde rit de bon cœur de cette grosse plaisanterie.

La jeune fille, âgée de seize ans, était comme une rose qui s'épanouit, dans toute sa fraîcheur et dans toute la suavité de son parfum, aux premiers rayons d'une belle aurore. Une longue robe bleu de ciel, qui était couverte depuis la ceinture jusqu'aux genoux par un léger réseau d'argent, imitait la couleur de ses yeux, mais elle était loin d'en égaler l'azur éthéré, ni la tendre et douce vivacité. Sa blonde chevelure souple et brillante comme de l'or filé, retenue seulement par

une couronne de fleurs bleues, parsemées de feuilles d'argent, descendait ondoyante, riche et parfumée, le long du cou et des épaules jusqu'à l'extrémité de sa robe.

A la douceur naturelle, à la candeur que respirait le visage de cette vierge, il se mêlait une teinte de réserve, une légère vapeur d'une fierté capricieuse et timide, mais néanmoins suave, qui ajoutait une certaine majesté, un certain charme, une saveur pour ainsi dire toute particulière à ses traits magnifiques.

Elle s'avança jusqu'au milieu de la salle, ayant à l'un de ses côtés son père, et à l'autre Ottorino. Un murmure confus d'admiration la suivait sur son passage. Elle vit tous les regards tournés vers elle, elle entendit cette espèce de frémissement qui s'élevait autour d'elle; elle saisit ou devina les paroles répétées par la foule, et, baissant craintivement les paupières, son visage devint tout couleur de pourpre. Mais ce fut bien pis lorsque le jongleur, ployant le genou devant elle et ôtant son bonnet, la proclama à haute voix la reine de la beauté et des amours... La jeune fille, effrayée, confuse, véritablement tourmentée par un sentiment trop vif de modestie et de pudeur, se serrait toujours plus près de son père, et le supplia, en lui parlant à l'oreille, de l'emmener de là, de faire taire, de congédier cet homme. Mais le comte del Balzo, tout glorieux de ce triomphe de sa fille, bien loin d'écouter sa prière, la fit asseoir sur une chaise au bout de la salle. Il se mit à sa droite, et fit signe à Ottorino de se placer de l'autre côté; et, après avoir répondu avec courtoisie à l'accueil que lui faisaient

les chevaliers réunis autour de lui, il se tourna vers le ménestrel avec une noble condescendance, et, s'excusant d'avoir, par son arrivée, interrompu son chant, il le pria de le continuer.

— Je vais vous chanter quelque chose, dit Tremacoldo. Et, ayant appuyé le front dans une de ses mains, et parcourant deux ou trois fois à pas lents l'espace qu'on lui avait laissé au milieu de la salle, pendant que les auditeurs se disposaient en cercle autour de lui, il leva enfin la tête et commença à chanter les louanges de Béatrix. Après l'avoir comparée au lis des vallées, à la rose de Jéricho, au cèdre du Liban, après l'avoir mise au dessus de toutes les belles sultanes qui faisaient l'ornement des harems de l'Égypte et de la Perse, de toutes les nobles dames et princesses qui étaient les plus louées dans les chansons des troubadours provençaux, il l'égala à Laure, à laquelle les vers de Pétrarque préparaient alors une renommée qui, après cinq siècles, conserve plus que jamais sa fraîcheur et son éclat. Il souhaita à la beauté du Lario le chantre de la beauté d'Avignon, qui bien qu'il n'eût encore alors que vingt-cinq ans, était déjà célèbre dans toute l'Italie, comme le premier poète. Enfin, se tournant vers le chevalier qui était assis à côté de la jeune fille, il exalta sa race, ses mœurs, son courage, et finit par dire que les deux personnes qu'il venait de louer se convenaient comme une pierre précieuse sied à un anneau.

Le chant avait été souvent interrompu par cette admiration fougueuse qui ne peut se contenir, et qui a besoin d'éclater en applaudissemens, même lorsqu'ils

sont visiblement importuns et incommodes. Mais, à la fin de la chanson, quand il fut permis de se laisser aller à l'enthousiasme qui avait toujours augmenté, on aurait dit que la salle allait s'écrouler, tout comme l'autre pièce où se tenaient les damoiseaux et les écuyers qui s'étaient également pressés vers la porte pour entendre le ménestrel. Ottorino se leva, et ôtant la chaîne d'or qu'il portait autour de son cou, l'offrit, avec la grâce chevaleresque qui lui était propre, au chanteur, qui, l'ayant remercié du présent, la roula autour de son bonnet, fit un saut et commença à jouer du luth.

En attendant, le comte Oldrado ayant vu à l'autre extrémité de la salle l'avocat Garbagnate, dit à sa fille : Je vais revenir ; et il courut vers l'avocat pour lui demander l'heure à laquelle commencerait le jugement. Mais la jeune fille, qui se trouva ainsi toute seule au milieu de tant de regards dirigés sur elle, se leva timide et honteuse, et se plaça à une fenêtre qui donnait sur la place, où elle se sentit respirer un peu plus à l'aise, et se remit tout-à-fait. Elle prit aussi courage en voyant Ottorino s'approcher d'elle ; cet ami de son père, le compagnon du frère qu'elle avait perdu, cet homme avec qui elle avait été elle-même dans une grande familiarité, et qu'elle avait jadis aimé d'une manière enfantine, devenait dans ce moment un doux appui pour elle. Enfin la foule, qu'elle craignait tant, entoura Tremacoldo, qui avait commencé une autre chanson, et Béatrix sentit s'évanouir peu à peu et disparaître la rougeur qui l'avait rendue toute tremblante. Mais à mesure que ce premier et désagréable embar-

ras diminuait, il s'élevait en elle un sentiment plus délicat, et cependant pénible, un sentiment de pudique incertitude, une certaine terreur inconnue de se trouver ainsi, pour la première fois, avec un homme qui n'était pas son père. De temps à autre, elle se tournait, et voyant le comte se promener dans la salle avec Garbagnate, elle lui faisait signe de retourner auprès d'elle; mais le comte, qui s'était engagé dans une discussion et qui parlait canons, papes et décrétales, lui faisait signe de la main qu'il y allait, et il n'y allait jamais.

Cependant Ottorino entretenait la damoiselle avec une modeste et respectueuse familiarité, et il lui parlait des jours qu'ils avaient passés ensemble au château de Limonta, quand elle était encore enfant. Il lui rappelait ses amusemens, ses études, ses joies, ses petites colères, et les aimables chagrins de cet âge dans lequel tout semble sourire à celui qui se retourne pour le regarder quand il a déjà fui loin de lui. De cette manière, Béatrix se rassurait peu à peu dans la société du jeune homme. La terreur qu'elle avait d'abord éprouvée se dissipait toujours davantage, et se perdait dans une douceur un peu voilée et dont elle ne se rendait pas compte. Elle ne se retournait plus si souvent pour voir si son père venait, et lorsqu'elle le faisait, ce n'était plus avec cette anxiété, avec cet air troublé et effrayé qu'elle avait auparavant.

Quant au jeune homme, un secret sentiment d'orgueil le rendait heureux de cette société. Tous avaient admiré la jeune fille, et tandis que les jeunes gens les plus distingués de cette réunion se seraient disputé

une de ses paroles, un de ses regards, il était le seul qu'elle se plût à avoir auprès d'elle, le seul à qui elle parlait avec une confiante effusion, comme à un ami.

Ainsi, ce premier entretien d'Ottorino et de Béatrix, après une si longue séparation, la protection qu'elle trouva auprès de lui, le plaisir qu'il éprouva auprès d'elle, purent augmenter tout d'un coup et merveilleusement cette affection fraternelle qui était seulement dans leur souvenir, et déposer en leur cœur le germe d'un autre sentiment qui prend si facilement la place de la simple bienveillance.

Le son d'une trompette avertit que le jugement de Dieu était sur le point de commencer. Le jongleur interrompit son chant, et tout le monde courut au balcon pour prendre place. Le comte del Balzo vint aussi auprès de sa fille, qui resta entre lui et Ottorino.

IV.

A l'extrémité de la façade du palais archiépiscopal, vis-à-vis la montagne au pied de laquelle le village est situé, se prolongeait une terrasse où se tenaient les plaids et où se prononçaient les jugemens. Tous les regards des gens qui se pressaient aux fenêtres, et sur les toits, et qui étaient entassés sur la place, se tournèrent de ce côté, où peu de temps après l'on vit paraître trois personnes.

— Qui sont ces personnes ? demanda Béatrix à son père.

— Celui qui est assis au milieu, répondit le comte, est le juge ; quant aux deux autres qui se tiennent debout, celui qui est à sa droite avec cette massue d'argent, est l'avocat du monastère ; l'autre tu le connais, c'est Garbagnate.

La trompette sonna encore une fois, et à ce son tous firent silence. Alors l'avocat du monastère se

tournant vers le juge dit d'une voix forte et qui se fit entendre jusqu'au fond de la place.

— *Avouez-vous être ici en qualité de délégué de l'illustre et magnifique seigneur Cressone Crivello, pour décider la contestation entre le monastère de Saint-Ambroise et les gens de Limonta?*

A quoi le juge répondit gravement : — *Je l'avoue.*

Le premier ajouta : — *Je dis, devant vous, que les hommes de Limonta sont serfs* (*aldi*), *liges du monastère de Saint-Ambroise.* Et Garbagnate repartit : — *Et moi j'oppose à la demande du plaignant la prescription centenaire.* A ces mots le juge prit la parole et dit : — *Les deux parties ton offert des témoins disposés à prêter serment; mais ne voulant pas être cause d'un parjure, en vertu de l'autorité qui nous a été conférée, nous avons décidé qu'on aurait recours au jugement de Dieu, par le moyen du duel avec le bâton et le bouclier.* Se tournant ensuite vers l'avocat des plaignans : — *Avouez-vous*, lui dit-il, *avoir présenté Ramengo de Casale, comme champion du monastère de Saint-Ambroise?* A quoi celui-là ayant répondu : — *Je l'avoue*, — *Et vous*, demanda-t-il à Garbagnate, *avouez-vous avoir présenté Lupo de Limonta pour les hommes de son village?* — *Je l'avoue*, répondit aussi ce dernier.

— Fais bien attention maintenant, dit le comte Oldrado à sa fille.

Les deux avocats prirent chacun à la main un bâton gros et noueux; s'approchant ensuite du siége du juge ils les échangèrent entre eux, voulant signifier par là que le duel avait été accepté. Alors les deux cham-

pions parurent sur le balcon où ils furent salués par un tonnerre d'applaudissemens ; et ayant exécuté beaucoup d'autres formalités qui seraient trop longues à rapporter, ils jurèrent l'un et l'autre qu'ils ne se présentaient pas à cette épreuve *en se confiant en la vertu d'herbes, de paroles ou de maléfices quelconques, mais en l'aide seul du Seigneur, de la Vierge, et du preux chevalier baron saint Georges.* Après cela, ils se retirèrent pour descendre dans la lice.

Pendant qu'ils descendaient par les escaliers intérieurs du palais, il s'était élevé dans la place un bruit et une agitation produite par le mouvement de ceux qui, étant plus éloignés de la lice, voulaient pénétrer plus avant, et la résistance de ceux qui, occupant de meilleures places, ne voulaient pas se les laisser enlever.

— S'il n'y avait pas l'interdit, dit le comte à Ottorino, à présent on dirait la messe et les deux champions l'entendraient agenouillés sur les marches de l'autel, et on bénirait les bâtons et les boucliers. Je connais toutes ces choses-là ; car je sais sur le bout des doigts *les coutumes de l'état de Milan*, recueillies par l'ordre du *podesta* Brunagio Porta.

Maintenant je suis curieux de voir comment ils s'en tireront ; car sans bénir les armes il ne peut pas y avoir de duel par jugement de Dieu.

— J'ai entendu dire, répondit le jeune homme, que le curé du village ne veut pas prêter son ministère.

— Il a raison, mille fois raison : les canons parlent clair, il y a excommunication.

— Quoi qu'il en soit, ils démêleront cela entre eux, dit Ottorino, pour moi je ne m'y connais pas.

Les deux champions arrivèrent sur la place avec le juge, deux assistans du combat et un trompette. Sept ou huit lanciers leur ouvrirent le passage au milieu de la foule. Le juge, en prenant des mains d'un damoiseau un bouclier et un bâton, les présenta à Ramengo, en lui disant à haute voix et avec un ton solennel ces paroles consacrées : — *Reçois le bouclier et le bâton de l'attaque selon la justice.* Présentant ensuite les armes à Lupo, il dit : — *Reçois le bâton et le bouclier de la défense selon la justice.* Les deux champions entrèrent dans la lice; le juge alla se placer sur une estrade avec les deux chanceliers; les témoins et les assistans prirent leurs places, et le duel était sur le point de commencer, lorsqu'on entendit quelques voix s'écrier : — Il faut bénir les armes! Le juge se leva et dit : — Votre curé a refusé de les bénir. Un tonnerre de hurlemens, de cris, de sifflets, éclata de toutes parts. — Le curé fait bien, disaient ceux de Bellano et des villages d'alentour. — Il faut les lui faire bénir de force! le brûler tout vif! s'écriaient les soldats et tous les fauteurs de l'anti-pape, qui étaient sur la place et dans les maisons. — Oui! — non! — non! — oui! C'était un tapage, un désordre diabolique.

Mais le juge s'aperçut que les partisans du curé étaient trop nombreux, en comparaison des autres, pour qu'il y eût rien à gagner en faisant le rodomont. Il aurait cependant bien voulu satisfaire son mauvais vouloir, en se vengeant du curé; et à la vérité, il n'y avait rien de moins extraordinaire à cette époque, que de brûler ou écorcher un prêtre parce qu'il refusait, à cause de l'interdit, de dire la messe ou d'exercer quel-

que autre fonction de son ministère. Aussitôt que ce bruit se fut un peu apaisé, le bon homme de juge dit à haute voix :

— S'il y a quelqu'un qui veuille bénir les armes, il aura un marc d'argent.

Les spectateurs se regardèrent les uns les autres.

— Il y avait pourtant ici le curé de Dervio, et celui de Perledo, et celui de Limonta ; mais on ne voit plus personne : où se sont-ils fourrés ? — Il n'y aura donc pas un prêtre au milieu de tant de monde ? — On demande à droite, on interroge à gauche, tout est inutile!

A la fin il s'éleva du milieu de la foule une voix qui, dominant ce murmure confus, fit entendre ces mots sur toute la place : — N'y a-t-il pas Tremacoldo ?

Un cri d'approbation et d'applaudissement éclata de tous les côtés ; — Que Tremacoldo vienne, que Tremacoldo vienne !

Le lecteur doit savoir que Tremacoldo, le jongleur, celui qui venait de chanter les louanges de Béatrix, était réellement un prêtre, et qu'il était chanoine de Crescenzago. Un prêtre exercer le métier de bouffon ! Quels temps et quelles mœurs ! direz-vous ? et ne croyez pas qu'une telle chose fût bien rare et qu'elle fût singulière au point de faire faire le signe de la croix. Les canons s'y opposaient ; le concile de Vienne, le concile de Bergame, tenu par notre archevêque Cassone de la Torre, en 1311 ; plusieurs autres conciles, plusieurs décrets de papes, défendaient aux prêtres d'exercer le métier de boucher, de garde-champêtre, d'aubergiste ; et que voulez-vous de plus ? Il leur était interdit de tenir hôtellerie dans les églises, et de faire les charla-

tans. Mais malgré cela on voyait souvent, même dans les temps ordinaires, de tels scandales se renouveler dans toute la chrétienté, et l'on peut aisément s'imaginer combien cela devait être plus fréquent pendant l'interdit, lorsque les transgresseurs des lois de l'Église n'avaient plus à perdre ni les bénéfices, ni les immunités, ni les priviléges de la juridiction ecclésiastique, en un mot, dans ces temps où celui qui avait brisé le frein de sa propre conscience n'était plus obligé d'en reconnaître aucun autre.

— Que Tremacoldo vienne, que le chanoine vienne, continuait à crier la foule.

L'on vit alors le jongleur sortir du palais de l'archevêque entre deux soldats qui lui ouvrirent le chemin, et le firent entrer dans la lice.

Le fauconnier du comte qui, en sa qualité de père d'un des champions, avait pu prendre place auprès de la balustrade, appela son Lupo qui était debout au milieu de la lice, en attendant la fin de cette scène, et lorsque celui-ci se fut approché de lui :

— Écoute, lui dit-il, garde-toi de combattre si les armes ne sont pas bénites ; car tu sais bien les doutes qui circulent sur le compte de ce coquin-là, et il lui indiquait Ramengo qui, les bras croisés sur la poitrine, était appuyé à la balustrade du côté opposé.

— N'ayez pas peur, lui répondit son fils, laissez-les faire ; mes armes ont été bénites ce matin par le curé: mais n'en dites rien.

Le pauvre Ambroise sentit à ces mots renaître son courage.

Dans ce moment, le jongleur se tournant vers le

délégué et les spectateurs : — Écoutez, dit-il, j'ai chanté toute la matinée, et je me sens altéré. Mais voilà tout juste qu'au moment où j'allais descendre dans les caves de l'archevêque pour y boire un bon coup à l'allemande, l'on est venu me chercher ; on m'a conduit ici, et l'on veut que je fasse le prêtre. Mais je déclare et je proteste qu'avant d'avoir arrosé mon gosier, je n'en ferai rien, quand même le monde irait sens dessus dessous. Vous m'avez compris ?

Le délégué fit un signe à un sergent qui entra aussitôt dans le palais, et qui, peu d'instans après, en sortit avec une grosse bouteille de vin. Tremacoldo s'en versa lui-même un grand verre tout plein, l'avala d'un trait, poussa un gros soupir, et dit : — Certes, il fait bon boire lorsqu'on a soif, mais il faut aussi faire honneur au vin. Un autre petit coup ne fera pas de mal ; de cette manière je connaîtrai mieux ce cher ami, et je ne lui rendrai que l'honneur qu'il mérite. Il remplit de nouveau le verre, et cette fois-ci il le vida à petits traits, en le savourant avec délices jusqu'à la dernière goutte. Il regardait de temps à autre sa liqueur favorite à travers le cristal du verre, qu'il plaçait devant la lumière, avec deux petits yeux tendres et brillans, et il s'écriait : — Excellent ! merveilleux ! voilà bien le vin qui monte au visage...., qui caresse et qui pique...., qui fait venir les larmes aux yeux, qui donne la componction. Oh ! maintenant, reprit-il, dès qu'il eut vu le fond de son verre, cela va mieux ; qu'on apporte les ornemens, le rituel et l'eau bénite.

Quelques soldats coururent dans la sacristie, arrachèrent la serrure d'une armoire, prirent les chasubles

et les chappes qu'ils y trouvèrent, et les portèrent au jongleur.

Celui-ci prit la chasuble, la mit sur lui, puis il demanda : — Et le bonnet? — On n'en a pas trouvé.

— Dans ce cas, mon bonnet de jongleur servira de bonnet de prêtre; il y a remède à tout.

Il se tourna vers l'un des hommes d'armes qui l'avait suivi jusque dans la lice, et lui mettant la main sur l'épaule : — Holà ! lui dit-il; tourne-toi de ce côté, tu me serviras de desservant. Prends ce goupillon, tiens-le bien. Allons donc, maladroit; crois-tu que ce soit une arbalète? Voyons, tiens-toi bien avec grâce ! c'est cela ! Oh ! laisse-nous faire; à la première vacance, nous te ferons chanoine de Sainte-Marie-Majeure. Alors il commença à réciter une longue patenôtre, il traça en l'air certains chiffres bizarres, et fit certains signes étrangers sur les deux boucliers et sur les deux bâtons qu'on tenait devant lui, accompagnant de temps à autre ces gestes de quelque hochement de tête, de quelques oscillations de toute sa personne, qui agitaient et faisaient tinter les petits grelots dont il était tout couvert.

Il prit ensuite le goupillon des mains de ce desservant postiche, et lui dit : — Donne-moi le petit seau de l'eau bénite ?

— Nous n'en avons pas trouvé dans les bénitiers, répondit le soldat.

— Il n'y a pas d'eau bénite? reprit le bouffon. Eh bien ! on se servira du vin bénit qui vient de la cave de l'archevêque.

Il fit ôter le casque à son desservant, et y versa le

vin qui était resté dans la grosse bouteille, y trempa le goupillon, et en même temps qu'il en aspergeait les armes, il donna un coup sur la tête du clerc, en lui faisant signe de la baisser et de dire *amen;* et l'autre, en souriant, fit et dit tout ce qui lui était commandé.

— Ce qui reste dans les bouteilles est le profit du desservant, dit à la fin le jongleur au soldat. A toi, courage.— Celui-ci prit le casque de ses deux mains, et s'écria : A la santé de celui qui sortira vainqueur du duel! Et il avala tout le vin qui restait.

Les sentimens des spectateurs de cette scène extravagante avaient été de différentes espèces. Quelques uns croyaient que la bénédiction, quoique donnée par ce fou, et de cette manière, était valide, et ils n'étaient pas du tout scandalisés, comme cela arriverait peut-être de nos jours, de toutes les bouffonneries qu'on y avait mêlées. Depuis tant d'années que l'interdit durait, on avait entendu raconter des choses si étranges et si énormes, qu'à côté d'elles, ce qui venait de se passer pouvait paraître un badinage. Quelques autres plus timorés pensaient, et avec raison, que Tremacoldo avait travesti cette cérémonie en bouffonnerie pour échapper à l'obligation de bénir en temps d'interdit; d'autres, sans aller plus loin, riaient de bon cœur des facéties grossières du jongleur. Le fait est que personne ne trouva rien à redire.

Les deux champions allèrent se placer l'un vis-à-vis de l'autre, aux deux extrémités de la lice. Ils portaient tous les deux une paire de pantalons de peau de chamois, collant sur la peau, serrés à la ceinture et descendant jusqu'aux pieds. Ces pantalons entraient dans

des bottines rouges qui montaient jusqu'au dessus de la cheville. Tout le reste du corps était nu ; leur bras gauche était recouvert d'une targe de bois équarrie aux deux extrémités, légèrement courbée en dedans, et couverte de parchemin. Leur main droite était armée d'un bâton de chêne gros et noueux. Ramengo de Casale semblait avoir environ trente-cinq ans ; sa taille était courte et ramassée, ses membres robustes ; il avait la poitrine et les épaules larges, un cou de taureau, les bras courts et nerveux, et les cheveux roux, hérissés et épais.

Lupo était mieux proportionné dans ses membres, il était plus grand de toute la tête, plus beau et plus léger que son adversaire ; mais la stature et les formes herculéennes de ce dernier annonçaient une force que Lupo paraissait loin d'égaler.

Le silence s'était rétabli au milieu de la foule ; ceux qui étaient placés aux derniers rangs du cercle formé autour de la place s'étaient mis debout sur des chaises, des bancs et des tables ; les balcons et les toits d'alentour étaient encombrés de monde. Tous les regards étaient fixés sur les deux champions, tous les cœurs battaient, et sur les visages de la plupart des spectateurs on voyait clairement une préférence en faveur de Lupo, préférence inspirée autant par la justice de la cause qu'il défendait, que par la sympathie qu'excitaient, dès le premier abord, les belles proportions de son corps, la régularité de ses traits et l'expression hardie de son visage.

Le jeune Limontin, qui tournait le dos à l'église, leva les yeux sur le palais de l'archevêque, et ayant

aperçu le comte Ottorino et Béatrix, il les salua avec une légère inclination de tête; puis, baissant les yeux, il les tourna un instant vers son père, qui était derrière lui, et son regard semblait vouloir dire : Laissez-moi faire, et n'ayez pas peur.

La trompette donna le dernier signal, et les champions se dirigèrent l'un sur l'autre d'un pas mesuré et circonspect, se couvrant tous les deux la tête de leurs boucliers, au dessus desquels ils faisaient tourner leurs bâtons avec une merveilleuse adresse.

Dès qu'ils furent arrivés au milieu de la lice, et assez près l'un de l'autre pour se frapper, Ramengo écarta ses jambes nerveuses, les étendit l'une devant l'autre, se pencha tant soit peu sur la cuisse droite, et se fixa fermement sur le terrain pour y attendre son adversaire.

Lupo commença à tenter l'assaut par différentes feintes, en tournoyant autour de lui; mais l'autre, qui était exercé dans son art et qui s'était proposé de laisser son jeune adversaire, ardent et impétueux, épuiser sa première fougue, ne faisait que pivoter sur lui-même, décrivant une roue dont son pied droit marquait la circonférence, tandis que son pied gauche en représentait l'axe qui obéit au mouvement communiqué par le rayon. De cette manière, cet habile duelliste parait tous les coups, tantôt au moyen de son bâton, tantôt au moyen de son bouclier, et toujours avec une aisance, une grâce, un air posé et tranquille, comme si le danger ne lui eût pas été personnel. Il saisit le moment où Lupo, en voulant l'atteindre, se découvrit le flanc, pour lui lancer au milieu du corps

un coup de revers, qui lui aurait fracassé les côtes si le jeune homme, agile comme un chat, n'eût lestement bondi en arrière. Le bâton effleura la peau, et tourna dans le vide avec un bourdonnement qui retentit dans le cœur du pauvre Ambroise, devenu pâle comme un mort.

La foule, qui prenait part pour le Limontin, tira un sinistre présage de cet incident, et commença à craindre beaucoup pour son favori. Mais celui-ci, furieux du danger qu'il venait de courir, et frémissant de honte, revint à l'assaut en redoublant d'impétuosité, tellement que Ramengo, vivement attaqué de front, fut obligé de reculer et ne put conserver dans la défense l'adresse et le sang-froid qu'il avait montrés d'abord. Les coups que Lupo lui portait étaient trop nombreux et trop violens, ils se succédaient avec trop de rapidité pour que l'œil et le bras de Ramengo pussent les mesurer et les parer. Néanmoins le champion du monastère fut assez avisé pour profiter d'un faux mouvement de son adversaire pour lui porter un autre coup terrible, qui atteignit le milieu de son bouclier, et le lui fracassa. Lupo sentit sa main engourdie, et voyant sa targe cassée se reployer sur son bras, il s'aperçut de l'avantage que Ramengo venait de remporter. Il ouvrit alors la main, lâcha les courroies de son bouclier, et jetant loin de lui cet instrument désormais inutile à sa défense, il saisit son bâton à deux mains, il l'éleva bien au dessus de sa tête, et avec toute la force de ses bras il en assena un coup épouvantable sur la tête de son adversaire. Celui-ci avait été prompt à parer de son bouclier la partie menacée,

mais la grosse et pesante massue tomba avec tant d'impétuosité et de force, que le bouclier lui-même s'abattit et le frappa sur le crâne, de sorte qu'il en fut tout étourdi. Il entendit ses oreilles siffler, sa vue s'obscurcit, ses genoux fléchirent, il chancela, il tomba à la fin de tout son long par terre, comme mort. Mais, soit par l'effet de cet instinct naturel qui nous porte à préserver le visage, soit simplement par un effet du hasard, Ramengo mit d'abord par terre le coude de son bras gauche, et s'étant reployé sur lui, sa tête se trouva appuyée sur sa targe, et ne toucha pas le sol.

Le père de Lupo, pendant tout ce temps, n'avait fait qu'accompagner des yeux, du geste, et de son ame tout entière, chaque mouvement de son fils. Tantôt en retirant la tête entre les épaules, il s'accroupissait, se détournait et se faisait tout petit comme s'il eût voulu lui éviter un coup qui lui était porté; tantôt se dressant sur la pointe des pieds et serrant de toutes ses forces la balustrade à laquelle il était appuyé, il paraissait vouloir imprimer plus de vigueur aux coups que son fils allait porter à son adversaire. Lorsque à la fin il vit Ramengo étendu sur le sable, il leva les yeux au ciel, et il se sentit défaillir de joie.

Dans le moment même, il s'éleva un cri semblable à un mugissement du tonnerre, et le père, à moitié étourdi, put s'enivrer des louanges qu'on donnait à son fils.

— Vive Lupo, vive le fils du fauconnier, vivent les Limontins! cria-t-on de tous côtés.

Mais l'avocat Garbagnate qui, avant le commence-

ment du combat, s'était rendu de nouveau dans la salle des seigneurs, demanda à Ottorino, s'il lui paraissait que Ramengo fût mort.

— Mort ? point du tout. Il est vrai que le sang lui sort des narines et des oreilles, mais ce n'est rien. C'est une espèce d'étourdissement qui doit bientôt être passé.

— Il faudra donc dire à Lupo de lui faire mettre la tête par terre ; sinon, on ira chercher quelque autre noise pour dire que l'épreuve n'est pas décisive.

En effet, les statuts de Milan ne déclaraient pas vainqueur celui qui, dans un combat en duel pour jugement de Dieu, n'avait forcé son adversaire à toucher la terre avec la tête, ou bien s'il ne l'avait chassé hors de la lice.

Le comte del Balzo entendit cet avertissement, donné par l'avocat Garbagnate, et, soit qu'il désirât véritablement que la victoire remportée par leur champion fût utile aux Limontins, soit par cette inévitable manie de passer pour un grand savant, il cria à Lupo, comme si cette idée lui eût appartenu, de faire ce que Garbagnate avait suggéré. Mais à peine eut-il savouré les louanges que cet avis lui valut de la part d'un grand nombre de seigneurs réunis, qu'il crut avoir fait une grosse bêtise, en se laissant aller à un mouvement qui pouvait le compromettre vis-à-vis de l'abbé. Il s'en repentit bien souvent ensuite, et Dieu sait par combien de palpitations et d'angoisses il dut payer sa petite vanité.

Lupo, avant le combat, avait été instruit avec détail par Garbagnate, de tout ce qu'il fallait faire pour se conduire avec honneur, mais n'étant pas habitué

aux subtilités qu'emploient ordinairement les mauvais avocats, il avait cru, en voyant Ramengo étendu par terre de tout son long, qu'il n'y avait plus lieu à aucune chicane, lorsqu'il entendit le comte lui adresser cet avertissement :

— Lui faire donner de la tête par terre? dit-il en lui-même, mais n'est-il pas là étendu comme mort ! que veulent-ils de plus? Il lui vint alors dans l'esprit, pour qu'il n'y eût plus de doute, de mettre Ramengo hors de la lice, et se penchant sur celui-ci, qui était sans mouvement, il le saisit à la ceinture, le souleva de tout son poids et, l'ayant mis sur ses épaules, il fit en courant le tour de la lice; pui s'arrêtant près de la balustrade, il fit signe à ceux qui étaient à l'entour de se mettre de côté, il prit d'abord un peu d'élan, puis il jeta dehors, comme il aurait fait d'un sac de grain, le corps de ce malheureux qui alla rouler dans les jambes des soldats et des spectateurs.

La foule battit encore des mains en s'écriant :

—Vive Limonta, vive Lupo ! Après quoi elle se dispersa peu à peu et se répandit dans les ruelles voisines en s'éclaircissant toujours davantage.

En attendant, les seigneurs s'étaient réunis encore une fois autour de Tremacoldo, qui de prêtre était redevenu jongleur. On le pria de chanter la chanson de l'Hirondelle que l'arrivée du comte del Balzo avait interrompue, chanson qui était très connue à cette époque sur le lac de Como, et que l'on disait composée dans le château de Rezzonico, par une princesse que la jalousie brutale de son mari avait condamnée à mourir de faim.

Nous nous réservons de la faire connaître à nos lecteurs quand le jongleur se trouvera en position de la chanter une autre fois, et ce ne sera pas alors un simple amusement. Lorsque la chanson fut finie, le comte del Balzo sortit avec Béatrix qui en avait été émue; beaucoup d'autres chevaliers et beaucoup de dames en firent autant, et il resta peu de monde.

— Écoute, dit alors à Tremacoldo l'un de ceux qui étaient restés, nous souhaiterions bien entendre les vers que tu as faits dernièrement lorsque tu as été assailli par les voleurs, et qu'ils voulaient te dépouiller.

— Ils voulaient, dites-vous? répondit Tremacoldo, ils avaient fait plus que de vouloir, ils avaient déjà fait prendre l'air au peu que je possède au monde, et je m'estimais heureux qu'ils m'eussent laissé la tête sur les épaules.

— Et comment t'es-tu donc sauvé?

— Parce qu'il prit au chef de ces honnêtes gens la fantaisie de m'entendre chanter.

— Et tu lui as obéi, n'est-ce pas?

— Et avec quelle bonne volonté! Je trouvai d'abord une chanson toute prête qui me fit rendre tout ce qui m'appartenait, plus quatre ambroises d'or.

— Répète-la! répète-la!

— Dois-je-la chanter comme je fis alors?

— Cela va sans dire, tu dois la chanter de même.

— La voilà donc. Et ayant accordé sa voix au son de son instrument il commença :

« Si tu veux que la belle des bois ne soit pas sourde
« à ta prière, si tu veux que saint Nicolas te défende

« des sbires et de la potence, ne touche pas au luth et « au petit bagage du ménestrel.

« Sans terre, sans toit et sans argent, le pauvre « malheureux erre avec son petit bagage et son luth. « — Ne touchez pas le petit bagage et le luth du mé- « nestrel.

« Combien de fois, dans la forêt, le rossignol ne « l'a-t-il pas réveillé avec son petit bagage sous la tête, « et le luth à son côté! — Ne touchez pas le luth et le « petit bagage du ménestrel.

« C'est sur son petit bagage qu'il s'assied lorsqu'il « touche les cordes de son luth : il éveille le rire dans « les foires, et il fronde les riches dans les cours. — « Ne touchez pas le luth et le petit bagage du ménes- « trel.

« Avec son luth pendu au cou et son petit bagage « sur les épaules, il a parcouru sans danger toutes les « montagnes et toutes les vallées de la Judée. — Ne « touchez pas le luth et le petit bagage du ménes- « trel.

« Pélerin pauvre et fatigué, il arriva au sépulcre, il « y accomplit son vœu et y toucha la sainte pierre avec « son petit bagage et son luth.—Ne touchez pas le luth « et le petit bagage du ménestrel.

« Si tu veux que la belle des bois ne soit pas sourde « à ta prière, si tu veux que saint Nicolas te garde « des sbires et de la potence : — Ne touche pas le luth « et le petit bagage du ménestrel. »

V.

Tous ceux qui étaient accourus à Bellano de toutes les parties du lac se remirent en chemin pour retourner chez eux. Sur le rivage et dans les môles on se remuait, on s'empressait, on criait, on retirait bruyamment les chaînes auxquelles les bateaux avaient été attachés pour les remettre dans les bateaux mêmes ; on s'appelait, on se répondait ; on échangeait des demandes, des salutations. Ici, on voyait une gondole déjà pleine de monde se détacher du rivage et prendre le large ; là, des bateliers, les rames dans l'eau, sur le point de partir, pressaient l'arrivée de quelqu'un qui manquait à leur cargaison. Celui-ci jurait en s'efforçant d'ouvrir un passage à sa petite nacelle, serrée au milieu de bateaux d'une plus grande dimension ; celui-là sortait lestement du port, voguant à pleines voiles. Dans un moment le lac fut semé d'embarcations de toute espèce, qui, selon les différentes directions qu'elles prenaient,

élevaient les voiles pour profiter d'un fort vent du nord qui venait de s'élever, ou faisaient force de rames contre les vagues qui se brisaient avec fracas en couvrant d'écume les proues agitées. Les Limontins furent les derniers à s'embarquer. Ils avaient six bateaux, et comme ils voulaient partir tous de conserve, ils durent attendre que Lupo se fût débarrassé du délégué et des avocats qui l'avaient retenu pour je ne sais quelle formalité.

Le comte del Balzo, avec les manières les plus courtoises et les plus amicales, avait pressé Ottorino de passer quelques jours dans son château. Ils entrèrent par conséquent tous les deux dans le même bateau, et ils se placèrent dans une de ces maisonnettes ou petites cabanes ornées et commodes qui s'élevaient, et qui s'élèvent encore de nos jours, au milieu des bateaux appartenant à des personnes riches. Béatrix s'assit vis-à-vis de son père, et le curé de Limonta fut engagé par le comte à prendre place en face du jeune chevalier.

Il y avait deux rames du côté de la poupe, et deux du côté de la proue. Michel, qui était le plus âgé, était au gouvernail; son fils Arrigozzo était devant la première fourchette, place qu'on donne ordinairement au rameur le plus robuste et le plus habile.

Lupo, après avoir reçu, avec une modestie tant soit peu rustique, les complimens que lui firent les seigneurs, alla vers la poupe et s'assit sur la pointe du navire les jambes pendantes des deux côtés, s'amusant, lorsque le bateau s'abaissait, à effleurer les vagues avec ses pieds, et à sentir l'eau lui humecter le visage et tout le corps, comme une pluie fine et légère. Les

bras croisés sur sa poitrine, il regardait en même temps ces montagnes dont il avait été éloigné pendant tant d'années ; il arrêtait les yeux avec une joie inexprimable sur ces pointes, ces enfoncemens, ces vallées sinueuses, ces précipices terribles, ces lieux tout pleins des souvenirs de son premier âge, dont le nom et l'aspect lui étaient doux et connus comme le nom et comme le visage d'un ami.

Ambroise, son père, était assis au fond de la barque en pensant au bonheur d'avoir un tel fils, dont tout gentilhomme aurait pu s'enorgueillir, et il s'approchait de temps à autre en lui disant quelque parole affectueuse. Lupo ne répondait ordinairement à toutes ces démonstrations que par un regard ou par un sourire.

Lorsqu'ils furent arrivés à la pointe de Morcate, Arrigozzo, voyant un éclair sortir d'un nuage au dessus de la vallée de Menagio, dit : — Un orage nous menace ; courage, alerte ! encore quatre bons coups de rames et nous arriverons à Varenna avant qu'il éclate. On entendit alors le retentissement mesuré des quatre rames devenir plus fréquent et plus fort.

Dans l'intérieur du petit navire, après qu'on eut parlé quelque temps des événemens de ce jour, le père de Béatrix amena la conversation sur Marco Visconti, et raconta à son jeune hôte une chose que celui-ci savait déjà depuis long-temps, et que le comte avait l'habitude de raconter à tout le monde, c'est-à-dire qu'à l'école il avait été le camarade de ce fameux capitaine. — Nous avons, disait-il, étudié ensemble le *trivium* et le *quadrivium*, et à la fin aussi le droit et le *décret*. Marco était un des plus habiles,

et même, à dire vrai, il n'y avait qu'un seul écolier qui pût lui tenir tête. Et il sourit d'un air aisément modeste, faisant ainsi connaître quel était cet écolier qu'il ne nommait pas ; mais craignant qu'Ottorino n'eût pas assez de sagacité pour interpréter sa réticence.

— Nous avons toujours été deux compétiteurs, continua-t-il, et je me rappelle les discussions que nous eûmes quand on publia le livre de la monarchie de Dante Alighieri, livre empoisonné, et qui fut ensuite brûlé par le bourreau, comme il le méritait, et que Marco, dans sa fureur gibeline, soutenait envers et contre tous. Je puis vous dire que nous avons fait à ce sujet notre part de tapage et de cris ; mais avec tout cela nous étions toujours bons amis.

— En effet, je me rappelle qu'il m'a parlé plusieurs fois de vous dans le temps passé, répondit Ottorino.

— Vraiment ! et que vous disait-il ?

— Sachant que j'avais été si intimement lié avec votre pauvre Lionel, et que j'avais passé beaucoup de temps au château de Limonta, il me questionnait sur tout ce qui vous regardait, vous, ainsi que la comtesse, dont il disait toute sorte de bien. Le comte Oldrado baissa la voix et s'approcha de l'oreille du chevalier, comme s'il n'eût pas voulu que sa fille entendît, et néanmoins, il parla assez haut pour que Béatrix, sans avoir l'air ni l'intention de l'écouter, ne perdît pas une syllabe de son discours. — Vous devez savoir, dit le comte, qu'Ermelinde devait être femme de Marco, mais il arriva de tels événemens..... je vous raconterai tout cela plus à notre aise : il y eut des malheurs, des désordres et du sang. Le père de ma femme y

perdit la vie, Marco l'ayant rencontré au passage de l'Adda..... Dans ce moment son discours fut tout à coup interrompu par un soudain éclat de tonnerre. Un instant après, on entendit la voix du timonier qui criait : Voilà le vent de Menagio, sortez toutes les rames ! Il y eut une ondulation dans le bateau, produite par le mouvement empressé que se donnaient Lupo et Ambroise pour obéir à cet ordre ; puis il se fit un peu de silence, et l'on put entendre à droite et dans le lointain le long mugissement du lac qui devenait de plus en plus distinct. Le curé ouvrit une petite fenêtre et regarda en dehors ; du côté de Menagio s'avançaient des nuages sombres, et l'on voyait s'approcher les premières vagues d'une violente tempête, avec leurs crêtes hérissées et blanchissantes.

Le comte en se présentant à la porte vis-à-vis la poupe dit : — Michel, pourquoi n'as-tu pas pris terre lorsque tu as vu le mauvais temps, avant de t'enfoncer au milieu de ces maudits écueils où il n'y a pas un seul point pour aborder?

— Que voulez-vous? il m'a surpris comme si le diable l'eût porté, répondit le batelier ; puis il s'écria : Courage, mes enfans ! courage ! alerte ! ramez plus serré et tous à la fois. L'on vit les bateliers reculer tous ensemble, se courber sur les rames, s'étendre sur elles en déployant leurs robustes épaules ; on entendit les bords du bateau craquer sous leurs puissans efforts. Mais bientôt le souffle de la tempête arrive, les premières vagues commencent à heurter en travers le navire, qui penche et tourne tantôt du côté de la proue, tantôt du côté de la poupe, qui recule et perd

en un instant l'avance qu'on avait acquise avec tant de peine.

Néanmoins, ces intrépides rameurs se remirent à l'œuvre, et par des coups de rames forts et fréquens ils gagnaient toujours un peu d'espace, et s'approchaient petit à petit de la pointe de Varenna. Ils en étaient déjà tout près et sur le point de la tourner, lorsqu'un furieux coup de vent frappa le bateau du côté de la poupe et le fit tourner sur lui-même. On entendit en même temps un craquement comme celui d'un bois qui se fend, et une voix qui proféra ces terribles paroles :

— Il n'y a plus de gouvernail !

— Oh ! malheureux que nous sommes, nous voilà perdus !

— Chien de voleur ! lie cette tente !

— Sainte Vierge ! mets une rame à la place du gouvernail ! Tiens, tire, étaie, vite, canaille, vite ! Seigneur miséricordieux ! à bas cette rame, que le diable t'emporte ! au secours ! au secours ! On se mêlait, on se heurtait, on s'embarrassait réciproquement ; tandis que ces cris, ces lamentations se perdaient au milieu du mugissement des flots, du souffle du vent, du bruit terrible du tonnerre, retentissant entre les rochers et les cavernes de la montagne.

Le curé éleva la main pour bénir le temps, il donna à tout le monde l'absolution *in articulo mortis*, puis il s'agenouilla dans un coin, la tête cachée entre ses mains en recommandant à Dieu son ame et celle de tous ses compagnons, pendant que le comte, la bouche et les yeux ouverts, et regardant sa fille qu'il serrait

contre sa poitrine s'écriait : — Seigneur, aidez-moi !

Mais Ottorino, s'élançant hors de la petite chambre pour prêter l'assistance qui serait en son pouvoir, vit que le navire, tantôt tournant sur lui-même, tantôt penché sur un flanc, courait à une perte certaine et allait heurter contre les rochers de Morcate; en même temps que les rameurs, voguant à reculons, faisaient tous leurs efforts pour éviter les premiers et les plus dangereux écueils. Au moment même où il sortait, Arrigozzo s'abandonnait de tout le poids de son corps sur sa rame, et ne trouvant pas de résistance parce que la vague contre laquelle il voulait lutter était passée par dessous, il manqua d'appui et il tomba dans le lac. Il se débattit un instant au milieu des vagues, ensuite la barque lui passa dessus et le renversa; il donna fortement de la tête contre le fond de la barque même et on ne le vit plus reparaître.

— Toutes les rames vers la montagne ! cria pour la dernière fois le timonier, qui ayant la vue interceptée par la maisonnette placée au milieu du navire ne s'était pas aperçu de la chute de son fils. On entendit encore quelques blasphèmes, quelques prières qui se perdirent dans un cri général et inarticulé, lorsque la barque, soulevée par les vagues, retomba sur un énorme écueil et se fracassa.

Au moment de ce désastre, le jeune chevalier ne perdit pas courage, et apercevant un gros rocher il s'y élança d'un saut agile en traînant à sa main et derrière lui la chaîne du bateau. Mais la vague, repoussée par la montagne, éloigna aussitôt le navire et aurait entraîné le chevalier s'il ne se fût fortement

tenu à la pierre qu'il avait embrassée. Il survint une autre grosse vague et la barque fut de nouveau reportée sur l'écueil. Ottorino, cette fois, fut prompt à en saisir le bord. Lupo, le fauconnier, et l'autre batelier qui, debout sur la proue, épiaient un moment favorable, s'élancèrent tous ensemble et furent assez heureux pour pouvoir enlacer la chaîne autour d'un figier sauvage qui sortait d'une crevasse. Le navire, lié de cette manière au rocher avec la pointe élevée hors de l'eau, se débattait, et changeait de flanc, semblable à un taureau pris dans les filets ; sa poupe était poussée tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, à la merci des flots qui ne cessaient de la secouer, mais qui ne parvinrent pas à la détacher.

Aussitôt qu'Ottorino et les autres qui avaient quitté le bateau eurent mis en sûreté le comte del Balzo et sa fille, ils se répandirent, pleins de trouble et d'empressement, sur toutes les parties de ce rocher vaste et inégal, en regardant s'ils voyaient reparaître le naufragé. Le père seul qui avait été le dernier à quitter le bateau, et qui, dans cette confusion, dans ce désordre, ne s'était pas encore aperçu qu'il manquât, s'assit au bas du rocher avec le tronçon d'une rame sur ses genoux, et le cherchait des yeux parmi ceux qui s'étaient sauvés ; il était sans inquiétude, croyant que personne n'avait péri.

Mais le comte s'étant remis de sa première frayeur, et s'irritant du danger qu'il venait de courir, commença à s'en prendre au timonier et à son fils Arrigozzo, dont il était aussi bien loin de soupçonner le sort. Michel écouta les reproches qui lui étaient adres-

sés, la tête baissée et avec l'air d'un homme qui se reconnaît quelque tort; mais lorsqu'il entendit parler de son fils, il se sentit blessé trop vivement, et, ne pouvant plus se contenir, il s'apprêtait à répondre lorsqu'en tournant les yeux vers le lac, il aperçut sous l'eau quelque chose d'étrange qui paraissait embarrassé parmi les aspérités d'un rocher peu éloigné et recouvert par les vagues. Fixant avec anxiété cet objet qui lui apparaissait sous différentes formes, il reconnut l'extrémité d'un petit manteau couleur marron, et distingua enfin une main, qui tantôt paraissait sur l'eau, tantôt s'y replongeait en s'agitant au gré des flots.

Le malheureux père tomba presque mort : saisir le tronçon qu'il avait devant lui, se lever d'un saut, et crier d'une voix tremblante : Arrigozzo! Arrigozzo! ne fut l'affaire que d'un instant. Ne recevant aucune réponse, il courut sur le haut de l'écueil, il promena son regard autour de lui, fixa l'un après l'autre tous ceux qui s'étaient sauvés, mais il n'y trouva pas son fils. Voyant devant lui le comte, qui venait d'en outrager le nom. — Ah! tu es ici, chien! s'écria-t-il en rugissant; il saisit le tronçon et se précipita contre le comte pour le frapper à la tête. Béatrix fit un cri, Ottorino fut prompt à détourner le coup, et dans un instant Lupo, le fauconnier et les rameurs accoururent et désarmèrent ce forcené, qui, en se frappant le front, fit un saut et se jeta dans le lac.

On le vit s'élancer contre la fureur des vagues et la surmonter avec une hardiesse et une force que le désespoir seul peut donner. Après quelques efforts, il

atteignit le cadavre, il étendit sur lui les mains en tâtonnant dans l'eau, et le prit par les cheveux ; mais, saisi soudainement par un tendre sentiment de piété paternelle, il lui sembla trop grossier de traîner ainsi le corps de son fils chéri, il plaça la main gauche sous son menton pour lui tenir la tête soulevée, et de la droite se remit à fendre l'eau pour retourner à l'écueil d'où il était parti. Les bateliers se hâtèrent d'entrer dans le bateau presque submergé, et de là ils jetèrent au vieillard les cordes de voile, auxquelles il s'accrocha, et parvint ainsi sur le rocher avec son triste et précieux fardeau.

Il plaça le corps de son fils sur la pierre, il en posa la tête sur ses genoux, et, se penchant sur lui, il le touchait pour sentir si son cœur battait. Il serrait sa poitrine contre sa poitrine, sa joue contre sa joue, en lui baisant les yeux, la bouche, tout le visage, et en l'échauffant de son haleine comme s'il eût voulu ranimer en lui l'esprit de la vie. Le vent qui soufflait agita soudain l'un des bras du cadavre qui était pendant et le balança. A ce mouvement, le malheureux père tressaillit d'espoir, le sang lui colora rapidement les joues, ses traits parurent se ranimer, une lumière subite brilla dans ses yeux, qu'il tenait fixés sur ce visage chéri ; mais, s'étant aperçu de son erreur, il se mit les mains dans les cheveux, et étendant ensuite les poings vers le lac : — Vent maudit ! s'écriait-il, vagues maudites ! maudite soit la carcasse de ce bateau et le moment où j'y ai mis le pied ! malédiction sur toutes choses !

Tous les naufragés étaient autour de lui, le regar-

dant avec effroi, et personne n'osait lui dire un mot de consolation. Mais le curé, après l'avoir laissé quelque temps à sa douleur, se rapprocha de lui; et, au lieu de lui adresser directement la parole, il mit une main sur la tête du fils que Michel tenait sur ses genoux :

— Mon pauvre Arrigozzo ! tu as toujours été un bon jeune homme, craignant Dieu et aimant tes parens.

— C'est vrai, c'est vrai, répondit le père tout attendri par les louanges données à son enfant : je ne méritais pas d'avoir un fils si bon.

— Dans ces temps où l'on est en si grand risque de perdre la foi, continuait le curé, sais-tu, mon pauvre Michel, sais-je moi-même, si ce n'est pas dans sa miséricorde que le Seigneur l'a appelé pendant qu'il était encore à lui! Courage, fais-en un sacrifice à celui qui te l'avait donné et qui te l'a ôté pour des vues que nous ne pouvons connaître, mais qui sont sûrement des vues de justice et de miséricorde envers ses élus.

— Hélas! mais que ferai-je au monde sans lui? s'écria le batelier; que répondrai-je à ma pauvre Marthe en retournant à la maison, quand elle me demandera : Qu'as-tu fait de notre enfant?

—Le Seigneur ne vous abandonnera pas, poursuivit le bon prêtre avec une douce insistance. Lui, qui vous a donné l'affliction, vous accordera la force nécessaire pour la supporter.

Michel leva les yeux au ciel, et, après un moment, il s'écria de nouveau : —Pourquoi n'est-ce pas moi qui suis mort?..... pourquoi me laisser ici, moi, vieillard inutile et à charge aux autres, et l'enlever lui qui était à la fleur de l'âge? mon unique espoir, mon sou-

tien..... la consolation !.... Mais il ne put continuer.

Après que les larmes lui eurent un peu allégé le cœur, il se tourna vers le curé et lui dit : — Hélas ! quel fils, quel fils j'ai perdu ! il m'aimait tant ! il était si tranquille ! il était si sage, si raisonnable ! Limonta n'avait pas son pareil. Et sa pauvre mère me disait si souvent que, tout vieux que je suis, j'aurais pu prendre exemple de lui.

En attendant, les autres naufragés délibéraient pour savoir comment ils quitteraient cet écueil avant que la nuit survînt. Le rocher contre lequel le navire s'était brisé était peu éloigné de la montagne dont il paraissait avoir été détaché anciennement ; il n'était même pas bien difficile d'arriver au pied de la montagne en sautant de l'un à l'autre des trois ou quatre petits écueils que l'on voyait sortir de l'eau. Mais, après y être arrivé, on n'aurait encore rien gagné, car elle s'élevait à pic à une hauteur démesurée.

Ils furent long-temps à regarder toutes les hauteurs voisines, cherchant s'ils voyaient par hasard paraître un berger qui courût sur les traces de quelque brebis ou de quelque chèvre égarée, espérant lui faire comprendre par des signes l'extrémité où ils se trouvaient, et lui demander secours ; mais il eurent beau tourner les yeux à droite et à gauche, ils n'aperçurent pas ame vivante. Il était inutile de crier au milieu de cette vaste solitude et au dessous de ces immenses voûtes.

Après une longue incertitude, Lupo dit à ses compagnons :

— Il faut prendre un parti pendant qu'il est jour ; j'essaierai de grimper là-haut, et il montrait du doigt

une hauteur à droite, — et je tâcherai de descendre à Varenna, d'où je reviendrai ensuite avec un bateau.

Le fauconnier ne voulait pas absolument qu'il s'exposât à un tel danger.

— Reste avec nous, lui disait-il; restons tous à la merci du même sort.

Ottorino tâcha également de le détourner d'une pareille entreprise, qui ressemblait à une témérité, et presque à une folie; mais Lupo répondit :

— J'ai fait le chasseur quand j'étais tout jeune, et je puis dire qu'il n'y a pas un précipice du Codano ou du Lignone que je ne connaisse : laissez-moi donc faire, et avec l'aide de Dieu, j'espère que je réussirai.

Il quitta ses bottines et son petit manteau, et n'ayant plus sur lui qu'un simple pourpoint de peau, léger et court, il se mit à l'œuvre sans hésiter davantage.

Il arriva sans beaucoup de difficulté au pied de la montagne, et s'étant arrêté un instant sur le dernier écueil qui s'y rattachait, il contempla l'immense hauteur qu'il avait à franchir, étendit les mains sur la pierre comme pour la tâter, et secoua la tête, paraissant désespérer de pouvoir s'y tenir; mais, après, il fit le signe de la croix et commença à monter lentement, avec prudence, en s'acrochant d'un rocher à l'autre, d'un escarpement à l'autre. S'il rencontrait une ronce, un buisson, quelques broussailles, quelque petit tronc de figuier sauvage, il le saisissait d'abord avec les mains, il y appuyait ensuite les pieds, et il montait toujours. Chaque escarpement, chaque point, chaque crevasse devenait une aide pour lui; il

la saisissait avec les bras, les jambes, les doigts, les ongles : tantôt il se courbait en arc sur les genoux, tantôt il se traînait légèrement sur la poitrine, et il montait toujours.

Ceux qui, de l'écueil, le suivaient des yeux, tremblaient à chaque mouvement inégal, à chaque faux pas qu'il faisait. Ils le voyaient à la clarté des éclairs enflammés, déjà arrivé à moitié de la côte, se tenir accroché aux rocs hérissés et effrayans au milieu desquels retentissait le tonnerre, et suspendu sur les vagues qui mugissaient à ses pieds; ils voyaient en même temps, au dessus de sa tête, une autre hauteur plus nue, plus terrible que celle qu'il venait de franchir.

Lupo rencontra, par bonheur, une petite cavité où il put se reposer et reprendre haleine. De là il baissa les yeux pour mesurer le chemin qu'il avait parcouru, mais il les détourna aussitôt, ébloui et effrayé par la trop grande élévation. Après quelques instans, il fit une autre fois le signe de la croix, et il se remit en marche. A mesure que, gagnant du terrain, il s'approchait des dernières sommités, il devenait toujours plus petit, et parfois il se confondait avec le rocher sur lequel il se trouvait; il paraissait tantôt un buisson agité par le vent, tantôt un faucon qui battait des ailes en cherchant sa proie au milieu de ces escarpemens.

Les spectateurs le perdirent un moment de vue, et aperçurent ensuite quelque chose qui tombait précipitamment. Ils furent tous sur le point de rendre l'ame de frayeur; mais ils reconnurent aussitôt que c'était une grosse pierre qui roulait en rebondissant et tomba dans le lac, brisée en mille morceaux. Le cou-

rageux voyageur se montra une autre fois comme une tache brune et incertaine; puis il disparut tout-à-fait.

Alors Ottorino demanda à l'un des bateliers si un bateau pourrait tenir le lac par un temps aussi orageux.

— Pour le moment, répondit celui qu'il avait interrogé, j'estimerais habile celui qui parviendrait à trois palmes du rivage; mais, au coucher du soleil, le vent s'abattra, et lorsque Lupo sera arrivé à Varenna, on pourra tenir le lac.

Le jeune chevalier, sans ajouter une seule parole, s'assit sur l'écueil, près de Béatrix. Tous avaient leurs regards tournés vers les montagnes de Tremazzo, au milieu desquelles le soleil venait de se coucher. On voyait de gros nuages poussés par la furie du vent, tourner, rouler, se transformer de mille manières fantastiques et se colorer d'un rouge de feu. La lumière se retirait derrière les montagnes et s'éteignait peu à peu sur la face des objets qui, de moment en moment, à commencer par les plus éloignés et en avançant toujours, pâlissaient, se couvraient de vapeurs, perdaient leurs contours, prenaient diverses formes indistinctes, changeantes, vacillaient, pour ainsi dire, devant les yeux, et finissaient par s'évaporer et disparaître entièrement. Celui qui regardait le ciel du côté où le soleil s'était couché, le voyait encore coloré de pourpre; mais, s'il abaissait son regard des hautes cimes des montagnes, le long de leurs pentes et jusqu'au bord du lac, il n'apercevait plus les maisons, il ne distinguait plus les arbres. Les

cavités, les proéminences avaient disparu ; toute la montagne n'était plus qu'une grande ombre dessinée dans le ciel, et cette ombre même allait toujours en se confondant, en s'étendant, en s'évanouissant jusqu'à ce qu'elle ne fût plus. Les ténèbres devinrent de plus en plus épaisses ; nos naufragés furent enfin enveloppés dans un telle obscurité, qu'à peine pouvaient-ils se discerner les uns les autres. Sur la plaine mobile du lac, on pouvait cependant, au milieu de cette obscurité, distinguer, jusqu'à une certaine distance, les vagues furieuses qui, arrivées à leur plus grande hauteur, se brisaient en gros flocons blancs et retombaient menaçantes les unes sur les autres, venant frapper l'écueil, comme si elles eussent voulu l'engloutir et lui redemander la proie qu'il leur avait enlevée.

Tout se taisait sur le haut du rocher ; seulement, au milieu du mugissement des vagues et du vent, on entendait s'élever la voix lente, monotone et continue du pauvre Michel, qui disait le chapelet sur le corps de son fils.

Ottorino avait pris une main de Béatrix qui, dans cet étourdissement, dans cette terreur, la lui avait abandonnée, consolée qu'elle était de se sentir près de quelqu'un qui pût la protéger ; car son père, qui était assis de l'autre côté, accroupi, la tête entre les genoux et battant les dents de peur et de froid, ne pouvait pas lui communiquer beaucoup de courage. La longue chevelure de la jeune fille, qui flottait au gré des vents, toucha le visage du jeune homme, et celui-ci, naufragé sur cet écueil, au milieu de tant

d'objets de terreur et de pitié, n'aurait pas donné cet instant pour le plus beau jour de sa vie passée.

Après environ une heure qui parut une éternité à tous, excepté à Ottorino et au pauvre Michel qui n'en mesurèrent pas la durée, étant tous deux absorbés par une préoccupation puissante, mais, hélas! trop peu semblable, l'on vit venir une lumière de la pointe de Varenna que les naufragés n'avaient pas pu atteindre, et il s'éleva un cri général de joie auquel répondirent d'autres cris affaiblis par le vent. Les naufragés continuèrent à pousser de longs éclats de voix sur lesquels le bateau qui venait les sauver dirigeait sa marche difficile. Après quelque temps, on entendit au milieu du fracas sourd et prolongé des vagues un bruit sonore et cadencé qui s'avançait toujours. On échangea encore quelques cris de côté et d'autre; enfin, le navire parut. Les deux bateliers du comte accoururent pour l'empêcher de heurter contre le rocher, et Lupo put ainsi faire sortir, du côté de la proue, une large planche pour servir de pont.

Le premier à y monter, aussitôt qu'elle fut arrêtée, fut le comte Oldrado. Il sauta dans le navire, puis il se tourna pour appeler sa fille et il eut la satisfaction de la voir bientôt à ses côtés; car Ottorino l'ayant prise par le bras, l'aida à faire ce trajet. Ils y entrèrent tous, l'un après l'autre; le timonier fut le dernier. Il déposa le cadavre de son fils dans le fond de la gondole du côté de la poupe, et il se coucha près de lui. Après quelque temps, Lupo le voyant tout mouillé et transi de froid, en simple pourpoint, ôta de ses épaules un manteau qu'il avait apporté avec lui, et

l'en enveloppa. Michel n'accepta ni ne refusa cet office de charité ; il resta long-temps sans paraître s'en apercevoir ; mais lorsque plus tard, en remuant un bras, il sentit ce nouvel embarras, il se leva sur ses genoux, l'ôta de dessus lui et l'étendit sur le corps de son fils, avec une tendre sollicitude.

Lorsqu'on eut dépassé la pointe, on vit le môle de Varenna, et on entendit les cris des gens qui y étaient accourus. Le bateau s'approcha du rivage. Suivant les conseils que les plus expérimentés adressaient aux passagers, il tourna la proue à temps, entra dans le port et parvint en lieu de sûreté. Les habitans du village s'empressaient autour des nouveaux arrivés ; l'un tirait la gondole dans un endroit sûr, l'autre éclairait ou aidait ceux qui en descendaient ; c'était à qui leur rendrait le plus de bons offices. Mais malgré toute cette bonté active, les habitans de Varenna ne purent s'empêcher de railler les bateliers de Limonta, qui s'étaient laissé surprendre de cette manière. Ceux-ci, après s'être tus quelque temps, commencèrent à riposter, et bientôt, de parole en parole, ils étaient sur le point d'en venir aux mains, lorsque la nouvelle que le timonier du comte était dans le bateau avec le cadavre de son fils noyé, se répandit dans la foule. Alors les cris et les insultes s'apaisèrent tout à coup, et se changèrent en un murmure de compassion. L'on s'empressa d'offrir asile, assistance et toutes sortes de services au pauvre père, qui refusa tout et voulut passer la nuit à veiller le mort, qu'il se proposait de transporter à Limonta le matin du jour suivant.

A peine le jour parut-il, qu'il chercha un menuisier

pour lui commander la croix qu'il voulait placer sur l'écueil du naufrage. Il tira de sa poche quelques pièces d'argent, et les faisant glisser l'une après l'autre sur sa main calleuse pour les compter et payer l'artisan : — C'est de l'argent gagné par lui, disait-il, c'est encore de celui qu'il m'a donné l'autre jour quand il est revenu de Lecco : qui lui aurait dit qu'il servirait pour payer sa croix !

Dès que le vent cessa, les autres barques des Limontins arrivèrent à Varenna, et il y avait aussi celle de Michel qui, le jour précédent, l'avait prêtée à quelques uns de ses compatriotes. Le matin, plusieurs d'entre eux compatissant au sort du pauvre Michel, y avaient placé le corps du noyé. Lorsque le malheureux père arriva sur le rivage, qu'il vit son bateau et la charge qu'on y avait mise, les larmes lui obscurcirent la vue, mais il se fit violence, y entra avec calme, saisit une rame, la poussa contre le sable du rivage et en détacha le bateau. Il prit ensuite une autre rame et commença à voguer des deux bras en s'éloignant lentement de la côte à laquelle il avait tourné les épaules.

Le lac était uni, lisse, luisant comme une glace : de temps à autre on voyait par-ci par-là en sortir, avec un léger frétillement, quelque petit poisson qui faisait briller un instant dans l'air un reflet d'argent et qui, en retombant, plissait en cercle autour de lui cette plaine immobile et polie.

Le ciel était clair et d'une couleur d'azur ; l'air serein, transparent et lumineux. Sur les hautes sommités des montagnes, ainsi que sur leurs pentes et jusqu'aux extrémités, qui se confondaient avec l'eau,

on distinguait, tout autour, à différens intervalles, chaque cabane, chaque maison, chaque petite église. La verdure humide et fraîche des prairies, des buissons, des arbres, brillait des plus vives couleurs aux premiers rayons du soleil naissant; elle se nuançait à l'infini par les différens accidens de la lumière, qui tantôt jaillissait au milieu de grandes masses vaporeuses, et tantôt s'éloignait lentement dans des gradations ineffables.

Ce spectacle de contentement et de paix faisait un trop grand contraste avec l'angoisse et l'orage qui était dans le cœur du pauvre batelier.

Il continua à avancer quelque temps en silence, en s'attristant toujours davantage; mais, à la fin, vaincu par l'impétuosité de la douleur et de la colère, il frappa l'eau de toute sa force avec la rame qu'il tenait dans sa main droite, en s'écriant : Traître de lac! La rame se brisa, et il retira brusquement dans la barque celle qui lui restait; puis, du tronçon de la première, il frappa un grand coup sur le bord du bateau et il en fracassa un côté.

Mais, en s'agitant ainsi, il fit un instant pencher la nacelle, de manière qu'une autre rame, placée le long d'une banquette, glissa et fut sur le point de tomber sur le corps de son fils. Michel en fut effrayé, il fit un saut et enleva la rame. Il la tint un instant entre les mains, la regarda et dit : C'est la sienne! Et il la déposa doucement à la place qu'elle occupait auparavant. — Seigneur! s'écria-t-il, venez à mon aide, tenez-moi votre main sur la tête afin que l'ennemi ne me tente point, ne me fasse pas mourir en désespéré, et perdre

mon ame. Il se remit ensuite à voguer en disant ses prières avec ferveur.

Il continuait à prier en faisant avancer peu à peu sa barque. Mais pendant que ses bras, répétant leur mouvement habituel, tantôt se serraient contre sa poitrine, et tantôt s'en détachaient en s'étendant sur les rames; pendant que ses lèvres murmuraient les prières accoutumées, le malheureux repassait dans son souvenir chaque année de la vie de celui qu'il avait perdu, depuis sa plus tendre enfance jusqu'à ce jour, en se rappelant les premiers mots sortis de sa bouche, mots qui lui avaient fait sentir toute la douceur du nom de père. Il se retraçait les espérances qu'il avait placées, qu'il avait vues croître et mûrir sur cette tête chérie. C'était sur ce fils que reposaient ses dernières pensées d'appui, de tranquillité et de paix pour ses vieux jours et pour ceux de sa douce compagne. Il se rappelait la consolation et la joie orgueilleuse de sa mère, lorsqu'ils le virent ensemble aborder avec sa nacelle au retour de son premier voyage; il se rappelait les terreurs qu'il avait partagées avec elle, lorsque la nuit ils entendaient le vent siffler dans les feuillages des châtaigniers, qu'ils s'approchaient tous les deux d'une petite fenêtre, et voyant le lac agité par la tempête, ils se demandaient où était maintenant leur Arrigozzo? Il s'attendrissait au souvenir des exploits de son fils, qui était un des plus habiles rameurs du lac, et que personne ne surpassait dans le maniement d'une voile ou d'un gourvernail. Il lui paraissait entendre encore à la proue le retentissement de sa rame vigoureuse, et l'harmonie de la chanson

favorite avec laquelle il égayait la solitude mélancolique du lac.

Pendant que toutes ces pensées se succédaient dans l'esprit du pauvre père, sa bouche continuait à articuler les paroles de la prière, mais c'était un murmure involontaire et irréfléchi, comme celui d'un ruisseau qui coule vers sa pente. Seulement à la fin, interrompant à moitié une de ses prières, il se mit, sans s'en apercevoir, à fredonner tout doucement l'air que son Arrigozzo chantait habituellement ; mais, réveillé bientôt par ce son matériel qui lui frappa l'oreille, il secoua la tête et en levant le visage au ciel il sentit qu'il était baigné de larmes.

Cependant la nacelle s'approchait toujours davantage de Limonta, et une douleur plus intense et plus déchirante, que redoublait encore la vue de ces lieux, troublait l'esprit du père désolé, du malheureux mari.

Mais, Dieu de miséricorde ! quelle douleur fut la sienne, lorsqu'en s'approchant du rivage il le vit rempli de peuple qui regardait vers lui, paraissant l'attendre, et qu'au milieu de tant de monde il put distinguer une femme échevelée qui se déchirait la figure, se frappait la poitrine, arrachait ses cheveux blancs, et qu'il entendit le rivage et les cavités de la montagne retentir de ses pleurs et de ses cris désespérés !

Nous n'avons pas le courage de nous arrêter plus long-temps sur un spectacle si déchirant... Nous abandonnerons le malheureux batelier et sa femme encore plus malheureuse, s'il est possible, et nous retournerons aux personnages que nous avons laissés à Varenna.

VI.

Pendant la première nuit, tous furent logés le mieux qu'il fut possible chez le curé du village, qui ne pouvait se faire à l'idée d'avoir dans sa chétive maisonnette des hôtes d'un si haut rang. Il ne sut pas se défendre d'un peu d'orgueil, et s'en vanta longtemps.

Il y avait aussi à Varenna le Pelagrua, qui avait été mis, comme on dit, à la porte sans bien, sans argent, sans appui, sans aucun espoir au monde; qui était en outre forcé de déguerpir d'un village où tous le connaissaient et l'aimaient comme la peste; qui ressemblait, en un mot, à un chien chassé par son maître. Le misérable vint le matin, tout humilié en apparence, se recommander d'un ton pleureur au curé de Limonta, et lui demander par charité de lui pardonner tout le mal qu'il lui avait fait et qu'il avait voulu lui faire dans le temps passé, et de l'aider dans sa grande détresse

à trouver quelque remède à sa situation presque désespérée.

Le bon pasteur eut compassion non pas de lui, à qui un peu de pénitence devait faire grand bien, mais de sa femme et de son enfant. Il lui promit de le recommander au comte del Balzo, quoique, à vrai dire, il n'espérât pas en tirer un grand secours. Mais, pour le bonheur de ce maraud, lorsque le curé entra chez le comte, il le trouva avec sa fille et Ottorino. La jeune fille, qui était naturellement bonne et compatissante, qui avait vu la femme de Pelagrua quand elle s'était réfugiée dans le château, qui avait partagé avec sa mère la pitié qu'inspirait cette malheureuse femme, fut d'abord émue par les paroles du curé, et insista auprès de son père pour qu'il trouvât un asile à Pelagrua et à sa famille.

Imaginez-vous comme le comte dut accueillir ces sollicitations, qui ne visaient à rien moins qu'à le mettre en danger de rompre tout-à-fait avec l'abbé de Saint-Ambroise, et, par-dessus le marché, à le faire prendre en grippe par tous les habitans de Limonta.

Le pauvre homme, qui ne voulait pas néanmoins donner ouvertement un refus à sa fille, tâchait de trouver des excuses et des prétextes ; il balbutiait, se démenait comme s'il eût été sur des épines. Mais Ottorino, heureux de pouvoir plaire à la jeune fille, et d'être en même temps agréable à son père, offrit volontairement de placer lui-même Pelagrua, et, ayant annoncé la chose comme faite, il en reçut de Béatrix, en remercîment, un coup d'œil de bonté ingénue et

si satisfaite, que le cœur du jeune homme en fut rempli de joie.

Le curé de Limonta, ayant pris à part le jeune homme, crut de son devoir de l'avertir du caractère de l'homme à qui il s'apprêtait à rendre service. Tous les renseignemens qu'il lui donna étaient sans doute de nature à mettre Ottorino sur ses gardes, mais la hardiesse naturelle à son âge empêcha celui-ci de faire grand cas des paroles du prêtre. Il ne pouvait d'ailleurs se persuader qu'un homme protégé, je dirais presque sanctifié par la compassion de Béatrix, pût persévérer dans les voies de la méchanceté. Il se décida à adresser Pelagrua à Marco Visconti, qui ne saurait refuser à ses instances de le placer dans un de ses nombreux châteaux. Il envoya donc chercher tout ce qui était nécessaire pour écrire une lettre ; mais, le croirait-on ? dans tout le village, on ne put trouver ni encrier, ni plumes, ni un petit morceau de parchemin ou de papier de coton, quand on l'aurait payé son pesant d'or. Le curé ne se souciait pas d'écrire ; l'apothicaire et le petit nombre de seigneurs varennais ne savaient de quel côté tenir la plume. Cette ignorance n'était pas un privilége du curé, de l'apothicaire et des seigneurs de Varenna. Du plus au moins, c'était la même chose partout ; et je ne parle pas seulement du lac de Como, mais de toute la province, de toute l'Italie, de toute l'Europe. Quoi de plus naturel ! dans un siècle d'espadon, de lances et d'arbalètes, de forteresses crénelées, de camps et de batailles, comment les belles-lettres, cet arbrisseau tendre, délicat, susceptible, qui aime la fraîcheur et la solitude, et qui ne veut

être ni foulé aux pieds, ni secoué, aurait-il pu germer et fleurir? Cependant le fauconnier se rappela fort heureusement un vieux notaire qui habitait ordinairement à Perledo, petit village situé sur la montagne au pied de laquelle se trouve Limonta. Il y monta aussitôt, et descendit avec tout ce qui était nécessaire pour écrire; mais là-haut aussi on avait été fort en peine pour parvenir à imbiber le coton de l'écritoire qui était dur et sec depuis plus d'une année.

Le jeune homme, en écrivant à Marco pour lui recommander Pelagrua, fut obligé de lui expliquer pourquoi et comment il s'était engagé à le protéger; il lui raconta en conséquence tout ce qui lui était arrivé depuis le duel de son écuyer jusqu'à ce moment; il parla du comte del Balzo, dans le château duquel il allait passer quelques jours; il parla ensuite de Béatrix. Et comme l'on dit que la langue bat où la dent fait mal, il s'y arrêta plus que n'aurait dû le faire quelqu'un qui ne voulait pas laisser deviner ses sentimens; enfin, et pour mieux représenter à son seigneur la jeune fille, il se laissa aller à dire combien, de l'avis de tout le monde, elle ressemblait à sa mère de corps et d'esprit. Ces mots furent la première étincelle..... Mais ne devançons pas les événemens.

Nos personnages s'embarquèrent tous dans une gondole de louage, et arrivèrent à Limonta vers le soir. Le bruit qui s'y était répandu, que l'abbé de Saint-Ambroise était résolu de faire payer cher le soulèvement de la veille, quelle que fût l'issue du jugement de Dieu; la vue du cadavre du pauvre noyé, arrivé dès le matin; le déplorable spectacle de ses malheureux

parens ; la longue attente dans laquelle on avait été du bateau du comte, qui tarda beaucoup à arriver ; toutes ces circonstances réunies avaient grandement tempéré la première chaleur de reconnaissance qui était due au jeune vainqueur : de sorte que, lorsque Lupo mit le pied sur le rivage, il n'y trouva pas cette foule, et il n'y fut pas reçu avec ces applaudissemens et ce triomphe qu'il attendait. Se rappelant certains beaux rêves auxquels son imagination s'était abandonnée, lorsque assis sur la proue de la barque il s'éloignait la veille du rivage de Bellano, il se sentit péniblement mortifié.

Le curé s'arrêta à Limonta ; tous les autres montèrent sur les chevaux qu'on y avait tenus prêts, et commencèrent à se diriger vers le château.

Ermelinde accueillit, avec son amabilité naturelle, le jeune hôte, qui fut particulièrement bien reçu, grâce au souvenir de l'étroite amitié qui avait jadis existé entre lui et son pauvre fils. Mais bientôt elle éprouva de l'inquiétude, en voyant les prévenances empressées qu'il témoignait en toute occasion à Béatrix ; et cette inquiétude fut d'autant plus vive, que le sentiment de modeste satisfaction avec lequel la jeune fille les accueillait ne put échapper à la sagacité de la bonne mère.

Elle remarqua bientôt qu'un contentement caché et timide avait succédé à la joie franche et ouverte de Béatrix. Elle la voyait rougir lorsqu'elle l'interrogeait sur Ottorino ; elle la voyait baisser alors les yeux, qui n'osaient plus soutenir le regard maternel, et son cœur commença à se troubler et à craindre.

Ce n'est pas qu'elle ne crût point ce parti convenable pour sa fille ; car, en vérité, elle n'aurait su comment la placer plus honorablement. Mais elle était mal à l'aise à cause du bruit qui courait, que le jeune homme avait déjà fait des démarches pour obtenir en mariage la fille de Franchino Rusconi, seigneur de Como, et que ce mariage était négocié par Marco Visconti.

Quant au comte, heureux d'avoir dans sa maison un hôte d'une telle importance, un cousin du vicaire, un favori de Marco, il était tout empressé pour lui en rendre le séjour agréable : tantôt c'était un banquet, tantôt une chasse, tantôt une excursion aux villages voisins. Béatrix était toujours avec eux ; car son père ne savait pas faire un pas sans elle, et même il lui exaltait à tout instant les exploits de son jeune hôte. Il paraissait répéter exprès tout ce qu'il avait fait pour les sauver du naufrage, et il retouchait tous les souvenirs de ce jour, de ces heures passées sur l'écueil et que la jeune fille ne se rappelait que trop, et toujours avec une émotion, un frissonnement qui n'étaient pourtant pas tout-à-fait de terreur.

Il y avait surtout une vertu que le comte avait récemment découverte dans le jeune chevalier, et qui augmentait, à ses yeux, le prix de toutes les autres : c'était une soumission à ses conseils, une persévérance spontanée à écouter toutes les histoires de sa vie, et à lui passer toutes ses vanteries.—C'est un jeune homme comme il faut, disait-il, il n'est pas comme ces présomptueux d'aujourd'hui, qui ont à peine quitté leur nourrice et prétendent déjà en apprendre à leurs maîtres.

As-tu remarqué, demandait-il une fois à Béatrix, as-tu remarqué hier au soir, quand je lui expliquais les raisons pour lesquelles on doit considérer comme nul le combat de Lupo et de Ramengo, as-tu vu comme il a écouté attentivement et sans que sa paupière fléchît, pendant deux bonnes heures?

Et c'était bien la vérité, car le jeune homme, qui était assis auprès de Béatrix, avait passé tout ce temps en extase, et n'avait rien entendu du discours du comte.

Lorsque Ermelinde hasardait parfois, avec sa modestie habituelle, de reprocher à son mari son excessive confiance, et tâchait de l'induire à être un peu plus sur ses gardes, celui-ci appelait ses soupçons des rêves, des folies, et, à force de bruit, il l'obligeait à se taire. La bonne femme, ne pouvant pas, comme elle l'aurait voulu, éclairer de suite la chose en parlant franchement à Ottorino même, parce que le comte le lui avait bien sévèrement défendu, dut se contenter du seul expédient qui lui restait, et elle écrivit à Como pour s'assurer de la vérité et de la nature des engagemens que le jeune homme y avait pris. En même temps, elle mit tous ses soins à surveiller sa fille, à l'éloigner de la personne du jeune homme, et à la détourner de penser à lui.

La jeune fille, quoiqu'elle fût un peu capricieuse comme tous les enfans gâtés, était pourtant au fond une douce créature. Ainsi qu'il arrive souvent, elle avait toujours éprouvé plus de respect, et je dirai même de tendresse, pour sa mère, qui était parfois sévère, que pour le comte, malgré toute son indulgence. Elle

était plus satisfaite d'un sourire, d'un témoignage d'amitié de la part d'Ermelinde que de toutes les démonstrations de son père.

Mais depuis qu'Ottorino était au château, il se faisait peu à peu en elle un changement remarquable à cet égard. Ermelinde, par son air froid, ses paroles tantôt d'avertissement, tantôt de reproche, la glaçait, et lui gênait pour ainsi dire l'ame, qu'elle sentait toute pleine d'une vie nouvelle, d'un sentiment inconnu, et portée à la confiance et à l'abandon. Le nom du jeune homme, qui la faisait tressaillir de joie lorsque le comte le prononçait, la faisait palpiter de terreur si elle l'entendait proférer par sa mère. Elle évitait en conséquence, avec tout le soin possible, de se retrouver seule avec elle. Il ne faut pas s'étonner si elle sentait tous les jours décroître la grande affection qu'elle lui avait jusque-là portée. Le dirons-nous? Elle sentait même parfois naître dans son cœur un éloignement coupable pour celle qui lui avait donné le jour; et dans les momens de retour à sa tendresse filiale, elle s'en faisait d'amers reproches, prenant mille belles résolutions qu'elle n'avait pas ensuite la force de tenir.

Ce combat durait depuis plusieurs jours, lorsque arriva au château un message de Marco Visconti, adressé à Ottorino, lequel annonça qu'il était attendu dans deux jours à Milan.

Béatrix crut d'abord rêver. Elle ne pouvait se persuader qu'il dût véritablement partir. Elle trouvait sa société si douce! lorsqu'elle n'était pas avec lui, elle pensait que dans deux, dans trois, dans quatre heures

elle le reverrait ; cette pensée l'occupait, la consolait pendant tout l'intervalle : les heures s'écoulaient ; Ottorino reparaissait. Mais, une fois parti, que faire dans toute la journée, dans ces soirées si longues !

Elle voulait ramener sa pensée aux jours de contentement qui s'étaient écoulés pour elle avant l'arrivée du jeune chevalier, à sa mère, à son luth, à sa suivante, à son cheval bai ; mais le cœur ne répondait plus à ces images, jadis si puissantes sur lui ; c'était comme presser les touches d'un clavecin dont on aurait brisé les cordes.

La veille du jour du départ d'Ottorino fut destinée par le comte à la chasse au faucon, et il était bien entendu que Béatrix devait en faire partie. — Je veux que vous voyiez voler mes oiseaux, disait le père à son hôte, et vous me direz si Marco Visconti en a de pareils ; vous verrez des éperviers, des gerfauts d'Irlande, de Norwége et de Danemarck ; j'en ai de domestiques et d'étrangers ; vous verrez des meutes merveilleuses de chiens, tant d'arrêt que de course ; je vous montrerai aussi mon faucon favori, dressé par moi ; car je m'amuse aussi à en dresser quelques uns de ma façon avec de nouvelles méthodes, avec certaines inventions toutes à moi : mais vous jugerez.

Ce même jour il arriva une lettre de Como, et après en avoir pris lecture, Ermelinde eut un long entretien avec son mari. Béatrix, de sa chambre où elle s'était enfermée avec sa suivante, entendait les voix de son père et de sa mère, qui paraissaient excitées par la chaleur d'une dispute, et elle n'en devina que trop bien le sujet.

Pendant tout ce jour elle réussit à se tenir loin de sa mère, et elle ne se trouva avec elle que le soir au souper. Elle la vit silencieuse, la fixant parfois dans les yeux comme si elle avait eu un secret à lui révéler. De peur de se retrouver à la fin seule avec elle, dès qu'elle put le faire convenablement, elle prit congé sous prétexte qu'elle devait se lever matin pour la chasse, et alla aussitôt se renfermer dans sa chambre. Elle se remit de son trouble et s'assit devant une glace pour se faire relever les cheveux par Lauretta, et pour se coucher ensuite. La suivante, qui avait découvert le secret du cœur de sa jeune maîtresse, prenait de malins détours pour lui parler d'Ottorino et la tourmentait légèrement par des mots voilés dont Béatrix voulait paraître s'offenser. Cette feinte lui aurait réussi au-delà de ce qu'elle désirait, si la rougeur que ces paroles lui faisaient monter au visage avait pu être attribuée à la colère plutôt qu'à son trouble. Les cheveux étant arrangés, Lauretta s'apprêtait à la déshabiller, lorsqu'on entendit frapper légèrement à la porte, et la voix d'Ermelinde qui disait : — Ouvre, c'est moi. Laisse-moi seule avec elle, dit-elle à la suivante qui était allée lui ouvrir. Celle-ci s'inclinant se retira dans une chambre voisine.

Béatrix, restée seule avec sa mère, aurait voulu cacher sous terre sa confusion, et baissant la tête, elle attendait ce qu'elle avait à lui dire.

— Je vois que ma présence ne t'est pas agréable, dit d'abord Ermelinde, et j'en suis fâchée; j'en suis fâchée pour toi, ma fille.

La jeune fille s'efforça de répondre, mais sa voix

était suffoquée ; elle balbutia confusément quelques mots dépourvus de sens et elle se tut.

—Je n'ai jamais cru que ta mère pût te faire peur, continua celle-ci ; il est vrai que depuis long-temps j'ai dû m'apercevoir que tu n'es plus ce que tu étais pour moi, et que tu ne m'aimes plus comme autrefois ; mais que tu aies à trembler devant moi, c'est trop ! c'est un trop grand chagrin pour moi qui t'aime tant !

— Je ne tremble pas ; pourquoi tremblerais-je? répondit avec vivacité la jeune fille, à qui le dépit de s'être laissé surprendre dans ce trouble avait rendu un peu de la vigueur naturelle à son caractère.

— Béatrix !... tu réponds avec trop d'aigreur ! dit la mère d'un ton blessé : puis, et comme si elle n'avait pas pu contenir l'impétuosité soudaine de ses sentimens, elle prit la main de sa fille et continua : — Écoute, ma chère enfant, ne parle pas ainsi à ta mère; crois-tu que je puisse avoir d'autres pensées, d'autres soins au monde que ceux de te voir heureuse? je n'ai d'autre bien que toi ! tu es mon unique consolation. Oh ! si tu pouvais comprendre ma peine toutes les fois que je me vois dans la nécessité de te contrarier ! mais il faut que je le fasse quand c'est mon devoir et pour ton bien. Te rappelles-tu, chère enfant! qu'étant toute petite tu as été malade, et qu'un jour tu pleurais pour avoir du lait? le cœur me saignait, mais je ne te donnai pas de lait, parce qu'il t'aurait été fatal. Alors qui sait ce qu'aura pensé ta petite tête ? mais maintenant que tu es plus raisonnable, tu dois bien comprendre.....

— Que voulez-vous donc de moi? demanda Béatrix, moitié émue, moitié dépitée contre son émotion.

— Je veux dire..... Mais voyons, ne me regarde pas avec ces yeux effarés. Non, ma chère fille! tu n'entendras aucune parole d'amertume de la bouche de ta mère; viens, écoute-moi avec autant de calme et d'amour que j'en éprouverai en te parlant. Ottorino part demain.....

La jeune fille en entendant ce nom fut saisie d'un frisson général; néanmoins, elle tâcha de se contenir, et avec l'air aussi indifférent qu'elle put le prendre, elle répondit: — Oui, je le sais; mais qu'est-ce que cela me fait?

— Plus que je ne le voudrais, pour ton repos et pour le mien, répondit Ermelinde avec un accent sévère; allons ne feins pas, ne crois pas pouvoir te cacher à celle qui lit dans ton cœur.

— Enfin, quel mal ai-je fait? je ne fais qu'obéir à mon père.

— Oui, tu étais bien pressée d'obéir à ton père dans ces jours-ci, plus pressée que tu ne l'as jamais été. Jadis tu faisais aussi quelque cas de mes conseils; et sans avoir l'air de contrarier ton père, tu te conduisais de manière..... Mais, voyons, ma pauvre fille, mon intention n'est pas de t'adresser des reproches, tu ne savais pas que tu me causais une si grande peine; tu as peut-être cru... la faute en est peut-être en partie à moi, pour ne t'avoir jamais parlé avec cette résolution..... j'espérais aussi..... mais maintenant je sais positivement.....

— Et que savez-vous? demanda la jeune fille en fixant

les yeux dans les yeux de sa mère, comme si elle avait voulu en tirer d'avance le sens des paroles que sa bouche allait proférer.

— Je sais qu'Ottorino..... enfin, tu ne dois plus penser à lui, parce qu'il a déjà donné sa parole..... et sous peu de temps il doit être l'époux de la fille de Franchino Rusconi, seigneur de Como.

Béatrix devint rouge comme le feu, puis elle pâlit comme si elle fût sortie du tombeau. Elle tâcha cependant de se maîtriser encore un moment : de ses lèvres tremblantes elle voulut former un sourire qui disparut aussitôt; agitée, domptée par la passion, elle se mit à pleurer.

Sa mère reconnut dans ses larmes la confession entière de la honte qui n'avait pas voulu s'avouer par des paroles, et baisant la tête de sa fille, se penchant pour l'embrasser et lui faire les plus tendres caresses, elle lui disait : — Oui, pleure, ma fille, pleure avec ta mère..... crois-tu que je ne sache pas compatir à ta douleur? crois-tu que je t'aimerai moins pour cela? crois-tu être déchue aucunement de ce que tu as été pour moi jusqu'ici? non, ma chère, non, ma bonne fille..... au contraire, s'il était possible que tu fusses plus dans mon cœur que tu n'y es, oh! je t'assure que cela arriverait maintenant par l'effet de tes larmes, par cette grâce nouvelle dont la douleur d'une fille obéissante la revêt aux yeux de sa mère.

Béatrix, vaincue par ces paroles, et plus encore par le sentiment inexprimable avec lequel elles étaient prononcées, jeta les bras autour du cou de sa mère, laissa tomber sur son sein son visage enflammé, et

continuant à pleurer et à sangloter, elle se serrait affectueusement contre elle.

— Maintenant tu le vois toi-même, répétait Ermelinde tout émue, tu vois bien qu'il n'est pas de ton honneur d'être désormais familièrement avec lui comme auparavant; et que si ton père t'en fournit l'occasion, c'est parce qu'il est trop éloigné d'avoir le moindre soupçon sur sa fille chérie. Mais toi qui connais la faiblesse de ton ame, toi qui sais que peut-être, à cette heure, tu en as laissé entrevoir quelque chose à lui-même, tu dois, pour ta dignité, t'éloigner désormais de lui. Demain il sera dehors toute la journée, tu resteras ici avec moi; le jour suivant il s'en ira, et tu seras alors délivrée de toute angoisse..... Tout reste enseveli entre nous deux. — Elle voulait encore continuer et lui dire ce qu'elle aurait dû répondre à son père s'il était venu le lendemain matin la prendre pour la mener à la chasse; mais dans ce moment elle entendit marcher sur l'escalier et elle reconnut que c'était le comte. Ne voulant pas être trouvée là par lui, elle s'arracha vite des bras de sa fille, elle lui donna et reçut un dernier baiser et sortit en lui disant: — C'est ton père, il faut que je m'en aille.

Béatrix fut long-temps à se remettre: elle appela enfin la suivante pour se faire déshabiller. Celle-ci la voyant encore toute bouleversée n'osa pas lui adresser un mot. Mais lorsqu'elle l'eut mise au lit, elle lui demanda comme à l'ordinaire quel livre elle voulait lire ce soir. — Dois-je vous donner celui des diables et des ames damnées qui vous plaît tant?

—Non, ferme les rideaux, éteins la lumière et va-t'en.

— Et demain matin, vous voulez que je vous réveille à l'aube du jour, n'est-ce pas, pour être prête à partir pour la chasse?

— Non, tu ne viendras que lorsque je t'appellerai.

— Et quelle robe ?.....

— Je t'ai dit que non, va-t'en et laisse-moi tranquille.

—Bourrasque ce soir, dit la suivante en elle-même, et elle obéit.

Alors Béatrix, s'abandonnant tout-à-fait à sa douleur, se tourna et mit la bouche contre l'oreiller pour qu'on ne l'entendît pas pleurer. Son lit lui paraissait de chardons et d'épines, elle ne trouvait de repos d'aucun côté, et parfois elle s'asseyait comme pour respirer, puis elle s'enfonçait de nouveau sous les couvertures et pleurait toujours sans pouvoir se consoler.

Elle croyait voir la fille de Rusconi toute belle et orgueilleuse chevaucher sur les remparts de Como, et Ottorino galoper galamment à son côté, en échangeant avec elle des paroles et des complimens..... Elle faisait tous ses efforts pour chasser ces images, pour arrêter sa pensée sur d'autres objets ou d'autres temps; elle rassemblait toutes les forces de son esprit, pour parcourir le passé, se jeter dans l'avenir, y trouver un point autour duquel elle pût s'arrêter, une proéminence pour ainsi dire qui lui offrît un appui auquel elle pût s'attacher. Mais le passé, mais l'avenir, tout était languissant, tout était mort, tout était uniforme. Elle ne trouvait dans la vie, elle ne voyait dans le monde qu'un but; son esprit cherchait en vain une porte, un chemin qui le conduisît ailleurs, tout le ra-

menait au même point ; les cruels fantômes qu'elle repoussait un instant revenaient l'instant d'après plus importuns et plus terribles, tels qu'une armée victorieuse qui, après avoir franchi les murs et enfoncé les portes, entre précipitamment dans une ville prise d'assaut.

Mais, à la fin, excédée de fatigue et de souffrance, elle s'égara dans un lent assoupissement plein de rêves fantastiques et passionnés. Croiriez-vous que le lendemain matin à son réveil, qui fut bien avant l'aube du jour, elle trouva au fond de son cœur une tranquillité, une espérance, une consolation descendue d'une source ignorée, et dont elle ne pouvait se rendre compte ? Seulement, lorsqu'elle revint à son affliction, il surgit tout à coup d'un petit coin de son esprit une pensée qui s'y tenait probablement cachée depuis longtemps, et qui, dans la première fureur de la passion, n'ayant pas pu se produire, avait attendu la nuit, s'était levée doucement pendant le sommeil de Béatrix, et avait calmé le grand feu qui la brûlait.

Cette idée était que tout ce que sa mère lui avait dit d'Ottorino pouvait bien n'être pas vrai, et qu'il ne fallait pas le condamner trop précipitamment. Il a tant de droiture, il est si bon, se disait-elle, il ne saurait manquer à ses sermens. Avec tout cela sa première crainte la tourmentait encore, et vous comprendrez aisément qu'elle souhaitait d'en être délivrée. Si elle avait pu se trouver avec son père, il lui aurait été aisé de l'amener, sans qu'il s'aperçût de rien, à éclaircir cette obscurité ; mais le comte allait sortir au point du jour, et si elle ne se décidait pas à l'accompagner

à la chasse, elle ne devait plus le voir jusqu'au soir, et elle serait obligée de garder pendant toute la journée cette épine dans le cœur. Et si à son retour elle n'avait pas pu se trouver tête à tête avec lui, il n'y avait plus d'explication possible, car Ottorino partait le lendemain de grand matin. Elle résolut de se lever aussitôt pour être prête au premier appel afin de se trouver seule avec son père pendant qu'on ferait les préparatifs du départ, et de l'amener au but qu'elle se proposait; mais avec la détermination bien arrêtée de ne pas l'accompagner à la chasse, pour ne pas désobéir à sa mère.

Elle appela Lauretta pour se faire habiller. Celle-ci lui mit les habits de chasse qu'elle avait préparés le soir, et Béatrix, absorbée dans ses réflexions, ne s'en aperçut pas ou ne trouva point qu'il valût la peine de s'y opposer. Lorsqu'elle entendit la voix de son père, elle descendit dans un petit salon où il était seul. Le comte, se levant et allant au devant de sa fille, lui dit :

— Maintenant tout doit être prêt; allons.

— Je ne suis descendue que pour vous saluer et vous donner le bonjour, répondit Béatrix embarrassée.

— Toujours des tiennes, petite folle que tu es !

— Non, répliqua-t-elle, résistant à la main qui voulait la conduire dehors, laissez-moi ici un instant; asseyez-vous et causons un peu à nous deux.

— Tu auras le temps de causer tant que tu voudras avec moi aujourd'hui à la chasse; nous serons ensemble toute la journée, Maintenant, puisque tu as été prête de si bonne heure, partons sans faire plus attendre ceux qui nous accompagnent.

— Je vous ai dit que je désirais rester à la maison.

— Et moi je te dis de laisser de côté ces badinages et de ne pas faire l'enfant.

Pendant cette discussion Ottorino parut dans la salle. Après les salutations d'habitude, il demanda au comte la permission de prendre le bras de la jeune fille, et il la conduisit dans une cour où son cheval l'attendait. La jeune fille, fascinée, ne fit aucune résistance : elle se rappela bien sa mère, mais comment revenir sur ses pas, maintenant qu'on l'avait trouvée levée à cette heure et dans ce costume! quoi dire? qu'elle avait changé d'avis! Mais comment? mais pourquoi? Il fallait s'expliquer, donner quelque raison, et elle sentait sa tête vaciller, et dans ce moment elle n'eut pas même la force de prononcer un seul mot.

Dès qu'Ottorino fut arrivé auprès du cheval, il prit les rênes des mains d'un page et les présenta à Béatrix; il ploya ensuite un genou en faisant de l'autre un escabeau pour son joli pied qui le toucha à peine, et d'un saut léger Béatrix se plaça sur la selle.

Ottorino se mit auprès de l'étrier, le comte prit familièrement le bras du jeune homme et ils s'acheminèrent à pied, suivis par le fauconnier, et par quatre pages qui tenaient les faucons sur leurs poings, et les chiens en laisse.

Le comte commença à parler de ses chiens d'arrêt et de ses éperviers au jeune homme qui l'écoutait avec l'attention que vous pouvez supposer en voyant que Béatrix ne proférait pas un seul mot et ne levait jamais les yeux sur lui.

Après lui avoir demandé si elle se trouvait mal, si

elle avait besoin de quelque chose, si la promenade à cheval lui était agréable, et autres pareilles questions, il se tut tout-à-fait, car l'air dont elle les avait accueillies lui avait ôté tout courage pour lui en adresser d'autres. De cette manière le champ resta tout entier au comte, qui le parcourut en long et en large à son gré.

Après environ deux heures ils arrivèrent dans un petit bois de châtaigniers, où les pages de la fauconnerie lâchèrent la laisse aux chiens qui se débandèrent de toutes parts, flairant avec les museaux baissés, pendant que les seigneurs et Ambroise montaient sur le sommet d'un tertre d'où l'on pouvait dominer la chasse.

A peine y étaient-ils arrivés que le comte, se tournant vers sa fille, lui dit : — Fais attention que Diane a senti quelque chose, et il lui indiqua un chien d'arrêt qui se dirigeait vers eux occupé à suivre une trace en remuant la queue... Fais attention ; elle a arrêté... Et l'on vit se lever une bécasse..... Vite, ôte le chapeau à Garbino. Allons dépêche-toi, que tu es embarrassé ce matin !... Laisse-le voler, il l'a si bien vue !.. Regarde comme il vole bien ! Oh ! elle ne lui échappera pas..... Bravo ! mon Garbino ! avec quelle vitesse il fond sur elle ! La voilà, la voilà, il l'a saisie.

L'on vit en effet le faucon descendre avec la proie et tomber avec elle au pied du tertre sur lequel étaient les chasseurs. Le comte y courut pour ôter la bécasse des serres de Garbino, et le jeune homme, saisissant ce moment, s'approcha de Béatrix, et lui dit tout agité : — Par pitié, dites-moi ce que vous avez ! Si j'ai pu

vous déplaire en quelque chose, ne veuillez pas m'en punir si cruellement. Béatrix, je vous en prie, vous savez que demain je dois vous quitter.

— Je le sais, interrompit la jeune fille avec un sourire qui ne put cacher l'amertume de ses sentimens intérieurs, je sais que vous partez demain, et ma mère m'a même dit une chose que vous me laissez ignorer; elle m'a dit que vous prendriez le chemin de Como.

Quoiqu'elle s'efforçât de donner à ces paroles un air léger et indifférent, elle ne put s'empêcher d'y mettre une intention que le jeune homme saisit aussitôt.

Il rougit et répliqua : — Écoutez, je ne peux pas vous le nier..... Alors je ne vous avais pas encore vue..... Néanmoins je vous jure..... sur mon honneur, Béatrix, je vous jure que vous seule..... Mais il fut interrompu par l'arrivée du comte qui criait à son fauconnier : — Donne-lui la becquée et remets-lui aussitôt son chapeau.

Ces mots, et plus encore le trouble du jeune homme, confirmèrent à la jeune fille la vérité de tout ce que sa mère lui avait dit. D'abord elle en demeura comme anéantie; mais revenant aussitôt à elle-même, honteuse de son humiliation, elle sentit naître dans son cœur cet orgueil dédaigneux nourri en elle depuis si long-temps, par l'habitude de voir toute chose céder à ses désirs. Se montrant donc dès ce moment tout attentive aux chiens et aux faucons, comme si son esprit eût été véritablement absorbé par les accidens de la chasse, elle ne se détacha plus pendant toute la journée des côtés de son père, n'adressa jamais un mot à Ottorino, ne dirigea jamais un regard sur lui,

et elle réussit de cette manière à empoisonner toute la joie qu'il s'était promise dans ce jour.

Le lendemain matin le jeune chevalier partit pour Milan avec Lupo, et Béatrix, qui était absorbée par son chagrin, en éprouva tout d'abord une sorte de consolation. Sa mère se montra ce jour-là sévère et mécontente, et cela ne fit encore qu'augmenter l'humeur de Béatrix, qui, loin de reconnaître ses torts, s'imaginait dans cette première ébullition de colère que c'était elle qui avait à se plaindre d'autrui. La capricieuse, irritée contre tout le monde, se coucha le soir de bonne heure, et la suivante, qui la vit sombre comme l'orage, lui laissa la lumière et s'en alla bien vite. Elle prit sur la table qui était à côté de son lit un volume en parchemin, relié en cuir; c'était l'Enfer du Dante. Lorsque Lauretta, le soir précédent, lui avait offert un livre contenant les images des diables et des ames damnées, elle voulait précisément parler de celui-ci, car en effet au commencement de chaque chant il y avait une miniature représentant ce qui y était raconté. Celui qui de nos jours pourrait avoir ce volume posséderait un petit trésor.

Béatrix faisait cette lecture à l'insu de sa mère; et le comte lui-même s'était laissé tourmenter long-temps cette fois avant de la lui accorder. Ce n'est pas qu'il crût que la Divine comédie ne convenait pas à une jeune fille; mais c'était pour l'ancienne rancune qu'il portait à Dante Alighieri, à cause de l'ouvrage latin intitulé *De Monarchiâ,* publié par ce fier Gibelin plusieurs années auparavant, et qui à cette époque, c'est-à-dire quatre ans après la mort de l'auteur,

commençait à faire un grand bruit en Italie et en Allemagne.

Ce ne fut que peu de jours avant l'arrivée d'Ottorino au château que le comte accorda à sa fille le volume tant souhaité, qui n'était pourtant que la première partie de cet ouvrage. En effet, quoique le Purgatoire et quelques chants du Paradis circulassent déjà en Toscane à cette époque, l'Enfer seul était alors généralement connu en Lombardie.

Béatrix le lisait avec une grande avidité, le soir quand elle était seule, renfermée dans sa chambre, peut-être à cause de l'intérêt qu'elle prenait naturellement à ces narrations fantastiques pleines de vie et de passions: peut-être aussi à cause de cette funeste saveur que le sens rebelle des enfans d'Ève fait trouver au fruit défendu.

Nous disions qu'elle étendit la main pour prendre ce volume; elle l'ouvrit et sentit quelque chose glisser entre les feuilles, puis elle en vit tomber un objet..... Qu'est-ce?..... un papier..... une lettre..... De qui?..... Est-il nécessaire de le dire?

VII.

Le lecteur se rappelle certains mots que le comte disait à voix basse à Ottorino, en revenant de Bellano, sur Marco et Ermelinde, mots qui faisaient allusion au mariage projeté entre eux dans d'autres temps, et aux accidens terribles qui avaient dérangé cette alliance et amené des désordres et des vengeances sanglantes. Béatrix, qui, sans en avoir l'air, avait tout entendu, désirait vivement connaître le fait dans tous ses détails. Il ne lui paraissait pas convenable d'interroger à ce sujet un étranger, mais elle avait plusieurs fois pressé sa suivante de se faire raconter toute cette histoire par sa propre mère, qui, dans sa jeunesse, avait été au service d'Ermelinde, et qui devait en être complétement informée.

Lauretta, qui n'était heureuse que lorsqu'elle pouvait satisfaire sa maîtresse, et qui maintenant souhaitait plus que jamais de s'insinuer dans ses bonnes

rompant Lauretta, qui était impatiente d'en venir au fait.

— Il arriva une grande confusion, un sauve qui peut. Les Visconti furent chassés de Milan, les Torriani y entrèrent, et on découvrit que le père de ma maîtresse, qui faisait tant l'ami de Matheo, avait été un des chefs qui conduisaient l'intrigue.

— Oh ! que me racontez-vous ! et tout cela pour se venger de ce qu'on avait refusé sa fille, n'est-ce pas?

— Je crois bien que oui; alors Crivello, voulant montrer aux nouveaux seigneurs qu'il avait rompu pour toujours avec les Visconti, et craignant qu'Ermelinde ne réussît d'une façon ou d'une autre à se marier avec Marco, voulut l'obliger à épouser de suite notre comte qui l'avait demandée en mariage quelque temps auparavant. Imagine-toi en quel état se trouvait la pauvre jeune fille ; il n'y avait pas moyen de la décider à manquer à la foi qu'elle avait donnée à Visconti ; et dans la maison il y avait toujours des désordres, des confusions, des menaces, de sorte qu'elle ne faisait que pleurer et était tout-à-fait malheureuse. Vingt jours environ se passèrent de cette manière, lorsqu'une nuit (écoute bien ceci), je suis réveillée en entendant frapper fortement à la porte de ma chambre : je demande qui est là. — Ton père qui est arrvé de Terre-Sainte et veut te voir de suite, me répond un palefrenier de la maison. En effet, mon père était allé depuis long-temps en pélerinage au saint-sépulcre, et on l'attendait tous les jours. Je passe à la hâte une espèce de robe et je cours ouvrir ; je vois s'avancer un pélerin, le capuchon sur les yeux et une lanterne sourde à la

grâces, afin de l'adoucir et de lui donner un peu de courage, la voyant toujours irritée et mélancolique, se mit à obséder sa mère. Elle la pria avec tant de grâce et tant de caresses, que celle-ci, après l'avoir pendant long-temps renvoyée d'un jour à l'autre, se décida enfin à la satisfaire. Un soir qu'elles étaient seules, après lui avoir fait un grand préambule pour lui dire que ce n'étaient pas des choses qu'on dût savoir et qu'il fallait bien se garder de les répéter, elle commença son récit de cette manière.

— Simon Crivello, père d'Ermelinde, était intimement lié avec le père de Marco. Ils se voyaient souvent entre eux, l'un chez l'autre, et les jeunes gens, ainsi que cela arrive, s'étaient vus aussi, s'étaient plu, et Marco avait donné sa parole à ma maîtresse qu'il l'épouserait. Quand on est jeune on donne légèrement sa parole, sans penser plus loin : il fallait savoir auparavant si les parens y consentaient. Quant à Crivello, il ne pouvait désirer rien de mieux; mais les empêchemens venaient du côté de Matheo Visconti qui, à cette époque, était un des seigneurs les plus puissans, et ne voulait donner à ses enfans que des princesses ou des filles de sang royal. Enfin, on attendait toujours et il se passa à peu près un an sans qu'on en vînt à aucune conclusion. Et, vois-tu, si dès le commencement Ermelinde avait écouté sa mère, elle n'aurait pas parlé à un homme qui ne pouvait l'épouser sans un miracle. Sa mère le lui avait dit bien certainement; mais quand est-ce que les jeunes gens écoutent les vieillards ?

— A la fin, qu'arriva-t-il? demanda en l'inter-

rompant Lauretta, qui était impatiente d'en venir au fait.

— Il arriva une grande confusion, un sauve qui peut. Les Visconti furent chassés de Milan, les Torriani y entrèrent, et on découvrit que le père de ma maîtresse, qui faisait tant l'ami de Matheo, avait été un des chefs qui conduisaient l'intrigue.

— Oh ! que me racontez-vous ! et tout cela pour se venger de ce qu'on avait refusé sa fille, n'est-ce pas?

— Je crois bien que oui; alors Crivello, voulant montrer aux nouveaux seigneurs qu'il avait rompu pour toujours avec les Visconti, et craignant qu'Ermelinde ne réussît d'une façon ou d'une autre à se marier avec Marco, voulut l'obliger à épouser de suite notre comte qui l'avait demandée en mariage quelque temps auparavant. Imagine-toi en quel état se trouvait la pauvre jeune fille; il n'y avait pas moyen de la décider à manquer à la foi qu'elle avait donnée à Visconti; et dans la maison il y avait toujours des désordres, des confusions, des menaces, de sorte qu'elle ne faisait que pleurer et était tout-à-fait malheureuse. Vingt jours environ se passèrent de cette manière, lorsqu'une nuit (écoute bien ceci), je suis réveillée en entendant frapper fortement à la porte de ma chambre : je demande qui est là. — Ton père qui est arrvé de Terre-Sainte et veut te voir de suite, me répond un palefrenier de la maison. En effet, mon père était allé depuis long-temps en pélerinage au saint-sépulcre, et on l'attendait tous les jours. Je passe à la hâte une espèce de robe et je cours ouvrir; je vois s'avancer un pélerin, le capuchon sur les yeux et une lanterne sourde à la

main. Je lui jette les bras au cou ; il dépose la lanterne et ôte son capuchon... Ma fille ! je n'ai jamais eu une telle frayeur ; devine un peu qui c'était ?

— Marco.

— Oui, vraiment, Marco Visconti, en corps et en ame, qui, avec deux yeux qui lui sortaient de la tête, me demanda : Où est Ermelinde ? — Pour l'amour de Dieu et de la sainte Vierge ! que voulez-vous ici ? lui dis-je ; mais lui, me serrant un bras à me le meurtrir pour plusieurs jours, me demanda encore : — Où est Ermelinde ? — Vous n'êtes pas venu pour lui faire du mal ? répliquai-je ; par charité ayez compassion de cette pauvre malheureuse qui est déjà à moitié morte.

— Est-elle de ce côté ? me dit-il, en désignant du doigt la chambre où elle était en effet. Moi qui, dans ce moment, ne savais ce que je faisais, je répondis que oui. Il s'avança vers la porte, puis s'arrêtant tout court comme s'il se repentait, il me dit : — Entre, et annonce-lui avec précaution que je l'attends ici et que j'ai à lui parler.

Que devais-je faire ? Fuir ? il n'y avait pas moyen. Crier ? il m'aurait étranglée. J'entre donc et je trouve ma maîtresse à moitié levée, qui, tout d'abord en me voyant, me demanda avec effroi : Qu'est-ce que cette lumière qui est de l'autre côté ? Et comme je ne répondais pas de suite elle se mit à crier : Ferme la porte ! ferme la porte ! Mais dans ce moment nous entendons une voix soumise qui dit..... Ermelinde ! n'ayez pas peur ; c'est moi, c'est votre Marco.

As-tu vu la femme de notre voisin Antoine, lors-

que parlant et riant avec nous, son mal la prend, et que tout d'un coup elle tombe par terre et paraît morte ? eh bien ! ce fut la même chose d'Ermelinde : elle était blanche comme un linge, évanouie, défaite, tellement que je la crus morte tout de bon, et sortant de la chambre les mains dans les cheveux, je me mis à pleurer comme une ame damnée.

Marco, qui par respect pour elle n'avait pas osé jusque-là s'avancer, prend la lanterne et entre avec moi dans la chambre. Nous lui fîmes respirer je ne sais quelle eau spiritueuse, nous lui baignâmes le visage et les tempes, tant qu'enfin elle ouvrit les yeux et revint à elle. Il fallait le voir ce brave homme comme il se comporta dans ce moment; on dit que plus tard il est devenu un coupe-jarret, un diable, c'est possible et je ne dis pas non, mais alors c'était un jeune homme honnête et craignant Dieu, et je puis en rendre témoignage. Vois-tu, il n'osait pas lui toucher un seul doigt de la main, il s'empressait autour d'elle et la regardait avec crainte et avec dévotion comme si elle était une madone : il était tout contrit et respectueux, et on ne l'aurait jamais pris pour ce grand soldat, ni pour ce grand prince qu'il était. Quand il vit qu'Ermelinde s'était remise : — Je suis ici, dit-il, pour tenir la parole que je vous ai donnée de vous épouser, et pour vous mener avec moi. — O sainte Vierge ! ô Seigneur ! répétait la jeune fille sans pouvoir dire autre chose.

Et lui alors (je me rappelle tous ses mots comme si c'était hier, tant il m'a fait impression, et puis j'en ai souvent parlé avec ma maîtresse !) et lui, dis-je, souriant comme quelqu'un qui a plutôt envie de pleurer :

Je vous semble peu courtois, lui dit-il, en vous invitant à quitter votre maison pour suivre la fortune d'un homme qui ne sait pas où placer sa tête en sûreté.

— Ne dites pas cela, répondit ma maîtresse, ne dites pas cela; car vous me brisez le cœur. Par charité fuyez, fuyez vite; car si quelqu'un s'apercevait que vous êtes là, malheur à vous! malheur à moi! — Fuir! disait Marco, aurai-je donc fait tout ce voyage, aurai-je couru tant de dangers en me jetant au milieu de gens qui auraient volontiers acheté ma tête au poids de l'or, pour retourner sur mes pas comme un enfant, comme un insensé? — Mais si mon père vous trouvait ici, continuait ma maîtresse, qu'arriverait-il de vous? qu'arriverait-il de moi? — Oh! croyez-vous que si je ne pensais pas qu'il est votre père, je sortirais d'ici les mains pures de sang! Ermelinde tremblait de tout son corps. — Venez donc, j'ai encore des amis qui nous escorteront jusqu'au lieu de sûreté où je veux vous conduire; un cheval vous attend en bas, et lorsque nous serons arrivés à Bergame je vous épouserai; jusque-là regardez-vous comme étant avec un frère ou dans une église.

Moi, je tenais fortement ma maîtresse par sa robe et lui disais à l'oreille : Non, non! prenez garde à ce que vous allez faire! Il s'en aperçut probablement, car il me mit une main sur l'épaule et dit : — Allons, Marianne, laisse-la tranquille. Il ne dit que ces mots, mais il les proféra avec une voix, un visage, un regard, qui me glacèrent jusque dans la moelle des os; j'ouvris les mains et je restai fascinée, le regardant comme on regarde un basilic.

Alors Ermelinde, ayant repris la parole, se mit à le supplier en lui disant : — Voulez-vous que je fuie de chez moi, la nuit, comme une mauvaise femme ! que je fasse mourir de douleur et de honte ma pauvre mère ! oh non ! laissez-moi, tuez-moi plutôt, tuez-moi de votre main et j'en serai contente.

Marco réfléchit un instant, et il laissa échapper certaines paroles obscures, comme pour lui faire comprendre que si elle ne venait pas, ne voulant pas être venu inutilement, il irait lui-même chercher son père. Peut-être ne le dit-il que pour lui faire peur et pour l'amener à son but ; mais ma maîtresse, qui prit la chose au sérieux, commença à trembler et se jeta à ses pieds toute en pleurs, en le priant et en le suppliant de ne pas parler ainsi ; d'éloigner de lui ces idées et de ne pas lui causer une aussi grande douleur. Elle lui disait toutes ces choses avec une si extrême passion ! et cependant, il était inébranlable. Il s'efforçait de se débarrasser de ses bras, et il y eut même un instant où il s'en dégagea entièrement, et il fit alors quelques pas vers la porte. Ermelinde se leva d'un saut comme une furieuse, le saisit par un bras et se mit à crier : — Non, non, vous ne sortirez pas d'ici avant de m'avoir tuée, je le défendrai, je le défendrai !

Ce fut comme lorsqu'on jette un seau d'eau sur le feu : Marco s'arrêta et ne fit plus aucun effort. — Eh bien ! dit-il avec un sourire glacé et capable de glacer qui que ce fût, eh bien ! apaisez-vous ; voyez, je suis ici, je ne fais plus un pas, n'ayez pas peur que je fuie, faites du bruit, réveillez toute la maison, criez à l'assassin, je ne bougerai pas.

Il m'est impossible de te peindre l'état de ma maîtresse en entendant ces paroles : les bras lui tombèrent, elle se rejeta en arrière et prêta un instant l'oreille pour écouter si quelqu'un n'était pas réveillé : puis ayant reconnu que tout était tranquille, elle joignit ses mains et lui dit : — Ah ! Marco, pardonnez-moi, n'est-il pas mon père? Mais vous, pouvez-vous me dire de telles choses ! si vous saviez le mal que vous me faites ! Oh ! le Seigneur m'est témoin avec quelle joie je donnerais ma vie pour sauver la vôtre ! Par charité, partez, fuyez d'ici ! qui sait si quelqu'un ne vous a pas aperçu ! fuyez ! fuyez pour l'amour de Dieu ! si jamais vous m'avez aimée, fuyez !

Marco, toujours froid, pour toute réponse lui tendit la main et dit : — Venez donc. Mais lorsqu'il vit qu'elle se retirait en arrière : Non? vous ne voulez pas venir ! eh bien ! sachez que je ne quitterai pas cette chambre sans vous : voyez ce que je vais faire. Et il s'assit sur une petite table, mettant une jambe sur l'autre et croisant les bras sur sa poitrine, comme quelqu'un bien résolu à ne pas bouger. — J'attendrai jusqu'à demain, poursuivit-il, naturellement il entrera quelqu'un ; qui sait si ce ne sera pas votre père lui-même ? si vous voulez le préserver de tout danger, vous savez ce que vous avez à faire. Allez à la fenêtre, criez que Marco est dans votre chambre, qu'ils viennent, qu'ils viennent en foule, je ne fuirai pas.

Imagine-toi notre frayeur ! notre désolation ! Nous étions, moi d'un côté, Ermelinde de l'autre à pleurer, et à le prier comme on prie devant la croix ; mais

c'était ni plus ni moins que de vouloir faire changer de place au Legnone.

Lorsque ma maîtresse vit qu'il n'y avait plus de remède : — Vous voulez donc vraiment me perdre ? lui dit-elle, eh bien ! j'irai. Elle s'agenouilla devant une petite madone qui était suspendue au chevet de son lit, y resta un instant en prière, puis se levant elle me dit : — Tu diras à ma mère..... Mais les pleurs lui étouffaient la voix. Le jeune homme la prit par la main et elle le suivit avec une figure stupide comme quelqu'un qui dort et se promène en dormant. Mais à peine furent-ils arrivés sur le seuil de la chambre que nous entendîmes les pas précipités de plusieurs personnes montant l'escalier. Marco s'arrêta un instant puis se rejetant en arrière et se frappant le front, il s'écria : — Il n'est plus temps ! En un clin d'œil il poussa la porte et la ferma en dedans avec un cadenas. D'une main il ouvrit son pourpoint, en tira un poignard ; de l'autre il ôta une chaîne d'or qu'il portait au cou, et la brisant dans le milieu, il en mit la moitié dans son sein et plaça l'autre dans les mains d'Ermelinde en lui disant avec anxiété : — Ce sera le signe de notre foi, j'espère revenir bientôt et dans une meilleure condition. De toute manière gardez-vous de manquer à votre promesse ; tant qu'on ne vous rapportera pas l'autre moitié de la chaîne que je vous laisse, croyez que je vis et que je n'ai d'autre pensée que celle de faire de vous mon épouse. Il parlait encore lorsqu'on frappa précipitamment à la porte. Marco ouvrit une fenêtre qui donnait sur le jardin et y descendit d'un saut.

Je courus ouvrir à ceux du dehors, qui continuaient à frapper à la porte comme s'ils avaient voulu l'enfoncer. Sept ou huit personnes armées entrèrent et commencèrent à fouiller partout ; mais en entendant dans le verger un bruyant démêlé, elles se dispersèrent toutes et coururent en bas.

Nous ne sûmes plus rien pendant toute cette nuit : on cria, on courut, on frappa de grands coups, puis le silence se rétablit partout.

Le matin Milan fut tout rempli de cet événement. Dans le verger de Crivello, on trouva deux domestiques de la maison morts. On raconta même que Marco était déjà en sûreté hors de la grille, lorsque s'apercevant qu'il n'avait plus son casque, il rebroussa chemin, poussa son cheval sur un homme qui l'avait pris, lui donna un grand coup de poing sur la tempe, le renversa par terre comme mort, descendit d'un saut de son cheval, ramassa le casque qui était tombé, se remit en selle et eut encore le temps de se sauver.

A ce point de son récit, Marianne interrompant son histoire, dit à sa fille : — Je te raconterai le reste une autre fois, parce qu'il y a déjà long-temps que nous sommes ici et que ta maîtresse pourrait avoir besoin de toi. Va donc, va, ma fille.

— Non, répondit Lauretta, elle n'a besoin de rien. Je l'ai déjà mise au lit, et elle m'a laissée en liberté jusqu'à demain matin ; continuez, racontez-moi comment cela finit.

— Tu es une bienheureuse enfant, tu veux toujours qu'on fasse ta volonté, quand tu t'entêtes à demander quelque chose.

— Allons, soyez bonne mère et achevez de me raconter cette histoire.

— Au moins tires-en une leçon et apprends que les enfans.....

—Oui, oui, continuez.

—C'est maintenant qu'arrivent les mauvaises affaires pour la pauvre Ermeliade, dit Marianne reprenant son récit; tu vas entendre ce que cette pauvre femme du Seigneur eut à souffrir, et moi aussi par conséquent. Crivello comprit très bien que Marco était venu pour enlever sa fille, et s'imaginant que dans tout ce qu'il avait fait il était d'accord avec elle, il entra dans une fureur sans égale; après mille menaces il lui dit qu'elle pouvait cesser de penser à Marco, qu'elle ne l'épouserait jamais. Il éclata en injures contre lui et contre sa famille, et il lui signifia qu'elle devait se résoudre à l'une de ces deux choses: ou à épouser, sur-le-champ, le comte del Balzo, ou à être ensevelie dans le fond d'une tour et à ne plus voir la lumière de sa vie, A dire vrai, Crivello avait eu aussi un tort; car dès qu'il avait vu que l'alliance ne pouvait avoir lieu, il ne devait plus permettre à sa fille de parler avec Marco. Mais il le fit pour mieux tromper les Visconti, et de telles choses s'appellent dans mon pays de mauvaises actions.

— Eh bien? dit Lauretta pour ramener le récit.

— Eh bien! Ermelinde ne voulut pas entendre parler de manquer à la foi qu'elle avait donnée à Visconti, et son père aussi lui tint parole et la fit renfermer dans une tour. Jusqu'ici ce n'est que ce qui arrive ordinairement en pareil cas; la fille est entêtée, le père iné-

branlable : mais moi, qu'avais-je affaire dans tout cela ? quelle part devais-je y prendre ? et pourquoi devais-je en porter la peine ? Triste chose, ma fille, que d'être obligé de vivre avec autrui, et surtout avec les grands seigneurs ! Un beau jour on me prend sans plus de façon, et l'on me jette dans une mauvaise chambre semblable à une prison. On commence à me faire endurer toutes sortes de privations, à me donner toutes sortes de craintes, et tout cela parce qu'on voulait savoir de moi les secrets de ma maîtresse. Je tins bon pendant long-temps, mais petit à petit je me laissai gagner et je commençai à raconter tout ce que je savais depuis le premier jour qu'Ermelinde avait vu Marco jusqu'à la dernière apparition de celui-ci dans la maison de Crivello, sans rien cacher ni de la foi que les jeunes gens s'étaient de nouveau jurée, ni du partage de la petite chaîne dont ils conservaient chacun la moitié comme signe de leurs engagemens ; bref, je dis tout. A partir de ce jour, je fus un peu plus libre, et l'on me traita avec plus de charité ; mais quant à sortir de la maison, j'étais encore bien loin de le pouvoir. On m'y tint renfermée encore six mois, au bout desquels on me fit savoir qu'Ermelinde avait épousé le comte notre maître ; qu'elle désirait m'avoir auprès d'elle, et que si je voulais y retourner comme auparavant cela ne dépendait plus que de moi.

Juge si je me fis prier ! Je fus donc conduite à Limonta, et j'y trouvai ma maîtresse, qui ne ressemblait pas à une nouvelle mariée, mais plutôt à un corps sorti du tombeau, tant elle était changée, enlaidie et méconnaissable. Elle éprouva un grand plaisir à me

revoir et me parla de Marco, qui lui avait renvoyé sa moitié de chaîne. Elle me la montra. C'était bien la même. Je la comparai avec le morceau qui était resté dans ses mains, et il n'y avait rien à dire : c'était tout-à-fait cela.

Alors elle me raconta la manière dont il la lui avait fait tenir.

Pendant qu'elle était confinée dans la tour, on la faisait sortir tous les jours sur la plateforme pour y prendre un peu d'air. La tour donnait sur une petite cour où il n'y avait jamais personne, excepté la famille du châtelain. Mais un jour, après environ quatre mois qu'elle était prisonnière, on y admit un jongleur qui commença à faire mille tours et qui à la fin jeta en l'air cinq oranges, l'une après l'autre, en les reprenant et en les rejetant toujours pendant qu'il dansait une moresque au son du fifre. Eh bien! tandis qu'Ermelinde, assise entre les créneaux, regardait cette merveille, elle sentit tomber sur ses genoux une des oranges et vit qu'il y avait écrit sur l'écorce ces paroles : — Marco à Ermelinde. Elle ouvrit l'orange et y trouva une lettre et le morceau de chaîne dont je t'ai parlé.

— Voyez un peu quel imposteur ! dit Lauretta, c'était bien à lui à la refuser après tant de promesses et tant d'emportemens !

— Attends, ne te hâte pas trop; maintenant tu vas entendre. Ma maîtresse me lut cette lettre (car déjà à cette époque, toute jeune qu'elle était, elle savait lire aussi bien qu'un clerc). Marco disait dans cette lettre qu'il avait entendu tout ce que son père lui faisait

souffrir à cause de lui, et qu'il ne voulait pas être l'auteur de sa mort. Qu'à dire vrai, lui aussi était vivement pressé par ses parens d'épouser une fille du seigneur de Verona, lequel promettait de les aider à recouvrer la seigneurie qu'ils avaient perdue. Il concluait en la dégageant de sa promesse et en lui renvoyant le signe convenu. Il la priait lui-même d'épouser le comte del Balzo, qui du moins, disait-il, n'était pas un ennemi des Visconti.

— Mais j'avais donc raison, reprenait Lauretta.

— Tu ne veux pas me laisser finir.

— Oui, oui, racontez, racontez toujours et je ne souffle plus le mot.

— Écoute bien. Un an après, Ermelinde était un jour à la chasse sur la plaine de Colico, et s'étant éloignée de la compagnie, elle vit venir au devant d'elle un homme à cheval, armé, la visière baissée, qui, arrivé auprès d'elle, s'arrêta; et lui dit : — Je viens demander à la comtesse del Balzo le signe laissé par Marco à Ermelinde. Elle reconnut aussitôt cette voix et pensa tomber de cheval; mais elle eut encore assez de force pour tirer de son sein la lettre et la chaîne qu'elle portait toujours sur elle, et pour les présenter au chevalier qui lui avait fait cette demande.

— C'était Marco, n'est-ce pas?

— Précisément lui. Il lut la lettre, regarda la chaîne et grinçant les dents comme une bête féroce, il s'écria : — La lettre est fausse, la chaîne m'a été volée; nous avons été trompés tous les deux. Adieu, Ermelinde, nous ne nous reverrons peut-être jamais plus; mais si cette fureur qui me dévore me laisse en-

core vivre quelque temps, vous entendrez parler de moi. Il tourna bride, mit les éperons dans les flancs de son cheval et disparut dans l'épaisseur de quelques buissons.

— Pauvre jeune homme ! s'écria alors la jeune fille tout émue, pauvre jeune homme !

— Avec le temps, continua Marianne, on sut que la chaîne avait été enlevée à Marco pendant qu'il était mortellement malade et qu'elle avait été envoyée à Crivello, devine par qui ? par ce même palefrenier qui avait frappé à ma porte cette fameuse nuit, et qui, s'étant enfui avec Visconti, s'était mis à son service. Pour gagner une somme considérable que Crivello lui avait fait offrir, le maraud trahit son nouveau maître comme il avait trahi l'ancien ; mais il n'eut pas besoin d'aller trouver le pape pour faire sa pénitence, non certes. Marco alla le chercher jusqu'en France, où il s'était réfugié et le tua de sa propre main.

— C'est bien fait, dit encore Lauretta, j'en suis bien aise ; le traître !

— Et le père d'Ermelinde aussi paya chèrement cette trahison. Marco le rencontra après plusieurs années à Trezzo, au passage de l'Adda, et il le perça d'outre en outre avec sa lance.

— Maintenant je comprends, dit la fille, pourquoi, lorsque notre maîtresse entend parler de Marco, elle est toute saisie et bouleversée. Mais comment avait donc fait le jongleur avec ses oranges ?

— Ne le devines-tu pas ? Ce fut une double malice de Crivello pour donner plus de couleur à la chose, et pour faire tomber sa fille dans le piége.

— Oh ! que de détours ! que de ruses pour perdre une pauvre créature ! dit encore Lauretta ; et ayant rendu grâce à sa mère pour sa condescendance, elle courut aussitôt auprès de Béatrix et lui raconta ce qu'elle venait d'entendre

Maintenant que nous sommes arrivés au point où ce Marco, dont nous avons parlé tant de fois, commence à paraître sur la scène, à se mêler à nos personnages et à prendre part aux événemens que nous allons raconter, il est nécessaire que nous présentions pour ainsi dire sa biographie et que nous reproduisions quelques uns de ses traits à nos lecteurs.

Marco Visconti, second fils de Matthieu-le-Grand, avait toujours suivi son père avec fidélité et dévoûment, tant dans sa bonne que dans sa mauvaise fortune, et il avait toujours été son fils chéri. Il était d'un caractère généreux, d'un esprit prompt, d'une grande agilité de corps, toujours le premier dans tous ces exercices qui convenaient si bien à un gentilhomme de cette époque. Dès sa première jeunesse il se faisait pardonner son incontestable supériorité par la modestie de ses manières, vertu que rehaussait encore la splendeur de sa naissance, la beauté de son visage et la grâce de toute sa personne. Mais malheur à celui qui traversait ses desseins, qui s'avisait de s'opposer à son naturel passionné, impétueux, indomptable dans la haine et dans l'amour ! Son père seul, tant qu'il vécut, put en adoucir la fougue par l'autorité de sa parole.

Vaillant et heureux condottiero, Marco acquit avec le temps un nom glorieux parmi les premiers capi-

taines de son siècle. La plus célèbre de ses nombreuses entreprises fut celle du siége de Gênes, qu'il fit et soutint avec une habileté et une persévérance admirables contre les efforts réunis des armes de l'Église, des premières villes guelphes d'Italie et du roi Robert de Sicile. Ce fut dans cette occasion que, le prince lui ayant fait signifier que s'il ne quittait aussitôt le territoire génois il devait s'attendre à le voir dans peu sous les murs de Milan, Marco répondit que sans faire tant de chemin ils pourraient se rencontrer à tout instant sous les murs de Gênes. Il le défia formellement à se battre avec lui corps à corps, ce qui, selon les historiens, irrita grandement le roi, qui jugea du reste convenable d'en demeurer là.

Galéas, frère aîné de Marco, qui succéda à Matthieu dans la seigneurie de Milan, supportait avec peine la renommée que son frère cadet acquérait chaque jour, et il se plaignait souvent à son père de ce qu'il confiait à celui-ci la fleur de ses troupes et les plus belles entreprises. Pour cette raison il avait toujours existé entre les deux frères une aversion secrète.

Mais Matthieu étant mort dans des temps bien difficiles, excommunié par le pape, peu sûr de la fidélité des siens, pressé de tous côtés par ses ennemis, ses fils sentirent le besoin de rester unis. Marco se réconcilia avec son frère aîné et lui fut d'un grand secours dans les guerres que celui-ci eut à soutenir pendant plusieurs années contre l'Église et les émigrés lombards.

Mais aussitôt que Galéas se vit raffermi dans ses domaines héréditaires, il se rendit, par ses manières

tyranniques et par les taxes exorbitantes qu'il imposait, odieux aux Milanais, qui regrettaient déjà leur ancienne liberté. Marco de son côté ne pouvant supporter la domination de son frère, qui voulait commander seul dans un état qu'il lui avait conservé au prix de son sang, se réunit aux mécontens pour commencer quelque innovation. Lorsque les chefs gibelins de plusieurs villes d'Italie allèrent solliciter Louis de Bavière, élu empereur, de descendre en Italie pour les secourir, Marco (à ce que racontent plusieurs chroniques) se rendit avec eux à Trente, et il accusa son frère auprès de ce prince d'entretenir des menées secrètes avec le pontife pour se réconcilier avec l'Église et trahir la cause des gibelins et de l'empire. Ce fut en conséquence de cette accusation, disent toujours les mêmes chroniques, que Louis, arrivé à Milan, fit saisir Galéas, son fils Azzone, et ses deux frères Lucchino et Jean, et les ayant fait renfermer dans les prisons de la forteresse de Monza, il réorganisa la province, et en conféra la seigneurie à son vicaire le baron Guillaume de Monteforte.

Mais plusieurs écrivains contemporains ne partagent pas cette opinion, et affirment que Marco lui-même fut arrêté par ordre de Louis de Bavière, qui le fit mettre en prison avec ses frères et son neveu. Quelques uns disent qu'il parvint à s'échapper ; d'autres prétendent que ce fut Louis de Bavière qui le fit élargir.

Ce qu'il y a de certain, c'est que peu de temps après, lorsque l'empereur passa de Lombardie en Toscane et puis à Rome, où il commit la trop fameuse folie de faire déposer Jean XXII, et de faire nommer un autre

pape de son choix, Marco Visconti était de sa suite et en grande faveur auprès de lui. Il ne cessait de le solliciter lui-même, ou par le moyen de ses amis, et particulièrement de Custruccio Castrocani, seigneur de Lucques, afin qu'il fît cesser la dure captivité de ses parens.

Il fut enfin exaucé, et, après huit mois de souffrances, les Visconti sortirent des fameuses prisons appelées Fours-de-Monza. Ces fours étaient de mauvaises chambres, disposées l'une sur l'autre aux différens étages de la forteresse, dans lesquelles on descendait par un trou pratiqué dans la voûte et qui étaient tout-à-fait obscures. Les voûtes en étaient si basses, les parois si rapprochées qu'on ne pouvait s'y tenir droit lorsqu'on était debout, ni s'y étendre lorsqu'on voulait se coucher. Il fallait rester toujours accroupi et ramassé, ce qui était un tourment inexprimable. Galéas, qui avait fait bâtir lui-même ces lieux terribles, pour y tourmenter les prisonniers d'état, fut le premier à en faire l'épreuve, accomplissant ainsi une prédiction qu'on avait répandue précisément dans le temps où on les construisait.

Consumé par les peines endurées pendant son emprisonnement, Galeas mourut sous Pistoie, peu de mois après sa délivrance. On découvrit à cette occasion, à Milan, où le baron de Monteforte s'était déjà rendu insupportable, un parti formidable en faveur de Marco.

Mais, soit que le nom de ce grand capitaine et l'affection même des Milanais pour lui fissent ombrage à Louis de Bavière ; soit qu'il ne pût pas espérer de do-

miner à son gré un caractère comme celui de Marco; soit qu'il n'osât point changer l'ordre de succession déjà établi par l'usage; soit que les seigneurs gibelins lui rendissent suspecte le fidélité de Marco; soit enfin que les deux frères de celui-ci, Lucchino et Jean, qui naturellement devaient préférer la seigneurie de leur jeune neveu Azzone, eussent capté l'empereur par de larges promesses d'argent, dont il était toujours avide, et qui, à cette époque, lui était plus nécessaire que jamais; Louis de Bavière nomma pour son vicaire, dans la ville de Milan, Azzone Visconti, fils de Galéas, lequel s'obligea à lui payer une somme considérable pour l'investiture.

Les Milanais en furent très mécontens; et Marco, irrité contre l'empereur, contre son frère, son neveu et les seigneurs gibelins, commença à nouer de secrètes intrigues avec la ville de Florence et avec le cardinal Bertrand du Poggetto, légat du pape en Lombardie; et il en obtint, à ce qu'il paraît, de larges promesses d'hommes et d'argent pour l'aider à s'emparer des états paternels.

C'est à ce point que notre histoire le prend.

VIII.

Ottorino, qui à l'appel de Marco, était accouru à Milan, se rendit au palais de celui-ci ; et laissant Lupo dans un petit salon avec quelques soldats, il passa dans une chambre écartée où le maître de la maison se tenait en ce moment, occupé à dicter une lettre à un vieux secrétaire.

Marco était d'une taille élevée : son âge à cette époque était de quarante-cinq ans, ou peu au dessus. Si les peines d'une vie fatigante et orageuse avaient ôté à son visage cette première fraîcheur, ce premier feu, cette lueur joyeuse et hardie de la jeunesse, elles y avaient substitué une gravité sévère et pourtant douce ; une fierté modérée, quelque chose de mélancolique qui annonçait le mécontentement habituel de son ame, mais qui était pourtant sans amertume et sans fiel.

Sur ce visage maigre, et peut-être trop pâle, res-

sortait une barbe noire, souple et épaisse, deux sourcils bien étendus, et deux yeux foudroyans; ses joues prenaient parfois la vive couleur de la pourpre, et manifestaient ainsi les émotions intérieures. Dans ces momens-là, il paraissait rajeunir : cette rougeur fugitive ramenait sur sa figure quelque chose de sa beauté primitive, et découvrait un singulier mélange de commandement et de timidité.

Mais celui qui aurait vu ce visage, lorsque la colère le saisissait, se tranformer tout d'un coup; qui aurait vu sa pâleur habituelle se fondre dans une pâleur encore plus sombre, son front se rider, ses yeux s'obscurcir et briller d'un éclair sinistre; celui-là aurait cru voir la surface unie et tranquille d'un lac quand un coup de vent vient la frapper soudainement et y susciter la tempête.

Il portait un grand habit de velours noir, ouvert par devant et doublé de petit gris. Par dessous il avait un pourpoint de soie serré autour de ses reins par une ceinture dans laquelle se trouvait un de ces poignards qu'on appelait alors *miséricordes*, parce qu'après avoir renversé l'ennemi ils servaient à l'expédier en lui donnant, comme on dit, le coup de grâce.

Sa tête était découverte, et l'on voyait ses cheveux noirs, partagés sur un front ample et majestueux, descendre également des deux côtés jusqu'à l'extrémité des oreilles, en suivant les contours de son visage.

Lorsqu'Ottorino entra, il lui fit un signe de la main pour l'inviter à s'asseoir, et il lui dit : — Dans un instant je suis à toi. Il s'approcha ensuite de son secrétaire qui, soulevant la plume, regardait son sei-

gneur en face comme s'il avait voulu se retirer, et il lui dit : — Non, non, continuez toujours, mon cousin que voilà doit tout savoir. Il se remit à dicter les dernières paroles d'une lettre que l'on devait envoyer à Bologne au légat du pape. La lettre était écrite dans le latin barbare de cette époque, et les phrases qui la terminaient, et qui furent entendues par Ottorino, étaient les suivantes que nous traduirons de notre mieux.

« Castel Sepio et la Martejana obéissent encore à ma « voix (ces districts étaient des fiefs de Marco); les « amis de la république ne sont pas encore détruits, « le lion dort ; mais lorsque je l'aurai réveillé il fera « entendre ses rugissemens jusqu'au Vatican. L'ivro- « gne et l'imberbe (c'était ainsi qu'on désignait ordi- « nairement à Milan Louis de Bavière) s'en mordra « bientôt les poings. Vive l'Église, et meurent les trai- « tres à la partie : c'est mon ancien cri de guerre. »

Pour comprendre la force de ces derniers mots, il faut savoir que Marco les avait hautement prononcés huit ans auparavant, lorsqu'après avoir vaincu les armées du pape, il fondit sur quelques émigrés milanais qui avaient combattu au milieu d'elles. Ces paroles acquirent à cette époque une grande célébrité, et firent dès lors comprendre que Visconti n'était pas ennemi de l'Église, quoiqu'il portât les armes contre elle.

Lorsqu'il eut fini la lettre, le secrétaire sortit, et Marco dit en souriant à Ottorino : — Te voilà enfin de retour ! il fallait absolument t'envoyer un ambassadeur, n'est-ce pas ?

— Je n'ai pas cru..... répondit le jeune homme en s'excusant.

— C'est bien, tu es ici et je te pardonne tout. Ils échangèrent quelques autres phrases à la suite desquelles Marco, mettant familièrement une main sur l'épaule de son cousin, lui raconta les motifs qui l'avaient déterminé à se réconcilier avec le pontife d'Avignon, et lui fit part de tous ses nouveaux desseins.

— Vive donc le pape Jean! s'écria Ottorino; mais... et Nicolas V, celui pour qui nous nous sommes donné tant de peine jusqu'ici, que deviendra-t-il?

— Ce qu'il est véritablement, un schismatique, un hypocrite.

— Il faudra donc que nous allions à l'école nous aussi pour apprendre le jargon des guelphes.

— De cette manière on nous bénira de nouveau, dit Marco.

— Oui, mais ensuite, l'autre nous excommuniera, répliqua Ottorino.

Le célèbre capitaine, prenant alors un maintien grave, ajouta : — Tu comprends bien que le pape légitime est celui d'Avignon. Il a persécuté mon père, toute ma famille, tous nos amis, il nous a excommuniés, il a prêché la croisade contre nous, il nous a fait tout le mal qu'il a pu; mais il n'a pas cessé pour cela d'être le véritable pontife. Crois-tu que, pendant tant d'années que je restai son ennemi, je fusse en paix avec moi-même, sachant que j'étais excommunié par l'Église?

Le jeune homme qui n'avait jamais soupçonné rien de semblable dans l'ame de son glorieux cousin,

le regardait en face tout étonné ; mais l'autre continua d'un air troublé. — La mémoire de mon pauvre père a toujours attristé la joie de tous mes triomphes. Tu sais combien cette tête vénérable, qui fut pendant si long-temps en butte aux foudres du pontife, s'était élevée au dessus de celles de tous les autres princes de l'Italie. Vainqueur des armes temporelles de son ennemi, il en méprisa toujours les spirituelles. Mais lorsque, comblé d'années, il sentit s'approcher son dernier jour, lorsqu'il sentit le monde fuir devant lui, alors il s'effraya de ce qu'il avait dédaigné toute sa vie. Oh ! je n'oublierai jamais la nuit qu'effrayé par de terribles fantômes, il fit réunir tout le clergé de Monza dans l'église de Saint-Jean, et s'agenouillant devant l'autel, il récita le symbole de notre foi, protestant de vouloir mourir dans le sein de notre sainte Église, pleurant à chaudes larmes de ne pouvoir, après sa mort, poser sa tête sur une terre sacrée. Si tu avais vu ce visage tranquille au milieu des périls, serein au milieu des amertumes de l'exil, subjugué dans ce moment par une mystérieuse terreur !

Ottorino ne savait que penser, et sans la passion que Marco mettait dans ses paroles, il n'aurait pas cru que ce qu'il disait fût sérieux.

— Pour moi, dit à la fin le jeune homme, j'ai toujours pensé que la chose était comme on l'affirmait ; que Jean était l'hérétique et Nicolas le véritable pape. C'est ce que j'ai toujours entendu assurer par tous nos docteurs et par vous qui, tout soldat que vous êtes, pourriez en apprendre même aux docteurs. Dès ma première jeunesse j'ai constamment combattu contre

ce bienheureux pape qu'on disait être le faux, et qui maintenant va devenir le véritable. Je ferai probablement aussi comme vous; que vous dirai-je?

Marco sourit tristement, puis il reprit : — Nous devons en savoir gré à ces lâches, à ces ingrats gibelins qui nous ont poussés forcément dans le bon chemin. Sais-tu que c'est le pape lui-même qui m'a ouvert spontanément les bras? qui m'a promis le secours des troupes de l'Église pour m'aider à conquérir le domaine paternel? Et ne crois pas que je me fie aveuglément à un homme qui a toujours été mon ennemi; je me fie à la force des circonstances qui l'obligent à se réunir à moi. La puissance de Louis de Bavière diminue tous les jours. Plusieurs de ses fauteurs taxés, ruinés, trahis par lui, abandonnent ses drapeaux. Les Milanais demeurent encore fidèles à ce prince, mais il dépend de moi de les faire révolter contre lui; car ils commencent à connaître enfin de quel côté est la justice et la foi, et ils sont fatigués de l'interdit.

— Malgré tout cela, répondit Ottorino, la ville est encore toute pleine de prédicateurs, qui parcourent les rues et les places, réunissant le peuple et déclamant toutes sortes de mauvaises choses contre Jean XXII. J'en ai entendu un tout à l'heure tout près d'ici qui en débitait de bonnes, disant que Jean était un homicide, un nécromancien et que sais-je encore?

— Eh bien ! tu entendras bientôt une autre cloche.

— Quoi donc?

— Tu entendras prêcher contre Nicolas en faveur de Jean.

— Je voudrais bien voir cela ! ce ne sera pas si aisé.

— Sache, répliqua Marco, en prenant un air de confidence, que le pape a permis à quelques prêtres de rentrer dans le district pour qu'ils m'aident dans mon entreprise, sans pourtant qu'ils la soupçonnent. Je les dirige secrètement par le moyen de l'abbé de Saint-Victor, et ils commencent à se répandre pour ramener les hommes égarés dans le bon chemin.

— Mais si Azzone faisait saisir les premiers qui oseront se montrer, et s'il les obligeait à se taire? demanda Ottorino.

— Il s'en gardera bien; car il craint trop le peuple, et s'il l'osait, ce serait tant pis pour lui; car de leur sang même surgiraient de nombreux vengeurs. Crois-tu qu'ils craignent la mort? Qu'est-ce à la fin que la mort? ne l'affrontons-nous pas mille fois sur le champ de bataille pour quelques pouces de terre, pour un nom vide, pour un caprice d'enfant? et celui qui a en vue une récompense éternelle!... Mais ici il s'arrêta, baissa la tête et resta quelque temps en silence. Lorsqu'il la releva, le feu qui animait auparavant son visage avait disparu. Se tournant vers son cousin d'un air froid, mêlé d'amertume et presque de malignité, il reprit ainsi: — Au surplus, Avignon a fait dans le temps passé un si grand nombre de martyrs pour m'abattre, qu'il peut bien maintenant en faire quelques autres pour me remettre debout. Voudrais-tu le lui imputer à crime?

— Non, certes! je disais seulement..... Au reste.... vous savez bien que je ne suis qu'une épée dans votre main.

— Et moi je m'en servirai avec confiance, car j'en

connais depuis long-temps la bonne trempe. Je te dirai ensuite tout ce qui a été réglé avec notre cousin Lodrisio. Il commencera à armer ses vassaux sous prétexte de porter secours, en cas de besoin, à son frère l'abbé de Saint-Ambroise qui envoie une troupe de gens armés sur le territoire de Limonta, pour châtier ces vilains de leur révolte. Toi qui viens de là, tu connais sans doute cette affaire ?

— Parfaitement, et en vérité j'en suis très fâché pour ces pauvres montagnards qui ont été tirés par les cheveux, et si l'on pouvait.....

— Que veux-tu! c'est un caprice de l'abbé, et dans ce moment il nous est si utile.

— Et je verrais avec beaucoup de peine, continua le jeune homme, que le comte del Balzo, qui demeure tout près, eût à en souffrir quelque désagrément.

—Oh! à propos, dis-moi quelque chose de ce comte del Balzo ; est-il toujours aussi bavard que dans sa jeunesse ?

— Pauvre homme! répondit Ottorino, ne pouvant pas dire non, et ne voulant pas dire oui.

— Et Ermelinde, sa femme, tu l'as vue, n'est-ce pas ?

— Si je l'ai vue! j'ai été environ quinze jours dans sa maison : c'est un ange, c'est un véritable ange de bonté.

Marco se leva, fit quelques pas dans la chambre, puis il reprit : — Est-il donc vrai que Béatrix lui ressemble tant ?

— Elle est exactement comme sa mère.

— Tu m'en as écrit de grandes choses de Varenna....

A propos, ton.... comment l'appelles-tu?... ton Pelagrua, que tu m'as recommandé, je l'ai placé dans mon château de Rosate. Il a l'air très éveillé et peut-être pourrais-je m'en servir..... Du reste, je ne suis pas trop content de tous les éloges que tu donnes à Béatrix; c'est une petite infidélité à la fille de Franchino Rusconi qu'on me dit tout-à-fait éprise de toi. Je veux que ce mariage soit conclu au plus tôt, et de cette manière Como sera plus sûrement avec nous.

Ottorino ne répondit pas un mot.—Il me vient une autre idée. Dis-moi, ton comte del Balzo est-il toujours un guelphe enragé comme lorsqu'il était jeune?

— On ne peut pas davantage.

— Alors il faut le faire venir à Milan, dit Marco: dans ce temps-ci un gentilhomme riche, d'une famille illustre, qui parle de tout à tort et à travers, qui connaît tant soit peu les lois et les décrétales, et qui a toujours été guelphe jusqu'à la moelle des os, est un véritable envoyé du ciel : tâche de le faire venir.

— Il est difficile qu'il le veuille. Il mène une vie si tranquille au milieu de ses montagnes!

— Tu veux dire par là, si je ne me trompe, qu'il aura peur de venir dans une ville encore toute gibeline? Eh bien! fais-lui une peur encore plus grande et il viendra. Dis-lui qu'une bande d'enragés se met en chemin pour Limonta, et qu'elle y fera le diable à quatre; que l'abbé de Saint-Ambroise est persuadé qu'il a favorisé la révolte de ses vassaux; enfin, donne-lui la chasse et fais-lui prendre le vol de ce côté-ci.

— Je ne voudrais pas, répondit Ottorino avec hési-

tation, être cause qu'il lui arrivât quelque malheur.

— Comme tu es devenu craintif, mon cousin! lui dit Marco en le fixant dans les yeux, comme tu es soigneux de la tranquillité de cet ami! C'est bien! s'il vient, tant mieux; sinon, je ne t'en dis pas davantage. Que l'abbé le déteste, c'est un fait; que la troupe qui va à Limonta soit informée que dans le château il y a de l'argent, c'est aussi un fait. Ainsi, qu'il fasse ses réflexions et qu'il choisisse ce qui lui convient.

Ici il se tut, comme s'il n'avait plus rien à dire et s'il ne voulait plus rien entendre; de sorte qu'Ottorino s'inclina respectueusement, prit congé et s'en alla.

En repassant dans la petite salle, où il avait laissé son écuyer, un grand bruit qui s'y faisait cessa tout à coup. Les damoiseaux et les soldats saluèrent respectueusement le cousin de leur seigneur, et Lupo le suivit.

— Qu'était-ce que tout ce vacarme? demanda Ottorino à Lupo lorsqu'ils furent sur l'escalier.

— Rien, répondit Lupo, c'était Bellebuono, soldat de votre cousin Lodrisio, qui, pendant qu'on jasait et que l'on buvait, ne sachant pas que je suis de Limonta, a débité des choses de l'autre monde contre mon village.

— Et que disait-il, cet ours mal peigné?

—Il disait que les Limontins sont des hérétiques et des poltrons, bref, un tas d'injures; et il ajoutait qu'il est chargé d'aller les mettre à la raison, qu'il veut donner un Limontin à chacun des soixante lanciers qu'il conduira avec lui, pour que chacun pende le sien, et qu'il veut en garder une douzaine pour lui afin de les pendre de sa propre main.

— La détestable langue, dit Ottorino, c'est comme la cloche du geôlier qui ne se met en branle que pour le mal. Et ne lui as-tu rien répondu?

— Je lui ai répondu que le métier de bourreau lui allait bien, qu'il en avait tout l'air et les habitudes; mais que s'il mettait les mains sur un de mes montagnards il s'en mordrait les doigts. Et là-dessus, un mot après l'autre, nous nous échauffâmes tant que je le régalai d'une bonne gourmade qui lui a enflé l'œil, et c'est pour cela qu'il faisait tout ce tapage comme si je l'avais assommé.

— Tu joues trop volontiers des mains, mon ami.

— C'est vrai, je comprends que j'ai mal fait; mais qui aurait pu y tenir? je vous assure qu'il aurait arraché des soufflets à un manchot, et sans le respect que je dois à la maison, ma foi! je lui aurais repassé le dos du haut en bas à ma manière.

— Eh oui! vraiment, que voulais-tu faire de plus?

— C'est bien, c'est bien, répondit Lupo, il est possible que nous nous rencontrions à Limonta, si le diable l'y porte : alors je lui donnerai son reste. Quelque temps après ils se rencontrèrent en effet, et Lupo tint sa parole. Lorsqu'il en sera temps nous l'accompagnerons là aussi; maintenant nous devons y aller tout seuls pour y trouver le comte del Balzo.

Il reçut dans ces jours-là un envoyé de Milan avec lequel il s'entretint long-temps en secret. Il annonça ensuite à sa femme, sans entrer dans aucune explication, qu'il fallait se préparer à partir le lendemain pour Milan; toute la maison fut aussitôt sens dessus dessous, pour faire les préparatifs du voyage. Erme-

linde, étonnée et mécontente de cette résolution imprévue, s'efforça en vain d'en apprendre la cause. Lorsqu'on parla du chemin qu'on prendrait, elle proposa d'aller par le lac jusqu'à Lecco, et en suite de Lecco à Milan. De ce côté, au moins, il y avait une route. C'était à la vérité une route creuse, remplie de boue, qui, à chaque instant, paraissait se transformer en fossé et où les chevaux s'enfonçaient jusqu'au ventre; mais dans ces temps-là toutes les routes ressemblaient à celle-ci, qui, quoique bien mauvaise, était pourtant la meilleure de toutes celles que l'on pouvait prendre. Le comte qui, depuis la frayeur qu'il avait éprouvée sur ce malheureux écueil de Marcate, avait pris en grippe le lac et les bateaux, comme un buveur novice qui, le lendemain du jour où il s'est enivré pour la première fois, déteste le vin et les bouteilles; le comte ne voulut pas en entendre parler, et l'on se décida à prendre les sentiers de la montagne de la Valassina et à se rendre à Milan par Canzo et Invergio.

Mais cette route ne manquait pas non plus d'inconvéniens : sans parler du péril que couraient les montures en franchissant et en descendant certains sentiers difficiles et à précipice, il y avait un autre danger encore bien pire, c'était d'être dépouillé par certains petits seigneurs des environs. A cette époque, chaque petit propriétaire qui avait quatre manans à sa solde voulait aussi faire la guerre, et à défaut de mieux il la faisait sur les grandes routes comme Renier da Corneto et Renier Pazzo, dont parle le Dante. Temps malheureux où l'on n'était pas encore parvenu à com-

prendre que dans certaines choses c'est le peu qui fait le mal. Il en est de même de l'air ; car si vous en recevez un filet par une petite ouverture, il vous donne des douleurs et des maux de tête, une fluxion de poitrine et vous envoie parfois à l'autre monde ; tandis que si vous vous plongez au milieu de l'air il vous rétablit tout-à-fait et vous redonne la vie.

Le comte et sa famille se mirent en route de bon matin avec une suite d'environ vingt personnes. En montant et en descendant par les sentiers sinueux de la montagne, tantôt ils suivaient les courbures inégales d'un vallon, tantôt ils traversaient à sec le lit de quelque petit torrent, recouvert de cailloux blancs, tantôt ils se perdaient au milieu de l'épaisseur de verdoyans bosquets d'oliviers, de lauriers et de myrtes. Souvent quelque massif leur dérobait la vue du lac ; mais il réparaissait soudain à leurs yeux lorsqu'ils franchissaient une hauteur, ou lorsque la montagne s'abaissait, ou lorsque les arbres devenaient moins touffus. Le lac s'offrait alors à leurs regards vaste et parfois entrecoupé par la verdure des arbres qui le masquaient en partie, et toujours varié dans ses aspects par des golfes, des promontoires, des bateaux, dont les longues traces sillonnaient sa superficie tranquille, et par des cabanes et des petits villages qui se miraient dans ses eaux.

Béatrix, plus émue qu'elle ne l'avait jamais été, à la vue d'objets si chers qu'elle abandonnait pour la première fois, laissait errer avec une joie craintive son imagination dans l'avenir, au devant duquel elle marchait, et de temps à autre tournant son regard vers

l'ancienne tour du château de son père pour la saluer encore une fois, elle paraissait avoir le pressentiment qu'elle ne devait plus jamais la revoir.

Lorsque nos voyageurs arrivèrent au pont de la Malpensata sur le Lambro, ils rencontrèrent deux pêcheurs de Varenna qui, en revenant de Monza avec l'argent qu'ils avaient tiré de leur pêche de la semaine, avaient été volés dans le voisinage. L'un d'eux, après avoir raconté son malheur, dit au comte qu'il avait pour lui une lettre qui était restée dans son pourpoint enlevé par les voleurs.

— De qui était-elle? demanda le comte.

— Je ne sais de qui elle était, répondit le pêcheur, elle m'a été remise par le fils de votre fauconnier sur le marché de Monza.

— Lupo était donc à Monza?

— Oui, il y était avec ce chevalier,.... ce beau jeune homme qui a été si long-temps dans votre château.

Béatrix tressaillit, mais elle cacha son trouble; cependant, lorsque la compagnie allait se remettre en route, elle dit à sa mère en désignant les pêcheurs :— Pauvres gens ! ils n'auront pas de pain pour leurs petits enfans, dois-je leur donner quelque chose?

— Donne-leur pour l'amour de Dieu; ce sera une charité bien appliquée.

La jeune fille prenant une pièce d'or la donna à celui qui avait prononcé les paroles qui avaient causé son émotion et lui dit : — Moitié pour chacun, et priez le bon Dieu pour nous.

La dernière fois que nous avons parlé d'Ermelinde

et de Béatrix, nous les avons laissées brouillées. La mère boudait la fille qui avait commis la faute d'aller à la chasse sans son consentement, et la fille entêtée faisait la boudeuse et la dépitée. Mais celle-ci ne put soutenir long-temps l'expression du visage de sa mère, expression plus douloureuse que sévère; et le surlendemain du départ d'Ottorino, elle lui raconta, tout émue, comment elle avait été entraînée contre son intention à lui désobéir, sans qu'elle pût savoir de quelle manière cela s'était fait. Elle avoua tout à sa mère, et alla même jusqu'à lui montrer la lettre qu'elle avait trouvée entre les feuillets du Dante.

Ermelinde la lut. Ottorino avouait dans cette lettre qu'il y avait eu entre lui et la fille de Franchino Rusconi quelques propositions de mariage; mais il ajoutait que les engagemens n'étaient pas encore assez avancés pour ne pas pouvoir les rompre convenablement. Il lui disait que désormais il était fermement résolu à n'épouser qu'elle. Il s'excusait de l'inconvenance de lui avoir écrit avant d'en avoir obtenu la permission de ses parens, et il l'assurait qu'il la leur demanderait aussitôt qu'il pourrait se flatter de ne pas lui être désagréable.

Ermelinde promit à sa fille, de la manière la plus affectueuse, de travailler à ce qui pouvait la rendre heureuse. Elle l'engagea pourtant à ne pas trop espérer, de peur qu'il ne fût pas aussi facile que le jeune homme le croyait, d'écarter une négociation de mariage conduite par Marco, seigneur altier, peu habitué à la contrariété, et qui avait en outre d'anciennes causes de rancune contre leur famille. Pour toutes ces raisons,

Ermelinde recommanda à sa fille de se laisser diriger par elle; celle-ci promit de lui obéir en toutes choses.

De cette manière, Ermelinde lui avait rendu toute sa tendresse, et pendant le voyage elles s'entretenaient familièrement comme d'habitude.

Mais le comte, dès qu'il fut débarrassé des deux pêcheurs de Varenna, commença à réfléchir en lui-même sur ce que pouvait contenir cette lettre qu'ils avaient pour lui. — Serait-il arrivé quelque désordre à Milan, Ottorino me manderait-il de ne pas y entrer pour le moment? Qui sait?..... Il conclut qu'il fallait quitter le chemin direct pour aller jusqu'à Monza, et avoir une entrevue avec le jeune homme avant de rien résoudre.

IX.

Ils arrivèrent à Monza sur la place de Saint-Jean vers l'heure de vêpres, et ils aperçurent une grande foule réunie autour d'un prêtre, qui, du haut d'un banc, prêchait avec beaucoup de chaleur. Le peuple en voyant la cavalcade abandonna le prédicateur et courut au devant des nouveaux arrivés, pour savoir qui ils étaient, d'où ils venaient, où ils allaient, et dans un instant nos voyageurs furent environnés d'une nuée de curieux importuns. Ermelinde, pour se soustraire à cet ennui et à cette vexation, trouvant l'église ouverte, dit à son mari : — Nous autres femmes nous attendrons dans l'église pendant que vous allez chercher Ottorino. Dépêchez-vous pour que nous puissions nous remettre en chemin et être à Milan, s'il est possible, avant la nuit.

— Voulez-vous entrer dans l'église en temps d'interdit? dit le comte ; mais il le dit à voix basse, car

ne sachant pas comment cette foule de gens mal vêtus qui l'entourait pensait sur ce point, il ne voulait pas risquer de s'attirer quelque désagrément.

Sa femme, sans tenir compte de ce scrupule, prit sa fille sous son bras, fit signe à Lauretta, à sa mère Marianne et au fauconnier de les suivre, et passant au milieu de la foule, ils entrèrent tous dans l'église de Saint-Jean.

L'autel principal était paré : les lampes et les torches étaient allumées, et on entendait les chanoines psalmodier dans le chœur comme aux temps ordinaires, car à Monza, de même qu'à Milan, tout le clergé était pour l'antipape Nicolas V, et regardait Jean XXII comme légalement déposé ; il ne se souciait guère de l'interdit lancé par lui.

Ermelinde hésita un instant, ne sachant si elle devait retourner sur ses pas, pour ne pas encourir l'excommunication lancée contre ceux qui assistaient aux offices divins célébrés par des prêtres schismatiques pendant l'interdit. Mais bientôt elle se dit à elle-même : Après tout, je ne viens que pour trouver un refuge, comme je le chercherais dans une maison et sous un portique. Puis sans plier le genou ni faire le signe de la croix, elle s'assit sur un banc et fit asseoir sa fille à côté d'elle.

Là-dessus la mère de Lauretta, qui était tout infatuée des maximes d'un autre de ses enfans appelé Bernard, auquel un moine schismatique de Saint-Ambroise avait enseigné quelques imparfaites notions théologiques, se sentit tout enflammée d'indignation. Elle tira fortement la robe de sa fille, qui, ayant vu

ses maîtresses s'asseoir, était sur le point d'en faire autant, et l'obligea à s'agenouiller à côté d'elle ; puis elle jeta un regard de colère sur son mari, qui était resté debout et qui, les mains derrière le dos, s'amusait à regarder en l'air en examinant les sibylles et les prophètes peints au-dessus des corniches. Enfin, ne pouvant plus se retenir, elle commença à murmurer entre ses dents : — Se tenir ainsi à l'église! comme si l'on entrait dans une étable ! Quelle honte!

— Taisez-vous ; que notre maîtresse ne vous entende pas, lui disait Lauretta à l'oreille.

— Je ne veux pas me taire, et tu ferais mieux de faire le signe de la croix et de réciter quelques oraisons. Et ton père qui est là tout ébahi, et qui regarde en l'air comme une buse.

— Allons, finissons, répétait sa fille ; récitez vous-même quelques oraisons si cela vous fait plaisir, mais finissez.

— Non, je ne veux pas finir ! C'est une honte de voir des chrétiens se tenir à l'église de cette manière. Si tu avais entendu ce que ton frère disait hier au soir, si tu l'avais entendu !..... Mais on ne veut pas l'écouter.

Sa fille, voyant que lui répliquer ne servait qu'à l'exciter toujours davantage et à lui faire élever la voix, prit le parti de se taire et de la laisser exhaler sa colère. En effet cet expédient réussit. Les murmures de la vieille devinrent toujours moins fréquens et plus faibles, et à la fin elle se tut tout-à-fait.

Béatrix en attendant était toute bouleversée ; je ne saurais dire si c'était par l'espoir ou par la crainte de

voir bientôt Ottorino paraître devant elle. Toutes les fois qu'elle entendait la porte de l'église s'ouvrir et se refermer derrière elle, elle se disait, c'est lui ! Le feu lui montait au visage et un tremblement saisissait tous ses membres. Elle prêtait l'oreille au frottement des pieds qui s'approchaient et il lui paraissait distinguer les pas de son père, et le bruit connu d'une autre démarche. Sa respiration devenait haletante, son cœur paraissait vouloir s'élancer hors de sa poitrine. Ceux qui venaient d'entrer arrivaient jusqu'à elle, effleuraient sa robe et passaient : ce n'était pas lui. Alors elle reprenait sa respiration, relevait sa figure pour éprouver de nouvelles palpitations, et de nouveaux ébranlemens aussitôt qu'elle entendait une autre fois les portes s'ouvrir et quelqu'un s'avancer.

Mais tout à coup le chant uniforme et alterné des voix qui psalmodiaient derrière l'autel ; fut couvert par un tapage tumultueux qui se faisait sur la place. Ceux qui sont dans l'église se retournent ; quelques uns se lèvent et sortent ; les chanoines gardent pendant un instant le silence ; un d'eux paraît, s'approche de la balustrade dans l'église, et comme tout est tranquille il retourne dans le chœur, et le chant recommence. Lorsque tout à coup on entend un fracas vers les portes qui s'ouvrent précipitamment et un flot impétueux de peuple armé de bâtons et de pierres se jette dans l'église, semblable à un fleuve qui a brisé ses digues.

En tête de tous les autres s'avançait le prêtre qui prêchait sur la place. C'était un vieillard défait dont les cheveux en désordre tombaient sur son front et

qui tenait un crucifix dans sa main gauche et une épée dans sa droite. Il criait d'une voix tonnante et qui dominait le bruit général : — Sortez, schismatiques ! sortez, fils de Bélial, prêtres de Moloch ! Et la foule orageuse lui faisait écho en criant aussi : — Sortez, schismatiques ! sortez ! sortez ! Et ils couraient tout autour pêle-mêle les uns les autres, fracassant les bancs, jetant des pierres dans les vitrages coloriés des grandes fenêtres, déchirant les nappes des autels, et renversant les chandeliers et les croix. Ce fut à l'autel principal qu'ils causèrent le plus de dévastation. Ces furieux envahirent le chœur, arrachèrent les chanoines de leurs stalles, et les chassèrent à coups de pied et à coups de poing. On en voyait rouler sur les marches, traînés par les cheveux. Les surplis, les fourrures, les berrets, les bréviaires volaient de tous côtés.

Lorsque celui qui avait suscité cet orage vit que l'on avait tout dévasté, il monta sur une table et se mit à prêcher de nouveau, adressant des éloges à la foule pour ce bel exploit et l'exhortant à cesser désormais tout dégât. Mais il avait beau prêcher, personne ne l'écoutait et l'on continuait à parcourir l'église comme si c'eût été une forteresse prise d'assaut. Les plus déterminés pénétrèrent dans la sacristie, brisèrent à coups de massue les armoires, d'où ils tiraient les ornemens et les vases sacrés pour les partager entre eux tumultueusement comme ils auraient fait d'un butin.

Le prêtre imprudent s'y précipita, et leur cria : — Frères, vous avez rempli une œuvre de bénédiction, pourquoi la gâteriez-vous par le sacrilége ? déposez

ces ornemens. — Ils sont excommuniés aussi, s'écria un bel esprit, il faut les chasser de l'église. Et tous applaudirent à ces paroles.

Dans ce moment le prédicateur voyant un jeune homme qui avait caché sous son manteau un calice, et qui s'en allait, se mit devant lui et lui cria : — Au nom des deux pouvoirs représentés par ce Christ et par cette épée, je t'ordonne, homme scélérat, de rebrousser chemin. Mais l'autre le frappant d'un grand coup de poing sur les tempes, le fit tourner comme une toupie, et lui répondit : — Et moi, au nom de cette autorité que voilà, je t'ordonne de me laisser passer.

— Il te les a donnés les deux pouvoirs, n'est-ce pas? lui dit un autre. Le prêtre entra dans une colère épouvantable et appela toutes les malédictions du ciel sur ces méchans, qui le laissèrent parler long-temps et qui commencèrent enfin à lui répondre par des coups, des soufflets, des coups de pied, et à le chasser tout abymé et meurtri.

En attendant, il se passait hors de l'église quelque chose de plus étrange encore. Bernard, le fils du fauconnier qui était venu de Limonta avec le comte del Balzo, avait rencontré à sa première entrée à Monza une de ses connaissances avec laquelle il s'entretint quelque temps ; de sorte que lorsqu'il arriva sur la place de Saint-Jean on y faisait déjà toute cette bagarre dont nous avons parlé. Il vit quelques prêtres déchirés, sanglans, fuir de tous côtés ; il demanda ce que cela signifiait, et on lui dit que c'était les chanoines de la basilique qu'on chassait de cette manière, à cause de leur obstination à officier pendant l'interdit. — Com-

ment, dit-il en lui-même, une ville qui a toujours été pour Nicolas V, pour la bonne cause, passer ainsi tout à coup à un tel excès? Il espéra que ce ne serait qu'une fermentation passagère, et pensa qu'il pourrait faire revenir ces furieux. L'indignation et la vanité lui obscurcirent l'esprit, et ce qu'il n'avait jamais fait à Limonta, où tous les cœurs étaient endurcis dans le schisme, et où il n'y avait aucun espoir de les toucher, il voulut le tenter à Monza. Tel qu'il se trouvait, avec une cuirasse de fer sur sa casaque, avec une espèce de bonnet d'acier qui encadrait sa figure terreuse et stupide, semblable à un épouvantail pour les corbeaux, il monta sur un banc et commença à prêcher.

Lorsque notre Bernard vit sortir de Saint-Jean le prêtre qui avait suscité tout cet orage et qui n'avait pas été capable de l'apaiser; lorsqu'il le vit si maltraité, poursuivi par la foule qui hurlait après lui, il pensa que ce ne pouvait être qu'un des chanoines qui souffraient pour la bonne cause. Il descendit en conséquence de son banc, alla au devant de ce malencontreux et il lui baisait les habits et les mains.

Mais quelqu'un de la foule, qui s'aperçut de sa méprise, lui cria que ce prêtre n'était pas un chanoine de Monza, mais bien celui qui avait attiré sur les chanoines tout ce désastre. Bernard se retira alors plein d'horreur, s'écriant: — J'ai donc baisé un serpent venimeux, en croyant baiser une colombe!

— C'est toi qui es l'aspic, le dragon, le basilic, se mit à crier l'autre beaucoup plus fort, toi, fauteur du schisme et de l'hérésie.

Et c'était à celui qui crierait le plus haut, sans que

ni l'un ni l'autre voulût ralentir un instant sa voix : la populace riait et les excitait. A la fin, un de ces marauds poussa fortement dans le dos le fils du fauconnier qui tomba par terre les jambes en l'air, au milieu des hurlemens et des battemens de mains qui éclatèrent de tous côtés plus bruyans que jamais.

On entendit tout à coup quelques voix qui apaisèrent immédiatement ce tapage : — Place ! holà ! retirez-vous, ouvrez le passage ! C'était Ottorino qui arrivait à cheval avec le comte del Balzo et trente soldats environ.

A leur arrivée, la foule se dispersa sans bruit. Lupo qui était à côté de son seigneur reconnut aussitôt son frère qui secouait ses habits barbouillés, et ramassait son casque, et il lui dit : — Vous ne voulez jamais garder votre langue entre vos dents : vous n'avez que ce que vous méritez.

— Si tu étais arrivé un instant plus tôt, répondit Bernard, tu m'aurais prêté ton bras.

— Tu aurais plutôt besoin que je te prêtasse un peu de cervelle, répondit Lupo.

Ottorino était entré dans l'église avec les cavaliers qui le suivaient, et galopant du haut en bas des nefs, pénétrant dans les chapelles et jusque dans la sacristie, et dans le chœur, il en chassa à coups de plat de sabre et de lance tous ces pillards qui s'y étaient établis.

Les dames, que nous avons laissées dans l'église au moment où le premier flot de peuple y pénétrait, s'étaient réfugiées dans une chapelle dont le fauconnier avait promptement fermé les grilles pour les mettre

en sûreté, tandis que tout dans l'église était livré au pillage. Quelques misérables s'étaient présentés là aussi en demandant avec menaces qu'on leur ouvrît la grille de la chapelle; mais Ambroise avait tiré sa bonne dague et il en frappait ceux qu'il ne pouvait éloigner par de bonnes paroles. Il ordonna pourtant à sa fille de renverser sur l'autel les chandeliers et les croix qui servaient de prétexte à ces marauds pour vouloir pénétrer dans cette chapelle. Lauretta obéit aussitôt, quoique sa mère la grondât, et lui dit que l'on ne devait pas prendre part à cette profanation, et que c'était le cas de souffrir plutôt le martyre.

Elles restèrent ainsi renfermées pendant long-temps, jusqu'à ce que, par bonheur, quelques hommes de la suite du comte qui étaient accourus dans l'église, les aperçurent et vinrent se placer devant la grille avec leurs armes prêtes. Cette vue fit passer aux destructeurs l'envie d'essayer de prendre ce poste.

Il nous est pénible d'avoir été obligé d'entretenir aussi longuement nos lecteurs de ces profanations insensées et impies, et nous ne voudrions pas qu'on nous accusât de ne pas les avoir présentées avec la gravité convenable. En retraçant une pareille scène, qui n'est certainement pas une des plus scandaleuses parmi tant d'excès qui se succédaient dans ces temps malheureux, nous avons voulu que le lecteur pût en tirer une juste appréciation de la vérité. Nous avons voulu lui en laisser une impression forte et pénible, comme on la reçoit en lisant les chroniques des contemporains. Pour que cette impression fût telle, elle ne devait être ni mitigée par des ménagemens, ni adoucie par aucune

réflexion morale. La moralité résulte d'elle-même pour celui qui veut la chercher.

La famille du comte et sa suite continuèrent leur voyage vers Milan, et Ottorino, qui n'avait réussi à rien faire à Monza, s'offrit, comme on le pense bien, pour les accompagner.

— Je vous assure que je ne vous ai pas écrit d'autre lettre que celle que vous avez reçue à Limonta, par le moyen d'un de mes serviteurs, disait au père de Béatrix le jeune chevalier qui était à cheval à ses côtés.

— Pourtant, répondait le comte, ces pêcheurs de Varenna, dont je vous ai parlé, disaient précisément avoir une lettre de vous qui leur avait été remise par Lupo lui-même sur la place du marché de Monza.

On fit venir Lupo, et on apprit que la lettre avait été envoyée par lui à son père pour le conjurer de se mettre en lieu de sûreté. Il l'avait fait écrire, à Monza, par un prêtre de sa connaissance, et il l'avait remise à ces pêcheurs.

— Ah! maintenant je comprends, dit le comte; et continuant à parler à voix basse avec le jeune chevalier : — Dites-moi un peu, lui demandait-il, que m'avez-vous écrit? que l'abbé de Saint-Ambroise.....

— Est tout-à-fait hors de lui, dit Ottorino, et maintenant ici, à Monza, je viens d'apprendre que, cette nuit, on embarquera à Lecco les soixante lanciers qu'on a désignés pour aller exterminer les pauvres Limontins.

— Miséricorde! mais moi, comment puis-je être compromis! ce n'est pas ma faute si ces montagnards

obstinés n'ont pas voulu se soumettre à toutes les volontés de leur seigneur.

— Que voulez-vous que je vous dise? Le cardinal vous en veut à vous aussi.

— Malheureux que je suis ! mais je vous le répète, je n'y suis pour rien. Il dit que je les protége! Soyez sûr que de votre lettre et de tout ce que votre envoyé m'a dit de vive voix, je n'ai pas soufflé le mot à qui que ce soit.

— Comment ! à Limonta on n'en sait donc rien?

— Rien.

— Dans ce cas, il faut dépêcher de suite quelqu'un pour les en avertir, dit le jeune homme.

— Non, par pitié; si on les trouve sur leur garde, qui pourra ôter de l'esprit du cardinal que l'avis ne leur en soit venu de moi? et comme il m'a déjà pris en grippe.....

Mais Ottorino, sans l'écouter, dit à son écuyer :

— Il faut que tu coures tout de suite à Limonta, avertir tes compatriotes de l'orage qui les menace; rebrousse chemin; prends un cheval frais à Monza, et dépêche-toi.

— Non, non, répétait le comte, vous voulez me perdre. L'abbé sait que Lupo est fils d'un de mes serviteurs....

— Il est mon écuyer, répondit Ottorino, je prends cela sur moi.

— Réfléchissez à une chose, continuait le comte, à l'heure qu'il est, ils sauront déjà tout.

— Ne m'avez-vous pas dit qu'ils ne soupçonnaient rien?

— C'est-à-dire..... Moi, vraiment, je ne le sais pas..... Mais il est probable qu'ils auront reçu quelque avis de Lecco. Oh ! ils l'auront reçu, ils l'ont reçu sûrement, je parierais qu'ils l'ont reçu.

— De toute manière il vaut mieux s'en assurer, répliqua le jeune chevalier.

— Comment ! ce pauvre Lupo aller ainsi dans l'obscurité, au milieu de ces précipices !..... ajouta le comte en insistant toujours.

— Ne vous soucier pas de cela, dit en l'interrompant le fils du fauconnier, je laisserai mon cheval au premier village où la nuit me surprendra et j'avancerai à pied. Comment donc ! ne pourrais-je pas faire une dizaine de milles, lorsqu'il y va de la vie de tant de pauvres gens ? Il tourna aussitôt son cheval et le mit au galop.

— Alors Ottorino s'approcha d'Ermelinde et lui fit part de tout ce qui venait d'être dit et du motif qui occasionait le retour soudain de Lupo. Il tâchait d'adresser en même temps la parole à Béatrix ; de donner à la conversation une direction qui l'obligeât d'y prendre part aussi. Malgré tous ses efforts, Béatrix non seulement n'ouvrit jamais la bouche, mais ne leva pas même les yeux sur lui, les tenant baissés et recueillis; Ermelinde, de son côté, après avoir entendu tout ce qui regardait les affaires de Limonta, paraissait vouloir laisser tomber tous les autres sujets de conversation, et répondait sèchement et froidement, autant que sa courtoisie naturelle le lui permettait.

Le jeune homme découragé par ce maintien se perdait dans un labyrinthe de conjectures. — Béatrix n'a

peut-être pas reçu ma lettre? Peut-être dédaigne-t-elle mon amour? Sa mère ne trouve-t-elle pas cette alliance convenable? L'aurait-on déjà destinée à un autre?

Pour sortir au plus tôt de ce doute, il prit le comte à l'écart et commença tout doucement à lui parler de sa fille. Il finit par la lui demander en mariage. Le comte se répandit en éloges sur la famille et sur la personne même du jeune homme, mais il finit par lui faire comprendre en hésitant qu'il n'aurait pas voulu pour rien au monde se faire une querelle avec Marco, qui, selon ce que lui avait dit sa femme, avait déjà en vue pour lui un mariage de son choix.

Ottorino répondit qu'il espérait obtenir le consentement de Marco, qui, dans cette affaire, n'avait d'autre but que celui de le rendre heureux; mais que de toute manière il était maître de lui-même, et que malgré le respect qu'il avait pour ce seigneur, il n'était ni son vassal ni son fils, et voulait se marier à son gré, que Marco l'approuvât ou non.

En entendant cette conclusion le comte fit une grimace comme s'il avait voulu dire : — Mon cher ami, tu peux faire le fier-à-bras si tu veux, pour moi je n'ai aucune envie de me casser la tête contre les murailles. Il se borna cependant à lui dire :

— C'est bien, c'est bien, nous en parlerons à notre aise.

Mais le jenne homme, qui s'aperçut de la mauvaise impression produite sur le comte par ses dernières paroles, tâcha aussitôt de les redresser. Il dit d'abord que lorsque Marco saurait que celle pour laquelle il voulait rompre le précédent traité de mariage était

une fille du comte Oldrado del Balzo, il n'aurait aucune objection. Il ajouta que Marco avait beaucoup demandé de ses nouvelles et témoignait un grand désir de le voir à Milan, où il paraissait que les choses commençaient à tourner en faveur du pontife Jean. Enfin il lui laissa entrevoir à demi que l'on comptait sur lui à cause du crédit dont il jouissait.

Je ne vous dirai pas si notre ami s'épanouit de joie. Le brave homme avait l'habitude de se vanter lui-même, mais il n'avait pas celle de s'entendre flatter par les autres. Son visage étincelait de ce sourire embarrassant qui se glisse en nous lorsque la louange vient nous chatouiller; de ce sourire que chacun s'efforce de déguiser et de retenir pour cacher la trop stupide expression de sa vanité, mais qui déborde malgré nous comme pour nous dépiter, et empoisonner par le malaise qu'il nous cause les plus heureux momens de notre vie et cette douce satisfaction d'amour-propre qui arrive si rarement et avec tant de peine.

— Écoutez, répondit enfin le comte, à la vérité Marco me fait plus d'honneur que je n'en mérite..... Au reste je vous l'ai bien dit que nous étions amis depuis notre première jeunesse. Quoi qu'il en soit, si je suis bon à quelque chose, je suis tout à son service.... Et à l'égard de ce dont vous me parliez pour Béatrix, je vous répète que pourvu qu'il n'y ait pas d'obstacle de sa part, je vous la promets dès à présent, et je m'estime fort heureux de la placer si honorablement, si à mon gré; car vous savez combien je vous estime et je vous aime... et Ermelinde aussi, je vous réponds qu'elle en sera très contente.

En attendant, la compagnie était arrivée à Milan. Le comte alla descendre à la Brera del Guercio, où était sa maison, et le jeune homme courut tout droit chez Marco Visconti.

X.

Aussitôt que Marco eut vu entrer Ottorino dans sa chambre où il était tout seul, occupé à parcourir quelques papiers, il se leva et allant courtoisement au devant de lui :

— Déjà de retour ? lui dit-il. Eh bien, comment vont les affaires de Monza ?

— Tout le monde y est mécontent, répondit le jeune homme, mais personne n'ose lever la tête de peur du duc de Tech.

— A qui as-tu parlé ?

— Aux chefs du parti guelfe que vous m'avez indiqués : à Guztno Gavazza, à Moneghino Zeva et à Berusio Rabia ; et aussitôt que ce dernier pourra venir sans réveiller les soupçons, il se rendra à Milan pour conférer avec vous sur ce qu'il y a à faire.

— Et le peuple ? quelles nouvelles m'en donnes-tu ?

— De très mauvaises : ce prêtre Martin que vous y

avez envoyé pour faire l'apôtre pourra vous en dire quelque chose. C'est un miracle s'il est sorti vivant des ongles de la populace qu'il s'était mis à catéchiser.

— Sont-ils donc si fanatiques pour l'antipape Nicolas?

— Ce n'est pas qu'ils tiennent plutôt pour Nicolas que pour Jean; mais c'est une poignée de brigands qui ne veut que pêcher dans l'eau trouble. Et ici Ottorino se mit à raconter tout ce qui était arrivé dans l'église de Monza.

— Canaille! répétait Marco en souriant au récit de ces prouesses. Toujours la même partout. C'est bon. Maintenant ce qui m'importe, c'est de brouiller l'écheveau et de bien l'embarrasser. Nous le débrouillerons ensuite à une meilleure occasion. Et ce pauvre Martin.....

—Je vous donne ma parole qu'ils lui ont fait passer l'envie de prêcher et qu'il s'en souviendra long-temps.

—Il est vrai, répondit Marco, qu'il a été bien maladroit. Faut-il donc avoir les cheveux blancs pour savoir que le peuple soulevé est une bête difficile à mener, et que le moindre mal qu'il puisse commettre, c'est de voler? Il faut le laisser faire, par Dieu, il faut le laisser faire. Mais, après tout, y a-t-il un si grand mal que de temps à autre il entre dans les poches des pauvres gens un peu de cet or et de cet argent qui s'entasse, tous les jours, dans les sacristies en forme de lampes, de chandeliers et de croix? Ne pourrait-on pas être tout aussi bon chrétien et n'avoir que des lampes de verre ou de terre et que des croix ou des chandeliers de bois? Enfin cet or, cet argent, d'où

est-il sorti, je le demande ? Ce qui m'importe, c'est que le peuple ne soit pas attaché de cœur au schisme.

— Quant à cela, vous pouvez être tranquille ; il ne sait pas, je crois, ce que signifient ni le pape ni l'antipape. La preuve, c'est qu'après avoir maltraité ce pauvre Martin qui prêchait pour Jean contre Nicolas, ils commençaient à en faire autant pour un autre qui s'était mis à prêcher pour Nicolas contre Jean. C'était un montagnard venu de Limonta avec le comte del Balzo ; et, si je n'étais pas arrivé à temps, ils allaient l'arranger d'une belle manière.

— Le comte del Bazo est donc ici ?

— Nous venons d'arriver ensemble.

— Tu le vois, le moyen que je t'ai suggéré a produit son effet. Maintenant qu'il est ici, ce sera ma faute si je n'en profite pas. Il faudra que je commence ;.... écoute,.... il est à Milan avec toute sa famille, n'est-ce pas ?

— Oui, avec toute sa famille.

— Demain, je donne un petit repas d'amis ; ne pourrais-tu pas t'arranger de manière à y venir avec lui ?.... Ermelinde,.... certes je ne puis espérer de la voir, mais.... cette Béatrix dont tu m'as conté tant de merveilles, pourrais-tu la décider à accompagner son père ?

Ottorino, qui ne demandait pas mieux, assuré qu'il était que Marco, s'il voyait la jeune fille, objet de son amour, lui pardonnerait facilement de refuser la fille de Rusconi, promit aussitôt de tout faire pour réussir.

Le lendemain, il alla de bonne heure chez le comte pour lui dire que Marco l'attendait ce jour même avec

Béatrix. Afin de lui présenter cette invitation comme une grande faveur, il lui dit que c'était une distinction, un honneur qui lui vaudrait beaucoup de crédit à Milan et qu'il n'y avait pas moyen de s'en exempter.

Ermelinde, à qui le comte fit part de la chose comme déjà arrêtée, n'eut rien à y opposer. Sa fille était comme fiancée à Ottorino qui l'avait formellement demandée, et il était juste et naturel qu'il souhaitât de la présenter à son seigneur pour qu'il agréât cette alliance et qu'il consentît à la rupture de tout engagement antérieur. Cependant, lorsque Ermelinde se représentait sa fille en présence de Marco, elle sentait son cœur palpiter d'une frayeur mystérieuse, causée par ses souvenirs et ses pressentimens. Quand elle donna son consentement à Béatrix qui était elle-même toute troublée par ce qu'elle avait entendu dire de cet homme, il lui sembla prononcer une sentence qui devait décider de sa destinée : en la voyant partir, ses yeux se remplirent de larmes.

Marco Visconti attendait l'heure du dîner dans une salle de son palais, au milieu d'un cercle des jeunes gens les plus considérables de Milan. Toujours splendide dans la manière dont il traitait ses amis et les seigneurs du pays, il avait alors accru sa magnificence, qui allait jusqu'au faste et à la prodigalité, pour se faire des partisans et pour frapper la multitude, qui se laisse aisément éblouir par tout ce qui a de l'éclat. Les historiens remarquent que dans la somptuosité de ses fêtes et de ses banquets, dans le luxe des habits et des chevaux, dans la pompe de sa suite de damoiseaux, de pages et d'écuyers, il surpassait de beaucoup son ne-

veu Azzone, qui avait été nommé seigneur de Milan.

Un des principaux personnages de ce cercle était Lodrisio Visconti, frère de l'abbé intrus de Saint-Ambroise, qui était le conseiller le plus écouté par Marco, ainsi que son instigateur principal dans toutes les menées secrètes qu'il avait ourdies. C'était un homme d'un aspect superbe, âgé d'environ quarante ans, courageux de sa personne, mais d'un esprit turbulent, inquiet, qui avait déjà fait beaucoup parler de lui et qui était destiné à acquérir plus tard une trop infâme célébrité. Il détestait depuis long-temps Ottorino, soit à cause de la préférence que lui accordait Marco, sur l'esprit duquel il aurait voulu dominer seul, soit pour certaine contestation qu'ils avaient eue ensemble, au sujet de la succession du fief de Castelletto, sur le Tessin, fief qui était enfin échu à Ottorino. Marco avait tâché de les raccommoder, et depuis quelque temps ils paraissaient réconciliés; mais Lodrisio n'avait pas déposé son ancienne rancune et était toujours aux aguets pour saisir l'occasion de perdre son rival.

Un page annonça l'arrivée du comte del Balzo. Tous les yeux se tournèrent vers la porte et on le vit entrer tenant sa fille par la main. Marco se leva tout troublé pour aller au devant d'eux. A la première apparition de Béatrix qui s'avançait les yeux baissés et le visage couvert d'une modeste rougeur, il crut voir Ermelinde elle-même, et il en fut tout bouleversé. Se maîtrisant aussitôt, il accueillit le comte avec une dignité affable, un air empressé et un regard amical, mais qui imposait le respect. Il rendit à sa fille tous les honneurs

qu'on rendait aux plus nobles demoiselles, en s'entretenant avec elle d'une manière aimable, jusqu'à ce que les pages vinssent annoncer que le repas était servi. On passa alors dans une autre salle. Marco fit asseoir Béatrix à sa droite, et le comte del Balzo à sa gauche, et tout le monde prit place autour de la table.

Nous ne nous arrêterons pas à décrire l'ordre de ce banquet qui n'égalait certainement pas la somptuosité des banquets alors usités dans les occasions solennelles, mais qui néanmoins était tel que de nos jours il pourrait faire honneur à la plus riche et magnifique cour de l'Europe.

On y voyait des nappes et des serviettes avec des broderies, des franges, des glands et l'armoirie du serpent au milieu ; de petits vases précieux ; des plats en or et en argent chargés de mets de toute espèce, assaisonnés de saveurs bizarres et coloriés de manières diverses, des poissons dorés, des paons artistement recouverts de leurs plumes et posés avec un tel artifice qu'ils paraissaient vivans, jusqu'à ce qu'on les vît tout à coup dépouillés et fumans sous le couteau des sénéchaux ; du gibier et de la venaison, un petit ours avec les poils légèrement argentés, les ongles et les dents dorés et le feu dans la bouche. On versait sur les mains de chaque convive des eaux parfumées, et on remplissait de vins exquis de superbes coupes en métaux précieux, sculptées, ou en cristal, sur lesquelles étaient peintes des fleurs, des animaux et des vignes en réseaux. Tandis que les convives vidaient les derniers verres, douze damoiseaux avec les pourpoints et les bas à couleurs rouge et blanche entrèrent

dans la salle et apportèrent les cadeaux de la fête. L'un conduisait une couple de lévriers, de chiens d'arrêt ou de limiers avec les colliers en velours brodé, avec les attaches et les laisses en maroquin à fleurs ; l'autre tenait sur sa main de beaux autours, des éperviers, des faucons, des gerfauts dressés à différentes chasses, avec les liens rouges et les lanières blanches, leurs chaperons ornés de perles, des grelots d'argent ; et une plaque du même métal, sur laquelle était sculptée l'armoirie du serpent, brillait sur leur poitrine ; un troisième avait une épée avec la poignée dorée, un autre un casque d'acier ; d'autres portaient de petits manteaux, des casaques de laine avec les cordons en soie, les petits boutons en perles et les glands en or [1].

Lorsque les pages arrivèrent avec les présens, Marco s'aperçut qu'il n'y avait rien qu'on pût offrir à une noble demoiselle ; et il fit signe à l'un de ses écuyers, qui s'étant éloigné un instant reparut en apportant

[1] Celui qui veut connaître la magnificence et la profusion de cette époque doit lire dans nos chroniques la description du banquet donné par Galéas Visconti sur la place de l'Aringo, lors du mariage de sa fille Violante avec le prince Lionel, fils du roi d'Angleterre. A la première table, où était assis Pétrarque avec les princes et les principaux barons, il y eut dix-huit services et à chacun de ceux-ci de nouveaux cadeaux ; outre la profusion d'habillemens, de fourrures précieuses, de caparaçons, d'armures complètes en argent, de vases et de bassins en argent et en or émaillés, on distribua vingt pièces de drap de soie et d'or, une quantité de fleurs en perles, en rubis, en diamans ; douze bœufs gras, soixante-six chevaux, six grands coursiers de guerre et six gros chevaux de joûte, enfin deux fameux chevaux, l'un appelé *Lion*, l'autre *Abbé*, qu'on offrit au marié.

une couronne de perles sur un bassin d'or. Alors Marco se leva, prit la couronne entre les deux mains, plia un genou devant Béatrix et se relevant aussitôt la plaça courtoisement sur sa tête en disant : — Dieu conserve la reine du banquet ! et tous les convives répondirent par des applaudissemens.

Après cela il pria la jeune fille de rendre agréables (nous répétons ses propres paroles) ses pauvres dons en les offrant de sa main aux chevaliers et aux barons qui honoraient son banquet de leur présence. Marco lui-même, servant d'écuyer à Béatrix, l'accompagna tout autour de la table, et prenant des mains des pages les dons qu'ils avaient apportés, il les lui présentait tandis que la jeune fille, avec une grâce infinie, les offrait successivement à celui qui se trouvait devant elle, et qui recevait le présent en mettant un genou en terre et en baisant l'extrémité de la robe de la charmante donatrice. Ottorino eut un casque d'acier avec la visière émaillée, et on remarqua que la main de la belle reine tremblait extraordinairement en le lui offrant, mais on en attribua la cause au poids de cette pièce d'armure trop lourde pour le bras délicat d'une demoiselle.

Le dernier à recevoir son présent fut le comte del Balzo, pour qui Marco avait réservé un superbe faucon étranger. Il le prit des mains de sa fille, avec un genou plié, lui baisa comme les autres l'extrémité de la robe, mais en se relevant il ne put contenir sa paternelle satisfaction, et lui jetant les bras au cou, il lui donna un baiser sur le front en lui disant : — Ma fille, Dieu te bénisse ! Sur quoi il s'éleva de nouveau,

dans toute la salle, des acclamations et des applaudissemens.

Lorsque le bruit fut apaisé, Marco dit à la jeune fille : — Très belle et très gracieuse reine, serais-je le seul, parmi tous vos admirateurs, qui ne recevrait aucune faveur de vous ! Si ma demande n'est pas trop indiscrète, puis-je espérer d'obtenir de vos mains un ruban, un nœud, un fil, un signe quelconque que vous m'acceptez pour votre chevalier et votre vassal?

La demoiselle fut toute confuse et presque effrayée, mais son père lui dit : — Vite, détache quelque chose..... voyons, un de tes bracelets. Elle obéit et détacha de son poignet gauche un ruban brodé en or; Marco plia le genou et le reçut de ses mains.

Après qu'on eut desservi, la société se partagea en différens groupes, et l'on commença à discourir sur les nouvelles du jour. On parla du pape et de l'antipape, et le comte del Balzo s'empara aussitôt de la conversation, fit parade de tout son savoir, et débita toute sa doctrine canonique. Tous ces jeunes gens, qui ne comprenaient rien au-delà de leur épée et de leurs chevaux, étaient ébahis de sa merveilleuse érudition. Mais à la longue on se fatigue d'admirer; peut-être même n'y a-t-il rien dont on se fatigue si vite, surtout quand on admire de confiance et sur parole. Les auditeurs s'aperçurent qu'ils avaient aussi une langue et commencèrent, l'un d'un côté, l'autre de l'autre, à se détacher du cercle qu'on avait fait autour de l'orateur, de sorte que l'auditoire se réduisit à trois ou quatre personnes, et celles-ci encore, au premier moment où le comte fut obligé de faire une pause, s'éclip-

sèrent poliment et allèrent se réunir à un nouveau cercle qui se formait des déserteurs du premier.

L'on y parlait d'une joûte qu'on avait annoncée dans ce même jour, pour fêter la nomination d'Azzone Visconti comme vicaire impérial. Après plusieurs questions et plusieurs réponses, Lodrisio, tirant de son sein une feuille en parchemin : — Voilà, dit-il, voilà le cartel comme il a été publié par les crieurs.

Toute la société se pressa autour de Lodrisio, qui commença à lire.

« Maintenant écoutez, écoutez, messieurs les prin-
« ces, les barons et les gentilshommes, car je vais
« vous faire connaître la grande et noble passe d'ar-
« mes, le combat public et la joûte qui auront lieu,
« à Milan de Lombardie, d'ici à un mois, à compter
« de la date de la présente.

« Pour fuir l'oisiveté, exercer sa personne et acqué-
« rir de l'honneur dans le métier des armes et la
« faveur des très belles et très nobles dames dont nous
« sommes les serviteurs, et pour montrer en même
« temps la joie de la ville et de la province pour la
« nomination du magnifique et illustre Azzone Vis-
« conti en qualité de vicaire impérial, nous, chevaliers
« soussignés, nous avons arrêté l'entreprise d'un
« combat public et d'une joûte, où, depuis le lever
« du soleil jusqu'à son coucher, nous répondrons à
« tout chevalier milanais, ou étranger dûment qualifié.

« *Note des exploits.*

« Premier exploit à cheval, dans la lice, quatre « coups de lance et un pour la dame.

« Second exploit, à coups d'épée, à cheval, un à « un, ou deux à deux, ou tous ensemble, selon le « bon plaisir du camp.

« Ceux qui tiennent le camp fourniront les lances « de longueur et grosseur égales, et les épées au « choix des combattans.

« Si quelqu'un frapppe le cheval de l'adversaire, « on le mettra hors des rangs.

« Celui qui aura rompu plusieurs lances ou fait « mieux encore recevra pour prix une armure.

« Les combattans seront obligés de venir toucher « un ou plusieurs boucliers pendus au bout de la lice. « Ils toucheront le bouclier de leur choix, ou tous « s'ils veulent, et là ils trouveront un officier d'armes « qui les enrôlera.

« Les combattans seront aussi obligés d'apporter « ou de faire apporter, par un gentilhomme, aux « officiers d'armes susdits, leurs boucliers avec leurs « devises et leurs armoiries pour les pendre où il a « été dit plus haut, avant de commencer la joûte; et, « dans le cas où elles n'y seraient pas pendues dans le « temps prescrit, elles ne seront pas reçues sans le « consentement de ceux qui président la joûte et de « l'illustre et magnifique messire vicaire impérial.

« Et en signe de vérité nous avons apposé nos noms. »

La lecture s'arrêta ici. — Et les souscriptions? s'écrièrent plusieurs : Voyons, voyons.

Voilà aussi les souscriptions.

« Sacramoro Liprando.
Ottorino Visconti.
Bronzin Caimo.
Pinala.
Pietro Meraviglia.
Un des Tanzo.
Deux Biraghi.
Deux Bossi.
Bertone Cacatossici.
Lorenzolo da Landriano.

« Donné à Milan de Lombardie, an du Seigneur 1329, le mois.... et le jour.... » En voulez-vous davantage?

Le comte del Balzo, qui, pendant le banquet, avait été sous le charme de la présence de Marco et tenu en respect par la majesté naturelle de son visage et de ses manières, et qui n'avait fait que répondre par des mots entrecoupés aux demandes que le maître de la maison lui adressait de temps à autre, se trouvant maintenant éloigné de lui et, pour ainsi dire, en dehors de l'orbite de son action, se sentit exalté par les honneurs qu'on avait rendus à sa fille et par l'attention qu'on avait donnée pendant si long-temps à son premier discours, et il ne put se contenir. A peine la lecture fut-elle finie, qu'avançant sa tête dans le cercle des jeunes gens qui l'avaient écoutée :

— On parle ici de tournoi et de joûte, n'est-ce pas? demanda-t-il de l'air d'un homme qui n'attend pas une réponse, mais qui veut prendre part à un discours déjà commencé. — Savez vous ce que joûte veut dire?

je vais vous l'expliquer. Joûte dérive de *juxtà*, près, parce que c'est un combat qui se fait de près, corps à corps. — Et quels seront les juges de la lice ? demanda alors quelqu'un de la société qui ne paraissait guère se soucier de cette érudition.

Mais le comte, sans donner aux autres le temps de répondre, continuait : — Et voyez-vous, l'usage des joûtes est très ancien. Il y en avait déjà aux temps de la guerre de Troie, c'est-à-dire bien avant la table ronde et le roi Arthur ; et c'est pour cela que nous l'appelons *Trojæ ludus*, qui veut dire jeu de Troie, ou guerre de Troie, parce que les Romains appelaient aussi la guerre *ludus*, comme si c'était un jeu.

Personne ne souffla mot, mais l'orateur dut s'apercevoir au visage et aux manières de ses auditeurs qu'ils ne prenaient pas trop de plaisir aux études étymologiques, et qu'en conséquence il devait changer de thème. Il commença donc à faire le docteur en fait d'armes et de combats, sujet auquel la conversation paraissait tendre naturellement, et là-dessus il étala les plus grandes vieilleries sur la manière de se tenir dans un combat ou dans une joûte. Il dit comment un chevalier devait se poser sur les étriers, comment il devait baisser, arrêter, manier la lance, esquiver un coup de taille ou de pointe ; il cita plusieurs auteurs, il allégua différens cas, enfin il en dit assez pour être considéré comme un habile joûteur auprès d'un érudit, et comme un érudit, je n'en dirai pas davantage, auprès des personnes du métier, tels qu'étaient précisément tous ces jeunes gens qui de temps à autre se regardaient et riaient dans leurs moustaches.

C'est là le malheur des hommes qui savent tout. Il ne faut pas se flatter qu'ils veuillent faire usage de cette discrétion, de cette bienséante réserve qui impose de ne pas parler aux ignorans de la seule chose qu'ils savent.

Marco n'avait pas quitté Béatrix, avec laquelle il s'entretenait avec une honnête affabilité. Mais l'heure étant avancée, le père se présenta pour prendre congé, et Marco accompagna la demoiselle jusqu'au seuil de la salle, où il la rendit à son père en la comblant de louanges et après lui avoir dit beaucoup de choses obligeantes. Il se sépara du comte en ajoutant que désormais il espérait que ses fréquentes visites le dédommageraient de la longueur du temps qu'ils avaient passé éloignés l'un de l'autre.

Le comte sortit tellement enivré qu'il ne semblait pas toucher la terre. Dès qu'il fut arrivé à la maison, il raconta à sa femme tous les honneurs qu'on lui avait rendus ainsi qu'à sa fille, et Ermelinde en fut toute consolée, ne doutant pas qu'Ottorino n'eût fait part à Marco de son projet de mariage avec Béatrix, et que les bontés que celui-ci avait témoignées au comte et à sa fille ne fussent une marque de son assentiment.

Peu d'instans après, Ottorino lui-même arriva tout rayonnant de joie, et, s'étant mis à parler des amusemens du jour, il s'aperçut que le comte et la comtesse croyaient que Marco avait réellement donné son consentement. Il ne se soucia point de les détromper, car, après l'accueil dont il avait été témoin, il se croyait sûr de son fait et il était résolu de saisir la première occasion pour faire ce qu'il n'avait pas osé au milieu

d'une si grande société. Il parla donc de son mariage avec Béatrix comme d'une chose prochaine, et en peu de mots tout fut arrangé.

Alors le comte fit un signe à sa femme; et, se tournant ensuite vers Béatrix qui, du moment où l'on avait entamé ce discours, avait gardé le silence et n'avait pas même osé lever la tête : — Écoute-moi, lui-dit-il de cet air riant, moitié niais et moitié malin, qu'il avait l'habitude de prendre lorsqu'il allait lancer quelque bon mot, écoute-moi un peu : nous avons compté sans notre hôte; nous t'avons promise en mariage sans demander ton consentement, et peut-être es-tu bien éloignée de penser à de pareilles choses?

Béatrix devint rouge comme la braise, prit une main de sa mère et ne répondit mot.

Mais Ermelinde fit signe au comte de cesser un tel langage; puis elle dit à Ottorino, en souriant : — Quoique ce soient là des affaires où la procuration ne vaut rien, néanmoins pour cette fois vous voudrez bien vous contenter que sa mère vous dise oui pour elle.

Sur cela, le jeune homme prit congé, et la jeune fille, en le voyant partir, leva la tête, sans quitter la main de sa mère, et dit : — Demain vous viendrez, n'est-ce pas?

— Ah! ah! elle s'est trahie, elle s'est trahie, la petite dissimulée, s'écria le comte en riant à gorge déployée; voyez si elle paraît la même! ah! on l'aurait prise pour une Sainte Lucie! Ah! petite rusée, petite rusée!

Le jeune homme partit aussi heureux que ceux qui restaient.

XI.

Une lampe d'argent à trois mèches brûlait dans la chambre particulière de Marco Visconti en y répandant un parfum suave. Lodrisio, assis sur un escabeau à bras sans dossier, le coude appuyé sur une petite table, et le menton dans sa main, parlait au maître de la maison qui l'écoutait d'un air distrait et comme tourmenté par quelque pensée secrète.

—Nous pouvons être sûrs de cela, disait l'astucieux conseiller, aujourd'hui le duc de Monteforte a touché les vingt-cinq mille florins d'or que Louis de Bavière lui a assignés sur votre neveu Azzone, et demain il prendra le chemin du Tyrol, avec sa troupe allemande, pour ne plus reparaître. L'empereur, qui l'attend en Toscane avec l'argent, et qui se trouve à sec dans ce moment, sera ma foi bien confus lorsqu'il apprendra que le comte est décampé; savez-vous que ç'a été un coup de maître que de nous débarrasser

tout à la fois de ces gens-là? Qui pouvait se risquer à rien tenter de nouveau tant que nous les avions sur les épaules?

— Certes! répondit Marco d'un air distrait.

—Avec tout cela, reprit Lodrisio, vous aviez raison lorsque ce matin vous me disiez que l'entreprise n'était pas encore mûre, et qu'il fallait laisser aux prêtres et aux moines envoyés par le pape, le temps de produire leur effet; il est nécessaire de laisser le Bavarois s'appauvrir toujours plus de gens et d'argent, comme il fait chaque jour. Oh! à propos, savez-vous que les huit cents cavaliers allemands qu'on disait avoir abandonné leurs drapeaux parce qu'on ne les payait pas, se sont fortifiés dans la vallée de Nievole, dans le château fort du Ceruglio. Est-ce qu'au palais du vicaire on n'en sait encore rien?

Marco, qui dans ce moment était occupé de toute autre chose, entendit ces dernières phrases à peu près comme quelqu'un qui tombe de sommeil et dont l'oreille est frappée par le son matériel des mots sans que l'esprit en saisisse le sens. De même que l'homme qui sommeille, secoué par celui qui lui parle, parvient, quoique troublé et hors de lui, à deviner le sens du discours qui lui est adressé au moyen des derniers mots qui retentissent à son oreille; ainsi Marco réveillé par le mot Ceruglio dont il entendait encore résonner le murmure affaibli, et frappé par l'interruption soudaine de Lodrisio, devina de quoi il était question. Pour cacher sa distraction, il répondit comme quelqu'un qui aurait toujours été attentif.

— Les troupes du Ceruglio, n'est-ce pas?

— Oui, je vous demandais si vos frères et si le vicaire en ont entendu parler?

— Ils ont été informés de leur révolte par le Bavarois lui-même, répondit Marco; il presse beaucoup mon neveu pour avoir l'argent de l'investiture, avec lequel il espère ramener à l'obéissance les troupes rebelles.

— Il peut y compter vraiment! Il n'aura pas beaucoup d'argent à dépenser s'il en attend d'ici, répondit l'autre.

— Et sais-tu, continuait Marco, sais-tu ce qu'Azzone a imaginé de faire? Devine! Il veut m'envoyer au Ceruglio au lieu d'y envoyer l'argent.

— Comment?

— Il voudrait m'envoyer en otage auprès des troupes révoltées, afin de les tenir en respect jusqu'à ce qu'il ait ramassé l'argent pour les payer.

— Le pauvre innocent! dit Lodrisio en souriant avec malice.

— Voilà ce qui en est, ajouta Marco, et précisément ce matin il m'a donné à entendre que la main du ciel m'avait désigné pour cette affaire, et qu'il n'y avait personne que moi qui pût le tirer de l'embarras où il se trouve, parce que ces Allemands me connaissent et qu'ils se fient à ma parole; puis il vantait mes exploits...

— Ah! il vantait vos exploits? Il fallait lui dire qu'il lui reste encore à voir le plus beau de tous. Il n'est vraiment pas sot. Il voudrait vous éloigner d'ici où votre nom lui porte ombrage; un aveugle même le verrait.

Marco sourit et dit ensuite : — Sais-tu ce qui m'était venu à l'esprit en y pensant un peu ?

— Voyons.

— De le prendre dans ses propres filets ; d'aller comme il le veut dans la vallée de Nievole, d'attirer à moi ces huit cents lanciers qui se jetteraient tous au feu pour moi (car en cela mon neveu ne se trompe pas), et de les prendre à ma solde. Tu ferais le coup ici, et tandis que le Bavarois accourrait pour secourir sa créature, je fondrais sur ses derrières avec les huit cents lanciers du Ceruglio et avec les auxiliaires de Toscane que j'aurais rassemblés en attendant.

Lodrisio se leva d'un saut en s'écriant : — Mon cousin, voilà une idée qui vaut de l'or. Oh ! nous lui montrerons de quoi nous sommes capables !

— C'en est assez pour le moment, nous en parlerons plus à notre aise, dit Marco ; il me paraît aussi qu'on en peut tirer quelque chose. Ce soir je n'ai pas envie d'y penser davantage ; à demain.

— Je vous dis que c'est une idée merveilleuse, continuait Lodrisio en allant vers la porte, et le bel acheminement que nous pourrons donner aux négociations entamées avec Florence, lorsque vous serez dans la vallée de Nievole à la tête des huit cents lanciers !

— A propos de Florence, dit Marco pour changer la conversation, tu me rappelles que cette nuit je dois écrire à la seigneurie de cette ville. Cousin, que Dieu te soit en aide.

— Adieu donc, répondit Lodrisio, et il s'en alla.

Marco resté seul continua long-temps à parcourir, en long et en large, sa chambre à pas pressés et la tête

baissée ; de temps à autre il la secouait comme s'il avait voulu écarter quelque pensée importune. Il s'arrêta enfin tout d'un coup, et d'un air déterminé il dit à haute voix commme s'il voulait s'imposer un ordre à lui-même : — Il faut écrire à la seigneurie de Florence. Il quitta son épée pour se mettre plus à son aise et la suspendit à la muraille ; mais en la prenant par la garde ses yeux tombèrent sur le ruban qu'il avait reçu de Béatrix, et qu'il y avait noué. Il s'approcha de la petite table, déploya une feuille de parchemin, découvrit son écritoire, y trempa la plume, et voyant qu'elle écrivait mal, il se mit à la tailler, mais il avait beau s'efforcer de fixer son attention sur les défauts de sa plume et sur les remèdes qu'il fallait y apporter, sa tête se perdait et divaguait au loin. Quand il plut à Dieu il revint à lui, et comme un homme qui s'aperçoit tout à coup de ce qu'il fait, et de ce qu'il se proposait de faire, il jeta le fragment de plume qui lui restait entre les mains, en prit une autre entière, la tailla et se mit à écrire.

« Nobilibus dominis sapientibus, et communi Flo-
« rentiæ, amicis diligendis præcipue, Marcus Viceco-
« mes cum sincera dilectione, salutem [1]. »

Cela fait il appuya ses épaules au dossier de sa chaise, il regarda en l'air et se mit à penser aux phrases par lesquelles il lui convenait de commencer sa lettre. Mais ses épaules ne se détachaient pas de leur appui, ses yeux ne quittaient pas le plafond et la lettre n'avançait point.

[1] Marco Visconti envoie ses salutations à ses amis très chers les nobles et savans seigneurs, et à la commune de Florence.

Il repoussa enfin avec rudesse et de ses deux mains un tas d'écritures qui étaient devant lui, et se levant il se frappa le front d'une main et se remit à se promener en se disant à lui-même : — Mais ne le savais-je pas auparavant qu'elle devait ressembler à Ermelinde ! Ottorino ne me l'avait-il pas écrit, ne me l'avait-il pas répété tant de fois, l'étourdi? Elle a la voix de sa mère, son sourire, son maintien et le mouvement de ses yeux..... Pauvre colombe !..... à son aspect, au son de ses paroles, il me semblait revivre dans mes premières années, dans les années de l'espérance..... Oh ! que sont-ils devenus ces temps? le souffle pervers de l'iniquité n'avait pas encore souillé mon cœur..... A côté d'Ermelinde toute la création paraissait me sourire et dans chaque homme je voyais un ami..... Plus tard, que de douleur, que de corruption ! Moi aussi je me suis roulé dans cette fange ; moi aussi je me suis enivré de sang !..... et pourtant il ne me semblait pas être né pour cela..... Béatrix ! c'est un beau nom !.....

Il sourit alors avec un air de mépris comme il aurait pu le faire vis-à-vis d'un inférieur qu'il aurait surpris dans une action honteuse. — Est-ce bien toi, continua-t-il, est-ce là ce Marco dont une grande partie de l'Italie attend en palpitant l'accomplissement de ses destinées? Toi, mûri par tant d'années d'amertumes, et par de si grandes et de si douloureuses vicissitudes !... Sur le seuil du vaste et sombre avenir vers lequel tu t'avances hardiment, tu perds la tête pour une jeune fille !... Que dirait Lodrisio?... cette ame railleuse !..... Allons, que ces nuages funestes dispa-

raissent, et que mon étoile brille de nouveau dans toute sa splendeur..... Oui, je le veux!

Après avoir prononcé ces paroles il se remit à écrire la lettre qu'il avait commencée, et il ne déposa la plume, il ne leva les yeux qu'après avoir rempli quatre grandes pages d'une écriture serrée, puis il alla se coucher, l'imagination remplie de guelphes et de gibelins, de pape et d'empereur, d'intrigues et de combats.

Quelques jours plus tard, Ottorino, de retour de Pavie où il avait été envoyé pour traiter avec quelques conjurés, se présenta à son seigneur bien résolu de s'ouvrir à lui sans retard, et de le prier de donner son consentement à son mariage avec Béatrix. Mais au premier abord il le vit si sévère, si morne, si soucieux, que le courage lui manqua. Le jeune homme exposa tout ce qui regardait les affaires pour lesquelles il avait été envoyé, puis afin de disposer Marco à écouter ce qu'il avait à lui dire sur lui-même, il commença à parler du comte del Balzo, à propos d'une dispute que celui-ci avait eue dernièrement avec un moine au sujet de l'illégalité de la déposition du pontife Jean; dispute qui avait été longue, animée, et à la suite de laquelle le moine avait adhéré à l'opinion du comte, ce qui avait produit une grande sensation.

Marco sourit en lui-même, en entendant le récit d'une affaire qu'il avait préparée de longue main avec une grande habileté. C'est ici le lieu d'apprendre à nos lecteurs qu'aussitôt que le comte del Balzo arriva à Milan, Marco, voulant en tirer profit, s'arrangea pour que sa maison fût fréquentée par des chevaliers et des docteurs marquans et qu'on y parlât des controverses

du jour. Afin de ne pas le laisser combattre avec les seules armes de sa science, armes qui n'étaient peut-être pas d'une assez bonne trempe pour résister à des adversaires qui pouvaient en avoir de meilleures, il l'avait pourvu, sans que personne s'en doutât, de quelques vaillans champions, dont l'un était notre ancienne connaissance, l'avocat des Limontins. Ceux-ci accouraient courageusement au secours du maître de la maison, toutes les fois qu'ils s'apercevaient que sa main faiblissait pendant la lutte sous les coups qu'il voulait porter.

Jugez si le comte s'épanouissait, s'il éclatait de joie en prêchant ainsi, tous les jours, à un auditoire attentif et obséquieux et en faisant par dessus le marché des conversions.

A propos de ces conversions, il faut en toute confidence que nous fassions part au lecteur d'un autre secret. Ces conversions n'étaient pas toujours le fruit de la dialectique de l'orateur, mais d'une autre dialectique plus forte et plus pressante qui se trouvait tous les jours dans les lettres de Toscane, annonçant que la cause de l'antipape Pierre de Corvara était tout-à-fait perdue et que le crédit du pontife Jean se relevait toujours davantage. Une autre espèce d'argument *ad hominem*, qui faisait souvent la ronde en produisant des miracles, sortait des caisses de Marco toujours bien fournies d'argent et toujours ouvertes. Souvent, après un traité fait secrètement, si le converti jouissait d'une réputation de savant, il était admis aux soirées du comte del Balzo, et là, après s'être long-temps escrimé avec le maître de la maison en faveur d'opinions déjà reniées

par lui, il faisait semblant de se rendre aux raisons de son adversaire et il entraînait ainsi, par le poids de son autorité, les plus simples de ses auditeurs.

Dans ces temps plus grossiers et farouches qu'ingénieux et habiles, cela s'appelait de la fourberie exquise. Maintenant qu'on s'est perfectionné dans l'art merveilleux de duper son prochain, ce ne serait plus qu'une sottise, qu'un tour de femmelettes et d'enfans.

Revenons à Ottorino qui avait nommé le comte pour prendre occasion de parler de sa fille, et qui, en achevant les mots qui regardaient la conversion du moine, vit briller sur la figure de Marco un rayon de ce sourire intérieur dont nous avons parlé plus haut, de ce sourire qu'amenait sur ses lèvres le bon succès de ses artifices. Ottorino sentit renaître son courage; mais Marco, redevenant tout à coup plus sombre, lui dit d'un air où le mépris était mal dissimulé : — Lorsque je te supposais occupé à manier des lances et des épées au milieu des jeunes gens de ton âge et à ne parler que de chevaux et de tournois, tu t'introduisais parmi les clercs pour disputer sur les papes et les canons. — Vous savez bien, répondit le jeune homme un peu confus quoique content de pouvoir continuer ce discours, que le comte est à Milan depuis peu et que je lui suis obligé pour les bontés qu'il m'a témoignées; et.... je vais vous dire la vérité.... sa famille aussi.... Mais il n'en dit pas davantage, car il vit sur la figure de son interlocuteur je ne sais quoi de sombre et d'ombrageux. — Malheureux que je suis, dit-il en lui-même, je ne l'ai pas pris dans un bon moment. Il faut que quelque chose lui passe par la tête. — Il parla donc

sur d'autres sujets sans pouvoir cacher l'embarras qu'éprouve celui qui cherche des mots insignifians, tandis qu'il est obligé de taire ceux qui étaient déjà sur ses lèvres.

Marco le laissait dire; il observait en silence son air embarrassé et contraint, ses discours vagues et ses hésitations, en tenant froidement fixé sur lui un regard pénétrant, qui paraissait vouloir le percer d'outre en outre, un regard devant lequel il n'y avait point d'œil si hardi et si assuré qui ne s'abaissât. Un page vint tirer le jeune homme de cet embarras, en se présentant à la porte pour annoncer que l'abbé de Saint-Ambroise attendait en dehors.

— Qu'il entre, dit le maître, et le jeune homme s'en alla un peu piqué de ce procédé, mais sans y attacher pourtant une grande importance, l'attribuant à l'humeur fantasque de son maître plutôt qu'à toute autre cause et se croyant sûr d'atteindre son but la première fois qu'il le trouverait de meilleure humeur.

En attendant, une grande partie de son temps s'écoulait auprès de sa fiancée, à laquelle il parlait de son amour et de ses premières espérances. Il passait délicieusement en revue tous les jours qui s'étaient écoulés, tandis qu'ils se trouvaient ensemble à Limonta, et revenait sur tous les accidens de naufrage et de la chasse, se faisant rendre raison avec une joyeuse sévérité de cet air de dépit dont elle l'avait si long-temps tourmenté. Tout se convertissait en douceur pour lui. Par quelque doux reproche qu'Ermelinde faisait en souriant à Béatrix, par quelques mots entrecoupés de celle-ci, par sa modeste rougeur, lorsqu'on revenait sur ces

souvenirs, l'amoureux jeune homme acquérait toujours plus la certitude d'être aimé.

Il reçut, en ces jours, de son seigneur l'invitation de l'accompagner à une promenade à cheval dans la ville, et il fut choisi dans une nombreuse compagnie de chevaliers pour rester à ses côtés. C'était une faveur plus ambitionnée qu'on ne pourrait le dire par toute la jeunesse qui admirait cet homme singulier. Chemin faisant, Marco répondait, tantôt en inclinant la tête, tantôt par quelque mouvement des mains, aux démonstrations des gens qui se pressaient aux fenêtres, sur les terrasses et dans les rues pour le voir passer. Il comblait en même temps son cousin des plus aimables prévenances, et il semblait vouloir le dédommager de la sévérité avec laquelle il l'avait dernièrement traité, et se la faire pardonner par cette nouvelle bonté et par cette condescendance inaccoutumée.

— Écoute, mon cousin, lui dit-il après quelque temps, je dois bientôt partir pour la Toscane, et tu m'y accompagneras.

Le jeune homme fut tout déconcerté à cette nouvelle inattendue, et il répondit en hésitant : — C'est une précieuse faveur,.... mais dans ce moment....

— Quoi ! aurais-tu dans ce moment quelque chose qui t'intéressât plus que le service de ton seigneur?

— Non certes, mais....

— Mais quoi ?

— Vous savez bien que je suis un de ceux qui doivent tenir la joûte, et on a publié le cartel signé de mon nom.

— S'il n'y a que cet obstacle, nous l'écarterons ai-

sément. Ma cour serait-elle déchue au point de ne pas fournir un chevalier qui te remplaçât? Et d'ailleurs, lorsqu'il s'agit de l'intérêt de son seigneur, tu sais qu'il est permis de manquer à de tels engagemens. Je te comprends, ajouta-t-il en souriant, mais d'un sourire forcé; sais-tu bien que je devine la cause de la peine que te fait éprouver ce départ subit, c'est parce que Franchino Rusconi doit bientôt arriver à Milan avec sa fille.... Mais pour cette fois, le devoir ne doit pas nuire à l'amour. Avant de partir, tu lui donneras l'anneau des fiançailles.

Pressé de cette manière, Ottorino vit qu'il n'était plus temps d'hésiter, qu'il fallait agir avec résolution et s'expliquer clairement. Il commença donc.

— Je serais fâché de vous déplaire, mais je vous prie, au nom de la fidélité avec laquelle je vous ai toujours servi....

— Où veux-tu en venir avec ce préambule? dit brusquement Marco, en lui coupant la parole; aurais-tu changé?....

— A la vérité, répondit le jeune homme, je n'ai rien promis à la fille de Rusconi;.... il n'y a eu entre nous que des pourparlers vagues, et je crois pouvoir encore disposer de moi-même.

Pendant ce dialogue, la cavalcade était arrivée à la Brera del Guercio et passait devant le palais du comte del Balzo. Marco et Ottorino levèrent en même temps les yeux vers le balcon où se tenaient le père et la fille. Le lecteur devine sur lequel des deux cavaliers s'arrêtèrent les yeux de celle-ci, pendant que le comte agitait ses bras dans tous les sens et paraissait vouloir

se précipiter du balcon pour faire des baisemains et des révérences à Marco. Dès qu'ils furent passés, le jeune homme voulut reprendre le discours interrompu, mais son seigneur lui fit signe de la main, avec un air sévère, de s'éloigner et de se réunir à la compagnie qui le suivait. Laissant flotter ensuite les rênes sur le cou de son cheval, il lui enfonça les éperons dans les flancs, le poussant jusque dans la cour de son palais où il descendit, monta l'escalier sans dire un mot, et pendant tout ce jour il ne se montra plus.

Que nos lecteurs veuillent bien maintenant rebrousser chemin et aller jusqu'à Limonta où nous avons laissé quelques uns de nos amis menacés par un grand orage. En effet les soixante lanciers conduits par Bellebuono allaient fondre sur Limonta pour exterminer les villageois.

Pendant que la troupe qui avait quitté le soir le rivage de Lecco faisait voile silencieusement vers Limonta, la rapine et le carnage dans le cœur; pendant que Lupo d'un autre côté courait en précipitant ses pas, montant et descendant les mauvais petits sentiers tortueux et embarrassés de la montagne dans l'espoir d'arriver à temps pour sauver ces malheureux en danger, ou pour les préparer à quelque défense, les Limontins, ignorant le péril qui les menaçait, étaient retirés comme à l'ordinaire dans leurs petits réduits et s'y livraient aux occupations habituelles de la soirée.

La cabane du batelier père du noyé était située, comme nous l'avons dit, au-delà du village vers le nord. On n'apercevait du côté du lac que son mauvais toit de paille avec une croix en bois élevée sur le som-

met. Tout le reste était caché par deux vieux châtaigniers qui paraissaient s'incliner pour l'embrasser. Il y avait au dedans une mauvaise chambre non carrelée, avec le plafond en treillis et les parois toutes noircies par la fumée.

D'un côté se trouvait un petit lit avec une de ces grosses et rudes couvertures qu'on appelait *catalanes*, parce qu'elles étaient tirées de la Catalogne, et qui conservent encore le même nom dans quelques villages du lac de Como. Ce lit était la couche du pauvre Arrigozzo, et dans ce moment un petit barbet, son chien fidèle, y était étendu.

Au pied du lit, à la distance d'environ deux pas, il y avait une grosse caisse massive remplie de terre, dans laquelle, d'après l'usage alors commun à toute l'Europe, on faisait du feu, l'invention des cheminées étant encore tout-à-fait récente. Sur cette caisse était placée une chaudière supportée par un trépied ; plus en avant, et précisément dans le milieu de la chambre, il y avait une table en hêtre. Quatre petites chaises empaillées, une demi-douzaine de rames, une étagère à pieux attachée au mur sur laquelle paradaient quelques petits plats, trois écuelles de terre et trois cuillers de laiton brillantes comme de l'or, une caisse, un harpon, un filet, composaient tout le mobilier de la maison.

La vieille Marthe, mère du noyé, était assise près de la table, au dessous d'une petite lampe en fer suspendue par un crochet à un bâton qui descendait du plafond; elle était occupée à filer. Son visage plutôt sec que décharné, marqué par peu de rides, son port

et ses mouvemens résolus montraient en elle une nature robuste et énergique que les fatigues et les peines de sa pauvre vie n'avaient pas domptée. Mais ce front sur lequel respirait un air de sérénité et de paix était alors obscurci par un chagrin récent et inaccoutumé. Quelqu'un qui l'aurait vue pour la première fois aurait pu aisément remarquer sur ses joues une pâleur qui ne devait pas y être habituelle, et des sillons encore fraîchement creusés. Il aurait pu deviner que ses yeux gonflés et abattus par tant de larmes versées, n'étaient pourtant pas accoutumés aux pleurs.

Elle remuait visiblement les lèvres en disant ses oraisons; mais on n'entendait que les dernières et traînantes syllabes de sa silencieuse prière, qui s'éteignaient sur ses lèvres et qui se perdaient dans un léger sifflement, tandis qu'elle inclinait quelquefois sa tête avec une dévote ferveur.

De temps à autre elle tournait les yeux vers le petit lit, puis elle les élevait au ciel dans une attitude de douloureuse piété qui dévoilait le vœu secret qu'elle adressait au Seigneur afin qu'il daignât la retirer à lui et la réunir à son Arrigozzo.

Michel, le dos tourné à la table, était assis auprès du feu et se baissait pour remuer avec une cuiller de bois le potage de pain au lait qui cuisait dans le petit pot. Sur son visage se peignait un chagrin plus rude et plus dur ressemblant en quelque sorte au dépit et à la colère. Il tournait exprès le dos à sa femme pour que la vue de la douleur maternelle n'aigrît pas davantage la sienne, et il continuait sa besogne sans jamais lever la tête.

Après une demi-heure la femme quitta sa chaise, déposa sa quenouille, alla vers le feu et en retira la marmite. Puis s'approchant de l'étagère elle vit les trois écuelles qui étaient devant elle, et tout absorbée par sa prière, elle les prit avec une sorte de mouvement machinal; répétant dans sa préoccupation tous les actes que sa main faisait d'elle-même par l'habitude de tant d'années, elle les disposa toutes trois sur la table, mit une cuiller à chacune, y versa le potage, et dit : — Michel, venez souper. Mais au moment où le mari, se rendant à son appel, s'approchait de la table, Marthe s'apercevant qu'elle avait mis un couvert de trop prit à la hâte une des trois écuelles et la posa par terre, voulant paraître l'avoir remplie pour le petit chien. Mais ce mouvement empressé et troublé n'échappa point à son mari. Il remarqua cette troisième cuiller qui restait encore sur la table à sa place accoutumée, et devina l'affectueux oubli de sa femme; il tourna la tête pour cacher son émotion, prit son assiette et sa cuiller et retourna à la place qu'il occupait avant.

Marthe pencha sa tête sur sa poitrine et resta ainsi un instant avant de se remettre, puis elle appela le petit barbet, qui leva à peine la tête d'entre ses jambes. remua légèrement la queue et ne bougea point. Alors elle s'approcha du lit et le caressant de la main et de la voix, elle le porta auprès de la soupe. Ce chien lui avait toujours déplu, et même elle avait quelquefois grondé son fils à cause de lui, car dans ces années difficiles elle regrettait que sa pauvre petite famille eût à supporter ce surcroît de charge. Mais depuis qu'Ar-

rigozzo était mort, priver ce pauvre animal des soins auxquels il l'avait habitué, lui adresser une mauvaise parole, un geste menaçant, ne pas l'aimer, lui aurait paru une dureté, un crime, un sacrilége.

Le petit chien remerciait sa maîtresse de cette sollicitude inaccoutumée par un cri qui ressemblait au gémissement d'une personne. A la fin il baissa le museau sur l'assiette, la lécha un instant, puis il sauta de nouveau sur le lit où il s'accroupit comme auparavant et se tint tranquille. — Cette pauvre bête aussi veut mourir sur ce lit, dit en elle-même la vieille qui l'avait toujours suivi des yeux. Elle s'assit, fit le signe de la croix et se mit à manger. Elle prenait quelques cuillerées de cette soupe après l'avoir remuée longtemps dans l'écuelle; mais elle ne pouvait l'avaler. Et lorsqu'elle vit que son mari revenait déposer sur la table son écuelle, elle prit à la hâte deux ou trois cuillerées l'une après l'autre pour lui faire voir qu'elle mangeait avec plaisir.

Un instant après elle s'aperçut que l'écuelle de son mari était encore presque pleine, et la prenant d'une main elle s'approcha de Michel qui s'était assis de nouveau près du feu, et lui frappa légèrement sur l'épaule en lui disant: —Michel, allons, mangez, pour l'amour de Dieu; vous n'irez pas loin, vous n'irez pas loin, voyez-vous, si vous menez cette vie; on peut dire que vous êtes encore à jeun d'aujourd'hui. Le batelier haussa rudement les épaules sans répondre, et elle continuait d'une voix affligée : — Allons, mangez-en au moins un peu, voulez-vous vous laisser mourir de faim? Vous êtes obligé en conscience d'avoir soin de

vous. Faites-le pour moi, car si vous veniez à me manquer aussi..... Mais ici les pleurs étouffèrent ses paroles.

— Hélas ! s'écria alors le batelier, n'en finirez-vous jamais avec vos pleurs? Tous les jours, sans cesse la même chose? et s'essuyant lui-même les yeux du revers de la main, il ajouta : — Le ferez-vous ressusciter? Sur mon ame, je ne puis plus y tenir !

La malheureuse vieille retint ses larmes qui retombèrent plus amères et plus douloureuses sur son cœnr; elle essuya ses yeux avec son tablier et se remit à filer.

Pendant quelque temps aucun des deux ne dit un seul mot. Marthe, sans jamais interrompre son ouvrage, regardait de temps à autre son mari, qui assis sur un escabeau, les coudes appuyés sur ses genoux et la tête dans ses mains, paraissait pleurer.

Enfin il se leva, s'approcha de sa femme, tourna autour d'elle et semblait vouloir lui dire quelque chose pour la calmer et pour la dédommager, par de la douceur, de la peine que lui avaient causée ses paroles irréfléchies. Mais il dit seulement: — Eh bien, Marthe, je ferai ce que vous voulez, je mangerai pour vous contenter. Et il se mit en effet à manger. — Écoutez, Marthe, reprit-il un instant après, demain je dois conduire à Dervio le syndic de notre village : avec l'argent que je gagnerai nous lui ferons dire une messe; nous la ferons dire à Lugano où il n'y a pas d'interdit.

— La messe, je l'ai fait dire, répondit Marthe en montrant du doigt la laine qui était sur sa quenouille : voyez-vous cette laine, poursuivit-elle, elle est préci-

sèment de messire le curé de Lugano ; ma filature doit servir à payer les frais de la messe.

Le batelier comprima ses lèvres que l'émotion soudaine avait détendues et rendues toutes tremblantes. Retenant avec peine ses larmes, il éprouva pour la vieille compagne de ses jours une compassion, une tendresse, un élan passionné qui avait quelque chose de plus fort, de plus sacré, je dirai même de plus suave, que le premier amour qu'il avait eu pour elle dans les années de sa jeunesse.

XII.

L'heure était avancée. On n'entendait que le sourd mugissement du lac couvert de temps à autre par le bruit du vent dans les branches des châtaigniers qui cachaient la cabane du pêcheur. Tout à coup le chien qui était accroupi sur le petit lit lève le museau, dresse les oreilles et se met à grogner; puis il s'élance en bas du lit, il court vers la porte en grinçant les dents et en aboyant avec colère. Michel et sa femme prêtent l'oreille, mais ils n'entendent rien d'extraordinaire, rien que les bruits habituels. Le mari lève la barre de la porte, ouvre et sort. Il entend dans le lointain, du côté de Limonta, un autre chien qui aboie. C'était le chien du pêcheur. Il monte sur le sommet d'un roc qui s'élevait derrière son habitation, il regarde vers le village et il voit de ce côté le ciel tout rouge; il voit les plus hauts rochers réfléchir une lueur changeante et mobile comme des flots, une

lueur d'incendie. — Le feu à Limonta, s'écria-t-il aussitôt, et il courut pour porter les secours dont on pouvait avoir besoin. — Gardez-vous de mal! lui cria sa femme, et, rentrant sur-le-champ dans la maison, elle s'agenouilla pour prier le Seigneur.

Chemin faisant, Michel entendit des cris qui partaient du village, et quelques momens après d'autres cris lui parvinrent de divers côtés, du sommet de la montagne et du rivage du lac. Ces cris étaient d'abord si distincts qu'on aurait pu indiquer de quelle maison, de quelle cabane ils sortaient; mais insensiblement ils augmentaient, s'entremêlaient, se confondaient et se perdaient tous dans une clameur générale.

Arrivé sur une hauteur, il put s'assurer que le feu avait été mis à dessein, car il vit brûler en même temps deux maisons situées aux extrémités opposées du village. Il écouta, en plaçant sa main ouverte derrière son oreille pour mieux recueillir les sons, et, dans ce bruit confus, il distingua quelques paroles de menace et de blasphème. Il fixa attentivement l'œil sur le parvis de l'église; et, au milieu d'une grande confusion, il vit briller des cuirasses et des lances. Alors il soupçonna ce que cela pouvait être, et effectivement il ne se trompait pas.

En attendant, l'incendie augmentait. Dans un instant, le village ne fut plus qu'une seule flamme; le lac paraissait en feu. On voyait quelques petits bateaux se détacher du rivage et faire force de rames. D'abord ils semblaient d'un rouge de feu, de même que les gens qui s'y trouvaient, mais ils pâlissaient peu à peu à mesure qu'ils gagnaient le large; et, s'effaçant

dans une faible blancheur, tantôt il s'évanouissaient au regard, tantôt ils reparaissaient au milieu des dernières traînées de lumière qui brillaient mouvantes sur l'eau, jusqu'à ce qu'ils se perdissent entièrement dans l'immense obscurité de la nuit.

Le batelier était parfois sur le point de se précipiter au milieu de ce désastre, mais il était retenu par le souvenir de celle qu'il avait laissée seule dans sa cabane.

Il était ainsi en suspens, lorsqu'il entendit un mouvement de feuilles, puis un bruissement comme si quelqu'un s'avançait. Il se retira derrière le tronc d'un vieil olivier; et, à la lumière que les flammes reflétaient jusque sur lui, il put apercevoir une femme, un enfant qui pendait à son cou, une petite fille qui se tenait à son tablier et une jeune vache qu'elle traînait après elle. La bête revêche se retournait et regardait en mugissant vers le village, attirée probablement par l'amour de l'étable qu'elle abandonnait. On entendit alors, tout à l'entour et dans des directions différentes, plusieurs mugissemens répondre aux siens. D'autres malheureux tâchaient aussi de conduire en sûreté leur petite famille, leur pauvre vache et leur chétif avoir.

Michel reconnut aussitôt cette femme; il s'avança et, l'appelant par son nom, il lui demanda : — Où en sommes-nous? Dites-moi, peut-on apporter quelque secours?

— Les soldats du monastère ont mis le feu au pays, répondit la femme tout effrayée, et ils tuent tous ceux qui leur tombent sous la main. Nous sommes en fuite,

nous sommes tous perdus ! Miséricorde ! qu'ai-je été forcée de voir ! c'est la dernière nuit pour Limonta. Le Seigneur veut nous punir de quelque grand péché. — Michel, ajouta-t-elle ensuite d'un air suppliant, puisque la Providence vous a envoyé, faites-moi la charité de m'aider à faire avancer cette bête qui est tout ce qui me reste pour nourrir mes pauvres enfans.

Le batelir prit la corde dans sa main droite, souleva sur son bras gauche la petite fille qui suivait à pied, en pleurant et en s'efforçant d'égaler le pas accéléré de sa mère par la fréquence de ses petits pas. Ils s'acheminèrent ainsi tous ensemble vers Bellagio.

— Que le Seigneur et les trépassés vous récompensent, disait cette malheureuse ; vous retrouverez dans l'autre monde la pitié que vous témoignez à la pauvre veuve, et ce sera autant de soulagement pour la bonne ame de votre Arrigozzo.... Ah ! Michel, vous étiez l'objet de la compassion de tout le village, on ne parlait que de votre malheur ; mais demain, combien d'entre nous auront aussi à pleurer un fils, combien vous porteront envie pour la manière dont vous avez perdu le vôtre !

Michel avançait, avec le cœur serré, jetant quelques regards tantôt sur le village en flamme, tantôt sur sa chaumière. Mais à peine eut-il conduit en lieu de sûreté la veuve et sa petite famille qu'il redescendit en courant vers sa cabane.

Au moment où il y entrait, il vit venir au devant de lui un homme à moitié couvert de fer ; et, le prenant pour un des brigands qui ravageaient Limonta, il saisit

la barre qui était derrière la porte, et alla courageusement à sa rencontre. Mais le soldat lui cria aussitôt :

— Michel, ne me reconnaissez-vous pas ?

— Ah ! c'est toi, Lupo ! et toi aussi, tu es venu avec ces chiens-là ?

— Dieu m'en préserve ! j'étais accouru pour vous en délivrer, mais je ne suis pas arrivé à temps. Les soldats ont déjà pris le village ; tout est en flammes. Maintenant, puisque la force n'y peut rien, il faut trouver quelque expédient pour nous opposer au moins au mal qui n'est pas encore fait et pour arracher des griffes de ces diables tous ceux qu'ils ont pris vivans. Ils veulent les pendre demain, à ce que m'a dit Étienne, le pêcheur, que j'ai rencontré sur le bord du lac, lorsque je montais.

— Bon Dieu ! j'irais bien avec toi, mais que pouvons-nous faire, nous deux, contre tant de monde ? dit le batelier.

— Nous ne sommes pas seuls. Il y en a d'autres qui nous attendent ; à l'heure qu'il est, j'ai déjà médité mon stratagème ; mais j'ai besoin que tu m'aides, et je suis venu exprès te chercher, sachant que tu es homme de cœur.

— Bon Dieu ! répétait Michel, tu vois bien....

Mais sa femme, devinant la tendre sollicitude qui le faisait hésiter :

— Ne pensez pas à moi, lui dit-elle aussitôt, l'ange gardien veillera sur cette maison, et si jamais... quand même.... c'est la charité du prochain, et nous sommes obligés..... allez, allez.

Michel ne lui répondit que ces mots : — Que le Seigneur veille sur vous, et il partit en courant avec Lupo. Celui-ci, chemin faisant, lui expliqua son projet. Ils y firent ensemble quelque changement, et chacun se prépara au rôle qu'il devait jouer. Lorsqu'ils furent arrivés près du village, Lupo prit un chemin de traverse et alla chercher trois ou quatre Limontins armés de haches et de couteaux, qui l'attendaient, cachés dans un fossé ; tandis que Michel tout-à-fait sans défense, n'ayant pas même un bâton, continua son chemin vers le parvis où étaient réunis les soldats du monastère. A peine l'eut-on vu paraître que l'un de ceux-ci courut au devant de lui, l'épée nue, pour le frapper ; mais le batelier, en élevant les mains avant que l'autre fût sur lui, s'écria :—Je cherche votre chef, ne s'appelle-t-il pas le Bellebuono ?

— Et qu'as-tu à démêler avec Bellebuono ?

— J'ai un secret.... allons, apprends-moi où il est, car ce sera un bien pour toi et pour lui.

— Au pis aller, dit le soldat à part, c'est un autre merle qui est venu s'enfiler de lui-même. Ce sera un cierge de plus pour la fête de demain matin. Eh bien ! ajouta-t-il ensuite à voix haute : — Allons, vilain, viens avec moi ; et, cela dit, il le conduisit dans la petite église où était entassé le butin qu'on avait fait dans le village, et où l'on avait placé, les mains liées derrière le dos, sept ou huit malheureux tombés vivans au pouvoir de cette soldatesque effrénée, qui les gardait pour les faire mourir au milieu des tourmens. Le Limontin reconnut aussi parmi ces malheureux le curé ; et, précisément au moment où il entrait, il vit

un de ces bandits lui assener un grand coup de poing sur la tête.

— Voilà Bellebuono, dit à Michel l'homme qui l'avait conduit, indiquant tout juste celui qui venait de frapper le curé. Notre batelier alla vers Bellebuono, qui, en le voyant, parut vouloir l'avaler tout vivant : mais il s'adoucit aussitôt au son de certaines paroles que Michel lui dit à l'oreille. Ils parlèrent ensemble quelque temps à voix basse ; enfin le chef des soixante lanciers prit avec lui quatre soldats et s'achemina, guidé par le Limontin, vers une maisonnette peu éloignée du village, près de la vallée de Roncate.

— Pour plus de trois cents florins, m'as-tu dit? demandait Bellebuono à son guide, pendant qu'ils marchaient tous deux huit ou dix pas en avant des quatre soldats de l'escorte.

— Certes, répondit Michel ; il y a l'argenterie de l'église et ses épargnes depuis environ vingt ans.

— Mais la maison de messire le curé, n'est-ce pas celle qui est près du clocher ?

— Celle où je vous conduis appartient à un de ses neveux, et le trésor s'y trouve.

— Diable ! et aucun de mes soldats ne l'a découvert cette nuit en fouillant partout. Comment ont-ils fait ?

— Je vous dis que c'était impossible. A qui voulez-vous qu'il vienne à l'esprit d'aller fouiller où je vous ai dit?

Cependant ils arrivèrent à une petite maisonnette située sur la pente de la montagne, et Michel dit : — C'est celle-ci.

— Toi, Ribaldo, et toi, Vinciguerra, dit Bellebuono,

restez ici dehors en sentinelles et ne laissez sortir personne si ce n'est avec moi. Au premier signal que je vous donnerai, vous crierez pour appeler du monde ; vous autres, suivez-moi.

— Écoutez, dit le batelier au chef qui avait donné cet ordre d'une voix haute et de manière à être aussi entendu par les quatre autres soldats. Vous me promettez donc de laisser en liberté tous ceux que vous avez faits prisonniers ?

— Oui, je te l'ai promis, et je te les livrerai tous, excepté le curé, qui m'a tellement ennuyé avec ses maudits sermons que je veux absolument l'enterrer la tête en bas pour voir un peu si ce poltron, ainsi placé, parlera encore autant.

— Non, non, reprit Michel, vous m'avez dit tous, et le.....

— Allons, ne te fâche pas ; je te livrerai aussi le curé, pourvu que le magot soit aussi gros que tu me l'as annoncé.

Ceux qui en avaient reçu l'ordre restèrent de garde à la porte. Bellebuono, Michel et les deux autres soldats montèrent un escalier étroit et se trouvèrent dans un passage, vis-à-vis duquel il y avait une petite porte.

— Si vous voulez que j'aille avec vous, dit le Limontin au chef, je vous montrerai l'endroit.

— Ah ! fripon, répondit celui-ci, il y aura quelque issue pour t'évader, et tu voudrais t'enfuir et me laisser croquer le marmot comme un imbécile. Non, non, reste avec ces deux braves qui te tiendront compagnie. — Soldats, quoi qu'il arrive, ne le laissez pas échapper de vos mains avant mon retour.

Les deux lanciers prirent au milieu d'eux le batelier qui ne fit aucune résistance. Il continua seulement à parler à Bellebuono qui avait pris une lanterne et s'avançait vers la petite porte : — On ne peut pas se tromper, ajouta-t-il, après la seconde chambre, un petit escalier tournant; au dessous du quatrième petit tonneau.... une pierre carrée....

— Oui, oui, je me souviens de tout, répondit Bellebuono.

— Mais si vous voulez que je descende aussi, poursuivit le batelier.

— Je ferai tout moi-même. Ce furent les derniers mots du chef de la bande, qui était déjà parvenu dans la seconde chambre. On entendit le bruit de ses pas, lorsqu'il descendait l'escalier; la lumière de sa lanterne diminua peu à peu et disparut tout-à-fait. Il y eut quelques momens de silence, puis on entendit en bas, au fond de la cave, un bruit sourd comme si quelque chose était tombé.

Le batelier tremblait de tous ses membres; son cœur paraissait vouloir sortir de sa poitrine. Heureusement il n'y avait pas assez de lumière dans le corridor pour que les deux gardes pussent apercevoir l'égarement de ses yeux et de ses traits.

— Que peut signifier ce bruit? disaient entre eux les deux soldats qui gardaient Michel; Bellebuono aurait-il bronché?... aurait-il déplacé quelque chose?... y aurait-il quelqu'un de caché?.... Allons-y voir?....

— Allons! Mais, non; il a dit de l'attendre ici.... En tout cas, celui-ci nous en répondra.

Pendant qu'ils discouraient ainsi, ils virent, à la

lueur du feu qui dévorait encore quelques maisons, Bellebuono se présenter à la porte par où il était entré et faire un signe au batelier. Celui-ci s'approcha de lui, échangea quelques mots à voix basse; et puis, élevant la voix de manière à être entendu par les soldats qui le gardaient, il dit: — Ainsi, moi, j'ai tenu ma promesse, maintenant c'est à vous à tenir la vôtre.

Ils sortirent tous, prirent avec eux les deux soldats qui étaient restés dehors en sentinelles et s'acheminèrent vers le parvis de l'église. Arrivés dans un petit sentier, le batelier, resté en arrière de quelques pas avec l'homme auquel les quatre lanciers continuaient à obéir comme à leur chef, s'empressa de lui nettoyer un gantelet tout couvert de sang.

— Et qu'importe! disait tout bas celui à qui le batelier rendait ce service, dans une nuit comme celle-ci, ce serait plutôt un crime d'être pur de sang que d'en être taché. Ils se dirent encore quelques mots à l'oreille; puis s'arrêtant, le batelier appela les quatre lanciers qui les devançaient, et leur dit: — Écoutez, votre chef descend un instant jusqu'au bord du lac pour y déposer quelque chose qu'il a sous le bras, et il reviendra aussitôt. En attendant, vous autres, vous viendrez avec moi, et vous ferez élargir les prisonniers.

Alors l'individu qui n'avait fait jusque-là que chuchoter avec Michel : — Tiens, Ribaldo, dit-il à mi-voix aux soldats; — et toi, Vinciguerra, et vous autres deux, et il donna à chacun une poignée de monnaies d'argent, ce sont des arrhes; maintenant faites relâcher aussitôt les prisonniers. Cela dit, il se mit à descendre et disparut.

Le batelier et les quatre soldats continuèrent leur chemin, et un de ces derniers dit à son camarade : — As-tu entendu comme la voix de Bellebuono était altérée ? elle ne paraissait plus la même.

—C'est parce qu'il avait la visière baissée, répondit l'autre.

— Sais-tu plutôt pourquoi ? disait un troisième, c'est à cause de cet énorme fardeau qu'il portait sous le bras.

—Diable ! ajoutait le quatrième, nous autres soldats, nous ne sommes pas habitués à voir tant d'argent à la fois, et cela nous cause une émotion....

— Et il a dit qu'il veut nous en faire part à nous aussi, n'est-ce pas? demanda le premier à Michel.

— Voilà ce que c'est, répondit celui-ci, il veut en garder une moitié pour lui, et l'autre moitié vous la partagerez entre vous quatre.

— Tu es un brave homme, répétait le premier; et toi non plus, tu ne dois pas rester les mains vides, car tu es honnête et ami des braves soldats.

— Pour moi, je ne demande que ce que votre chef m'a promis; si, après cela, vous voulez me donner quelque chose, ce sera une charité que vous me ferez.

— Prends, vilain, prends, prends; et chacun lui mit dans la main quelques unes des monnaies qu'il venait de recevoir. Dans ce moment, l'espérance de la grosse part que Bellebuono allait leur faire les rendait généreux.

Ils arrivèrent sur le parvis, entrèrent dans la petite église; et là, les quatre lanciers ordonnèrent aux sentinelles, de la part de Bellebuono, de relâcher les

prisonniers, dont ils se mirent aussitôt à couper les liens. Dès qu'ils furent délivrés et debout, Vinciguerra dit au batelier : — Maintenant va-t'en, brave homme, tu seras content.

Mais pendant que Michel s'acheminait vers la montagne avec ceux qu'il venait de délivrer et qui, transportés de joie, l'accablaient de mille questions, la nouvelle de ce fait se répandit sur le parvis, et une foule de soldats accourut pour retenir les prisonniers.

—Ce n'est pas vrai! Il est impossible que Bellebuono l'ait commandé.

— Oui, oui, c'est vrai! il me l'a dit à moi, il l'a dit à nous tous, répondaient les quatre lanciers.

— Non, non, c'est vous qui inventez cela! répliquait un autre d'une voix plus forte. En partant d'ici tout à l'heure avec vous autres, Bellebuono s'est arrêté un instant en arrière pour me dire à l'oreille de préparer une corde de plus afin d'expédier et de dépêcher ce vilain aussitôt qu'il serait de retour.

— Mais puisqu'il nous l'a dit, répliquaient les quatre, puisqu'il nous a commandé de faire tout ce que ce bonhomme voudrait et de remettre les prisonniers en liberté!

— Non, non, ce n'est pas vrai! il y a quelque chose là-dessous! s'écriait le plus grand nombre des soldats, et quelques uns commençaient déjà à mettre les mains sur les prisonniers et sur le batelier, lorsqu'on entendit plusieurs voix répéter à la fois : — Bellebuono! Bellebuono! voilà Bellebuono! On le vit en effet s'avancer en courant. Il était tout couvert de son armure, il avait la visière baissée et tenait à la main sa bonne

lance. Arrivé au milieu de la foule, il ne fit autre chose qu'élever cette arme solide et pesante, et distribuer force coups à droite et à gauche en criant ou pour mieux dire en rugissant entre ses dents : — Ah ! canaille ! canaille ! Ceux qu'il frappait se retirèrent soumis et confus, et c'était à qui ferait mieux valoir et d'une manière plus humble ses excuses. — On ne croyait pas que ce fût vous qui l'eussiez ordonné ! C'est parce que vous avez dit auparavant..... Mais lui ne cessait de frapper en aveugle.

Lorsqu'ils furent tous dispersés, il donna lui-même le bras au curé, fit signe aux autres Limontins de le suivre et s'éloigna avec eux en suivant le premier sentier qui conduisait à la montagne, et laissant sur le parvis de l'église les soldats s'émerveiller, se donner à tous les diables et s'adresser des reproches les uns aux autres.

Lorsqu'ils eurent, en montant, fait un bon bout de chemin, le curé se tourna vers son libérateur qui continuait à le tenir toujours par le bras en l'aidant à gravir la montagne. Il le remercia de son mieux, et lui dit que désormais il pouvait s'en retourner, car il se croyait déjà en sûreté. Tous les autres se serrèrent aussi autour du prétendu Bellebuono, en protestant qu'ils lui devaient la vie. Alors celui-ci ôta son casque et se fit connaître. Mes lecteurs l'ont déjà deviné depuis longtemps ; c'était Lupo.

On attendit cette nuit, on attendit le lendemain, on attendit le surlendemain à Limonta que Bellebuono descendît de la montagne ; mais on l'attendit vainement. Les quatre soldats qui l'avaient accompagné

dans sa dernière expédition retournèrent à la maisonnette ; ils descendirent l'escalier qu'il avait descendu lui-même, et ils se trouvèrent dans une petite chambre au rez-de-chaussée ; ils pénétrèrent plus bas dans une cave, de là dans une espèce de trou, où ils le trouvèrent mort par terre.

Alors on reconnut la ruse du vilain, on comprit qu'il y avait eu des gens cachés. On en trouva même une preuve matérielle, car on découvrit une cuirasse et une capote que l'un des meurtriers de Bellebuono avait laissées là pour revêtir sa propre armure, et pour pouvoir ainsi travesti tomber sur les soldats du monastère comme nous l'avons raconté.

Il est facile d'imaginer la colère et la fureur de ces brigands désolés. — Ah ! traître de vilain ! disaient-ils en écumant de rage, si tu tombes jamais dans nos mains !..... — Oui, mais le traître, le vilain ne les avait pas attendus ; il s'était mis en sûreté avec sa femme ainsi que tous ceux qui avaient échappé à cette terrible nuit.

Les soixante lanciers restèrent encore quatre ou cinq jours à Limonta, exhalant leur colère sur ces pauvres maisons abandonnées et ces champs dévastés ; mais bientôt ces brigands, tourmentés à leur tour par les excursions des habitans fugitifs que commandait Lupo, s'embarquèrent pour Lecco, non sans avoir laissé en arrière huit ou dix des leurs pour engraisser les champs qu'ils avaient ravagés.

La nouvelle de cet événement arriva à Milan, et parvint à l'oreille de Marco Visconti précisément le soir du jour où il avait fait avec Ottorino la promenade

à cheval dont nous avons parlé plus haut : le jour le plus noir et le plus sombre pour lui de tous ceux qui s'étaient déjà écoulés.

L'abbé de Saint-Ambroise se présenta à son palais, tremblant de colère et lui fit la relation de toute cette affaire.

L'abbé de Saint-Ambroise, frère de Lodrisio Visconti, était tout dévoué à Marco, qui se servait de son crédit et se proposait de se servir des forces de son couvent pour l'exécution des projets que le lecteur connaît déjà, mais qui étaient tout-à-fait ignorés de l'abbé, complétement dominé par son frère. Marco et Lodrisio savaient bien que l'abbé n'aurait pas voulu se détacher de l'antipape et de l'empereur, qui, de simple moine, l'avaient fait parvenir à tant de grandeur ; par conséquent ils n'avaient pas jugé convenable de lui laisser connaître leurs secrets. Quelque intime que soit l'amitié d'un homme pour toi, quels que soient le respect et la crainte que tu lui inspires, il ne faut pas prétendre de lui qu'il abandonne tous ses intérêts pour te rendre service, et Marco connaissait assez les hommes pour ne jamais exiger un pareil sacrifice.

Après que l'abbé eut raconté de point en point et avec passion l'histoire de Limonta, il dit en terminant: — Et ce qui me surprend le plus, c'est que tout cela a été l'ouvrage d'un de vos parens, d'une de vos créatures. Oui, ces scélérats de vilains ont trouvé quelqu'un qui les a protégés à l'ombre de votre nom.

Marco, qui avait laissé exhaler au prélat toute sa mauvaise humeur sans l'interrompre, sentit se réveiller sa colère à ces derniers mots, et jetant un re-

gard sévère sur son interlocuteur : — De grâce, messire, lui répliqua-t-il, quels contes me débitez-vous là? Si je ne supporte pas de mes inférieurs la moindre infraction à mes ordres, sachez que je ne souffre pas davantage que d'autres les accusent injustement.

— Pardonnez, dit aussitôt l'abbé qui s'aperçut qu'il était allé trop loin, ce n'est pas que je veuille parler de quelqu'un de vos propres serviteurs; je disais un des vôtres comme façon de parler, parce que c'est quelqu'un qui est au service d'une de vos créatures, mais qui en est tout-à-fait indigne parce qu'il est fils d'un manant et qu'il montre bien ce qu'il est.

— Enfin? demanda Marco.

— C'est un écuyer d'Ottorino, un certain Lupo, fils d'un fauconnier du comte del Balzo. C'est lui qui a tué Bellebuono. Je vous ai déjà dit, je crois, que près du cadavre de celui-ci on a trouvé un casque et une cuirasse?

— Oui, vous me l'avez dit.

— Eh bien, on a reconnu que tout cela appartenait à Lupo, et cependant on m'assure qu'il va revenir à Milan dans la maison d'Ottorino comme si rien n'était. Du reste, je vous le répète, je suis bien persuadé qu'Ottorino n'y est pour rien; car sans parler de la parenté qui existe entre nos familles, il sait combien je suis dans votre faveur, et certes il se serait gardé de me faire de la peine. Et puis on voit clairement que ce vilain parvenu a agi de son chef, et qu'étant de Limonta, il a voulu secourir les siens, J'étais donc venu pour vous demander la permission..... pour vous prier de m'accorder.....

— Quoi donc ?

— Que le monastère de Saint-Ambroise, en qualité de comte de Limonta, puisse exercer ses droits de souveraineté en punissant un sujet félon.

Marco semblait hésiter à répondre, et l'autre le pressant de plus en plus, lui disait : — S'il s'agissait d'une offense faite à moi seul, je pourrais la pardonner ; mais vous le voyez bien, il y va de l'honneur et de l'intérêt du monastère.

— Oui, oui, c'est toujours la même chanson, dit Marco en l'interrompant. Au reste, disposez-en comme d'une chose qui vous appartient. Qu'ai-je à me mêler dans de telles affaires ?

— J'ai fait cette démarche afin de vous témoigner mon respect et ma reconnaissance pour toutes vos faveurs, disait l'abbé, ne croyez pas que j'oublie jamais que je vous suis redevable de toutes les dignités auxquelles j'ai été élevé.

Quant à la dignité d'abbé, la chose était vraie. Marco l'avait obtenue pour lui de l'empereur ; mais à l'égard de la dignité plus récente de cardinal, il n'y avait aucune part et elle avait été donnée au prélat par un *motu proprio* de l'antipape Pierre de Corvara, qui, voyant tous les jours diminuer son crédit, cherchait en distribuant des charges, des dignités et des indulgences, tout enfin, excepté de l'argent dont il manquait absolument, cherchait, dis-je, à se faire des partisans intéressés à le maintenir debout, et au pis-aller des compagnons de sa chute.

Mais Marco reçut le compliment tout entier sans se croire obligé de réduire à sa juste mesure la reconnais-

sance de son haut client, qui partit en lui faisant de grandes protestations de dévoûment, en offrant pour son service et celui de ses amis, sa propre personne, ses moines et tous les fiefs du monastère.

Ce nouvel incident irrita de plus en plus Marco contre Ottorino. Quoique en présence de l'abbé il eût semblé s'offenser du seul soupçon qu'un de ses féaux eût pris part à cette affaire, il conclut néanmoins en lui-même qu'Ottorino ne devait pas y être tout-à-fait étranger, et que pour le moins Lupo ne lui avait pas laissé ignorer ce qu'il se proposait de faire: il pensa que sa familiarité avec la maison del Balzo pouvait l'avoir entraîné à faire quelque chose en faveur des Limontins. Le souvenir de Béatrix se présenta aussitôt à son esprit, et il se sentit brûler de colère et de jalousie.

XIII.

Oui, de jalousie. Du jour où Marco eut aperçu pour la première fois la fille du comte del Balzo, l'image de cette belle et modeste vierge resta constamment fixée dans son esprit, comme une vision dans les songes d'un malade. Elle se jetait au travers des délibérations orageuses, des secrets périlleux, des joies, des espérances de cette ame indomptable. Tantôt elle s'alliait au brillant avenir de gloire qui se préparait pour lui, et y répandait une douceur, un contentement, une joie célestes; tantôt elle l'arrachait au délire enchanteur de son esprit, lui enlevait toute son énergie, et le lançait dans un désert obscur et glacé où les richesses, la puissance, la renommée, tout ce qui jadis agitait sa vie ne lui paraissait plus qu'une vanité insipide. C'est ainsi que dans la chaleur de la danse, si la musique vient à cesser tout à coup, les pas légèrement cadencés ne semblent plus qu'une frivolité folle et disgracieuse.

Eh quoi! cet homme jeune encore, il est vrai, mais revenu pourtant des illusions du premier âge, habitué depuis tant d'années à la licence effrénée de la vie militaire, meurtri par les coups du sort et par l'iniquité des hommes, s'abandonnera-t-il à l'amour et s'y abandonnera-t-il avec l'insouciante témérité d'un jeune homme sans expérience, et avec la funeste résolution de l'homme qui a vécu sous le fer et dans le sang?

Marco n'avait jamais aimé d'autre femme qu'Ermelinde. Avec le temps et la perte de tout espoir, cet amour s'était affaibli, et avait fait place aux fureurs de parti, à la soif de domination et de vengeance, à tous ces désirs tantôt magnanimes et tantôt ignobles, qui lui firent accomplir sur la scène du monde tous les faits glorieux et coupables que l'histoire nous a conservés de lui. Ermelinde pourtant ne s'était jamais entièrement effacée de son cœur; c'était son souvenir qui le modérait quelquefois dans les mouvemens orageux de sa colère; et lorsqu'il accordait la vie à un ennemi suppliant, lorsqu'il relevait un vaincu, il se figurait être encore l'ami de cet ange, le jeune Marco, ce Marco dont les vicissitudes et les passions l'avaient rendu si différent.

Il sentait bien qu'étant mère d'une enfant déjà grande, elle devait avoir perdu sa première beauté; néanmoins toutes les fois qu'il pensait à elle, comment pouvait-il se la représenter, sinon telle qu'il l'avait vue à l'aurore de ses jours, joyeuse et fraîche comme la rosée; avec ce même visage, avec ces mêmes yeux dans la contemplation desquels il puisait la douce ivresse de ses jeunes années? Depuis ce temps

il ne l'avait plus revue, et l'image que son ame en avait conservée ne pouvait être flétrie par l'âge, ainsi que ne peuvent l'être les traits d'un jeune visage peints sur la toile. Aussi, lorsqu'il vit Béatrix pour la première fois à Milan, et qu'il la trouva si semblable au souvenir qui lui était resté de sa mère, il fut fasciné par une puissance irrésistible. Son cœur accueillit cette image comme une chose qui lui appartenait déjà; ce cœur attiédi, refroidi par le temps, sentit renaître sa première flamme, éprouva les mêmes palpitations qu'autrefois et reconnut son ancien joug. D'abord il pensa que ce n'était qu'une effervescence passagère de son imagination agitée par tant de souvenirs, il s'irrita contre lui-même, se proposa de se vaincre et se crut assuré d'y réussir. Mais en se débattant péniblement dans l'étrange lien dont il se trouvait enveloppé, il ne faisait que le resserrer toujours plus fortement autour de lui. Fatigué enfin de ce combat, il se laissa aller peu à peu, sans presque s'en apercevoir, à l'espérance de pouvoir amener à une honnête issue cet amour qu'il lui était trop difficile de vaincre. Il pensa que non seulement le comte del Balzo, mais que tous les princes d'Italie auraient été fiers de l'avoir pour gendre; et quant à Ermelinde, il se disait que s'il l'avait privée de son père, c'était dans un combat loyal et poussé à la vengeance par cet amour passionné qu'elle lui avait inspiré. Il espéra donc que l'horreur qu'elle devait conserver pour l'auteur de cet attentat serait atténuée par le souvenir de la cause qui l'avait fait commettre; car il n'y a pas de femme dont la vertu austère et farouche ne se sente portée à user d'indul-

gence pour les fautes qui dérivent d'une telle source.

D'ailleurs, dans ces temps de factions continuelles, les haines étaient toujours actives, les offenses et les vengeances toujours prêtes, le sang se payait par le sang, et les familles divisées étaient trop nombreuses, pour qu'il n'arrivât pas souvent que le meurtrier se mêlât à la race de sa victime.

Ces pensées souriaient à son ame, il commença à les caresser, à s'y plaire, à s'y arrêter avec délices, et le poison de l'amour pénétrait toujours plus avant dans son cœur et le remplissait tout entier.

Pendant quelque temps il lui sembla être en paix avec lui-même; il se sentit rafraîchir par une vie nouvelle qui succédait à sa vie première; l'avenir vers lequel il courait devint à ses yeux plus beau et plus riant. Il n'avait jamais souhaité avec tant d'ardeur la seigneurie de Milan; il ne s'était jamais hâté avec plus de vivacité de poursuivre la carrière dangereuse qui devait l'y conduire, que depuis ce peu de jours, car il voyait maintenant à côté du but de ses pensées Béatrix aux pieds de laquelle il aurait voulu se mettre lui-même et l'univers entier.

Mais les premiers soupçons de l'amour qui existait entre la jeune fille et Ottorino vinrent bientôt le tirer de ce rêve. Toute comparaison n'exprimerait que faiblement les fureurs de cette ame agitée par le froid contact de la jalousie. Il hésita quelque temps, tantôt croyant, tantôt ne croyant pas que cette crainte fût fondée. Il voulut s'en assurer tout-à-fait, et il y parvint dans cette promenade à cheval dont on a déjà parlé.

Ayant ourdi, vers ce temps-là, avec Lodrisio, une conspiration pour enlever à son neveu Azzone la seigneurie de Milan, Marco s'était décidé, comme il en avait manifesté l'intention, à aller au Ceruglio pour y prendre à sa solde les troupes allemandes révoltées, et il devait se mettre en route au plus tôt. Mais depuis qu'il se crut sûr de l'amour des deux jeunes gens, tous ses projets furent bouleversés. S'il partait, comment apaiserait-il cette fureur qui le dévorait? Conduire Ottorino avec lui? Mais le jeune homme y venait à regret, et d'ailleurs, quand même il s'y serait décidé de bonne volonté, il n'aurait pas pu supporter sa présence. L'envoyer sous prétexte de quelque négociation dans un pays éloigné où il serait obligé de s'arrêter jusqu'à ce que lui-même fût de retour du Ceruglio? Mais il ne pouvait pas montrer de l'amitié et de la confiance à ce serpent qui avait empoisonné sa vie. Le laisser auprès de Béatrix pour qu'en retournant glorieux de l'accomplissement de ses desseins, il les trouvât déjà mariés? Cette image le rendait furieux, suscitait dans son cœur mille fantômes courroucés et sanguinaires, et malheur à qui dans de pareils momens.... Mais après avoir flotté long-temps entre mille pensées, il pencha vers un avis plus modéré; il résolut de partir sans délai, mais d'appeler auparavant le comte del Balzo et de lui faire une grande peur de Rusconi et même de quelque autre personnage mystérieux, dans le cas où Ottorino serait amené par Béatrix à manquer à sa parole. Il connaissait son homme et il savait qu'il pouvait se fier à sa frayeur.

Après avoir pris ce parti, une lueur d'espérance ren-

tra de nouveau dans son ame ; il commença à prêter l'oreille à quelques raisons qui détruisaient en partie la désespérante certitude qu'il avait auparavant conçue. Qui l'assurait que Béatrix répondait à l'amour d'Ottorino? En avait-il d'autre preuve, d'autre indice, que cette rougeur trop naturelle qu'elle avait montrée en saluant du balcon le jeune homme, quand il passait à cheval avec lui? Cela seul avait suffi pour lui tourner la tête ; mais ne pouvait-il pas s'être trompé?

Il voulut s'en éclaircir, et il résolut de voir Béatrix, de l'interroger lui-même pour s'assurer de l'état de son cœur. Il fit annoncer une fête pour la veille du jour de son départ, et il y invita le comte, en lui faisant comprendre qu'il l'attendait sans faute avec sa fille.

Cependant il survenait un autre événement, qui aurait facilement conduit Marco par un chemin différent au but qu'il se proposait. Nous en rendrons bientôt compte, après avoir dit quelques mots sur Ottorino.

Celui-ci, quoique irrité de la manière sévère et capricieuse dont il avait été traité dernièrement par son seigneur, s'était présenté de nouveau chez lui pour se justifier, pour faire ses excuses de l'hésitation qu'il avait montrée, lorsqu'il avait été invité au voyage de Toscane, pour lui offrir de l'accompagner et le prier de ne pas le priver d'une si grande faveur. Mais la porte de Marco lui avait été toujours refusée, et on lui fit enfin comprendre qu'il ne s'avisât plus de remettre le pied dans cette maison.

Nous ne dirons pas s'il en fut affligé. Trop éloigné de soupçonner la cause véritable et principale de

cette mauvaise humeur, il l'attribua simplement à son refus d'épouser la fille de Rusconi; et, en vérité, cela seul pouvait suffire pour faire tomber entièrement dans la disgrâce d'un homme tel que Marco.

Alors il commença à penser sérieusement à sa position. Renoncer à Béatrix n'était pas une chose qu'il pût mettre en délibération; mais comment s'arranger avec son seigneur? Il est vrai qu'en venant de Monza il s'était vanté auprès du comte (je ne sais si le lecteur s'en souvient) d'être en définitive maître de lui-même et de pouvoir épouser qui il lui plairait, soit que Marco y consentît ou n'y consentît pas. Mais cela avait été une espèce de rodomontade; et maintenant, à tête reposée, il ne se sentait pas le courage de rompre en visière avec un pareil homme. Marco Visconti! nous le connaissons un peu, et Ottorino le connaissait mieux que nous. Sans parler de la terreur que pouvait raisonnablement inspirer à tout homme intrépide et hardi l'inimitié d'un homme de cette trempe, Ottorino ne pouvait supporter la pensée de devenir l'ennemi de celui qui l'avait toujours aimé comme un père et par les mains de qui il avait été reçu chevalier; de celui qu'il avait toujours regardé comme son modèle, comme son guide, comme la lumière qui éclairait sa vie.

Il avait aussi une autre cause d'inquiétude; car, si le jeune homme avait voulu faire le bel esprit, sauter, comme on dit, le fossé et épouser Béatrix malgré vent et marée, le comte la lui aurait refusée. Il avait dit trop clairement qu'il ne voulait avoir rien à démêler avec Marco; et, quand même il ne l'aurait pas dit, il eût été facile de le supposer.

Ottorino, combattu par tant de pensées, commença à devenir tous les jours plus sombre et plus triste, et il ne put s'empêcher de le laisser apercevoir soit à Ermelinde, soit à sa fille, avec lesquelles il passait une grande partie de son temps. Elles l'obsédaient pour qu'il leur découvrît la cause de ce nouveau chagrin, mais il s'en défendait toujours, soit par le silence, soit par quelques paroles, ou bien il donnait un autre tour à la conversation, tellement que l'une et l'autre commencèrent à soupçonner qu'il y avait quelque chose de grave.

Et que faisait le père de la jeune fille ,..... le comte del Balzo? Le pauvre homme! enivré par tant de triomphes, par les complimens qu'il recevait à chaque heure, par les révérences et les coups de chapeau qui pleuvaient sur lui de tous côtés comme à l'un des amis intimes de Marco, il ne se souvenait presque plus d'avoir ni une femme ni une fille, je dirais presque qu'il ne croyait même plus être de ce monde; et malheur à Ermelinde, si elle essayait quelquefois de le faire descendre de cette glorieuse élévation pour le rappeler un instant aux choses d'ici-bas; malheur! si elle lui parlait de Béatrix, du mariage qui n'avançait pas, des soupçons qu'avait fait naître dans son esprit le maintien d'Ottorino. Il se mettait en fureur. Et qu'y a-t-il qui nous presse ? laissez la chose aller son train. N'a-t-on pas tout aplani? quelle difficulté peut-il naître? il l'épousera quand il reviendra. On dirait qu'il vous tarde de vous en débarrasser!

Après plusieurs jours, Ottorino commença à laisser échapper quelques mots qui témoignaient son désir

de hâter le mariage et quelques insinuations sur la nécessité de le tenir caché. Serré de près par Ermelinde qui résolut de savoir à quoi s'en tenir, il laissa comprendre à demi que Marco aurait peut-être vu de mauvais œil qu'on publiât immédiatement le mariage, ce qui aurait fait supposer qu'il avait rompu avec Rusconi. La chose pouvait bien être ainsi, mais la mère de Béatrix ne se rendit pas tout-à-fait à ces raisons; car elle ne croyait pas cette réflexion seule suffisante pour donner au jeune homme la tristesse qu'il montrait. Elle se mit donc à l'obséder, à le tourmenter tellement qu'à la fin il se laissa aller à raconter de point en point toute l'histoire telle qu'elle était, ou pour mieux dire, telle qu'il la croyait être. Vous pouvez penser si Ermelinde en fut bouleversée et effrayée.

Depuis lors, toutes les fois que cette tendre mère se trouvait seule avec sa fille et la voyait taciturne et triste, elle devinait quelle était la douleur qui la rongeait en silence; mais que pouvait-elle lui dire? Pouvait-elle l'engager à ne plus penser au mariage? à oublier Ottorino? vraiment elle ne croyait pas en être déjà là, et elle sentait bien d'ailleurs que ce conseil serait alors arrivé trop tard. Mais devait-elle nourrir dans son cœur une flamme qu'un jour elle n'aurait plus le pouvoir d'éteindre, une flamme qui dévorerait misérablement sa vie?

Elle pensa donc qu'il valait mieux lui tout dire. Dès ce moment Ottorino, qui avait souvent des conférences secrètes avec la mère et la fille, les consolait par l'espoir du prochain départ de Marco pour la Toscane, où il s'arrêterait vraisemblablement quelque temps;

or, disait-il, l'éloignement, les nouvelles intrigues dans lesquelles il allait se trouver enveloppé, dissiperaient tout ce dépit. On voit bien que ce n'est qu'un entêtement, qu'un caprice momentané, qu'il veut vaincre, ajoutait-il : cet homme est ainsi fait. Mais lorsque Béatrix sera à moi, vous verrez que tout s'arrangera pour le mieux ; une chose naît d'une autre, et le temps les gouverne toutes ; avant qu'il soit de retour, qui sait ? il pourrait arriver aussi qu'il lui fût indifférent de rompre avec Rusconi ou que celui-ci eût trop d'intérêt à rester son ami pour s'offenser d'un pareil changement ; car, je vous le répète, non seulement je n'ai jamais donné ma parole, mais Marco lui-même n'a pris aucun engagement ; outre cela, la fidélité que je lui ai toujours montrée, les services que je lui ai rendus.... Il n'est pas homme à oublier de telles choses.

Béatrix paraissait satisfaite de ces raisons, mais sa mère n'était pas tranquille.

Il y avait encore une autre difficulté ; si le comte venait à s'apercevoir de la répugnance que Marco éprouvait pour ce mariage, tout était perdu. Plutôt que de courir le risque de déplaire à cet homme, il se serait soumis je ne sais à quoi. Aussi tout le monde garda le silence envers lui, dans la persuasion que le mariage se ferait aussitôt après le départ de Marco pour la Toscane. On différa toute explication jusqu'au jour où un écuyer de Visconti se présenta à la maison del Balzo, pour inviter, de la part de son seigneur, le père et la fille à la fête dont nous avons déjà parlé. Ottorino en fut tout consolé, et, quoiqu'il regrettât

de se voir exclu de cette réunion, il combattit les raisons qu'Ermelinde alléguait pour empêcher son mari d'y conduire sa fille, ainsi que toutes celles données par Béatrix elle-même, pour ne pas y aller. On conclut enfin qu'on se rendrait à l'invitation.

Le soir destiné à la fête, le comte se promenait dans une salle de sa maison, déjà tout habillé en velours broché, et avec une paire de bottines dont la pointe, plus longue que le pied et recourbée en l'air, était retenue par une petite chaîne d'or nouée autour du genou. Il se promenait, et se pavanait en se trouvant si beau. Une de ses sœurs, qui devait, pendant cette soirée, tenir lieu de mère à Béatrix, était assise auprès d'Ermelinde et s'impatientait en voyant sa nièce perdre du temps tantôt sous un prétexte et tantôt sous un autre, et feindre enfin qu'un ruban d'argent noué sur sa tête se fût dérangé, pour se le faire rajuster par sa Lauretta.

L'ame de la jeune fille était saisie d'une terreur secrète en voyant approcher le moment où elle allait paraître devant Marco; car elle savait maintenant comment Ottorino avait encouru sa disgrâce. Elle tremblait à la seule idée de se trouver devant cet homme, exposée à son regard scrutateur, et elle sentait le besoin de puiser un peu de force dans la présence et dans les paroles du jeune homme qui l'avait encouragée à se soumettre à une telle épreuve; mais Ottorino ne paraissait pas; et, ce qui était encore plus étrange, il ne s'était pas montré de toute la journée.

Dès que le ruban fut arrangé, la tante se leva en tendant une main à Béatrix, qui ne sut plus comment

s'excuser de la suivre, et elles se mirent en chemin avec le comte. Ils étaient déjà à la porte de la salle, lorsqu'on vit Ottorino entrer précipitamment et hors de lui, les traits bouleversés, s'écriant :

— Savez-vous ? Lupo a été pris par les satellites de l'abbé de Saint-Ambroise, la nuit, par trahison, pendant qu'il dormait ; ils l'ont condamné à avoir la tête tranchée, et demain doit être son dernier jour.

Lauretta, en apprenant quel sort attendait son frère, sortit en courant et à demi morte de frayeur, pour en avertir ses parens. Tous les autres restèrent stupéfaits.

— J'ai prié, j'ai promis, j'ai menacé, poursuivait Ottorino, tout a été inutile. Il faut que l'abbé soit sûr du consentement de Marco ; car sans cela il n'aurait certainement pas osé faire mettre les mains sur un de mes écuyers.

— Écoutez, Ottorino, dit le comte en balbutiant ; je vous l'avais bien dit, vous avez voulu agir à votre tête.....

Mais la mère et la fille, toutes deux à la fois, lui coupèrent la parole et dirent qu'on ne devait pas se perdre en lamentations inutiles, lorsqu'il était urgent de chercher quelque remède.

— Pourquoi ne courez-vous pas chez Marco ? dit encore le comte à Ottorino ; cet affront vous regarde ; vous êtes lié à lui par le sang et par l'amitié.....

— Je me suis présenté chez lui ; mais il refuse de m'entendre.

— Comment ! comment ! qu'avez-vous dit ? Marco refuse de vous entendre ?

Le jeune homme, oubliant dans son trouble toute

mesure, raconta l'affaire telle qu'elle était, et dit qu'il y avait long-temps que Marco ne lui avait pas permis de le voir.

— Vous êtes donc dans la disgrâce de Visconti? s'écriait le père de Béatrix; oh! maintenant je comprends tout le galimatias qu'Ermelinde me faisait tout à l'heure. Elle me disait de ne faire semblant de rien avec Marco; de ne parler ni du mariage qu'on a arrangé, ni de vous, ni de quoi que ce soit. Voilà, voilà le mystère! et l'on ne m'en disait rien! C'est bien, c'est bien. Puisqu'il en est ainsi, je me retire, je m'en lave les mains, je ne m'en mêle plus, je ne veux plus en entendre parler.

— Et laisserez-vous mourir le fils d'un de vos serviteurs sans dire un mot pour lui sauver la vie? cette vie qu'il a spontanément exposée pour son village et pour vous? lui dit Ermelinde.

— Bon Dieu! vous voyez bien que l'abbé me soupçonne déjà....Et d'ailleurs comment me mêlerais-je de cette affaire? quel pouvoir ai-je sur le cœur de Marco pour prendre une si grande liberté?

Mais ici la sœur du comte vint au secours de ceux qui priaient.—Comment! lui dit-elle, n'êtes-vous pas l'ami le plus intime de Marco? son confident le plus cher? ne me l'avez-vous pas dit mille fois? et n'est-ce pas une chose connue de tout le monde? voudriez-vous reculer quand il s'agit de sauver la vie d'un de vos serviteurs?

— Mais, bon Dieu! si je pouvais.....

—Vous le pouvez et vous devez le faire, poursuivit la sœur.

— Écoutez, ajouta avec chaleur Ottorino : cette nuit, tandis que Marco prend congé de ses amis, au milieu de la joie d'une fête, il ne pourra pas vous refuser la première grâce que vous lui demanderez..... Il a le cœur humain..... Dites-lui qu'il s'agit d'un brave condamné à mourir pour avoir sauvé le village où il est né, pour avoir arraché des innocens persécutés des griffes d'une canaille effrénée. Dites-lui que c'est un soldat qui a combattu sous les drapeaux du serpent et qui les a baignés de son sang. Dites-lui qu'il ne laisse pas mourir un brave de la mort des malfaiteurs; dites-lui que Lupo a un père et une mère.

Dans ce moment le comte del Balzo tourna les yeux vers la porte d'où l'on entendait venir des gémissemens et des pleurs. Après un instant la porte s'ouvrit, et l'on vit entrer dans le salon le fauconnier, Marianne et Laurette, tous en pleurs, pâles et abattus par l'angoisse et la frayeur. Ambroise se jeta aux pieds de son maître, et levant vers lui des yeux égarés, il essaya de dire quelques mots; mais sa bouche ne put proférer qu'un cri plaintif et inarticulé. On voyait trembler ses lèvres décolorées; on entendait le battement convulsif de ses dents. Tous les yeux étaient fixés sur lui; sa femme même et sa fille paraissaient oublier leur propre douleur pour ne faire attention qu'à la douleur plus terrible qu'il éprouvait.

— Mon fils! mon fils! s'écria-t-il à la fin en prononçant avec peine ces paroles. Oh! sauvez mon fils!

Le comte se pencha pour le relever; mais lui, secouant la tête et agitant une main en l'air, s'écriait :

— Non, laissez-moi ici, laissez-moi mourir ici, je ne

me leverai pas avant que vous m'ayez promis de le sauver.

— Je ferai tout ce qui dépendra de moi; allons, levez-vous, Ambroise, prenez courage. Je vous promets que je prierai, que je supplierai; allons, calmez-vous.

— Avez-vous entendu? dit alors Marianne; notre maître vous l'a promis, tranquillisez-vous donc, confions-nous dans le Seigneur, et prenez courage.

— Me l'avez-vous promis? me l'avez-vous promis? Oh! dites à cet homme qui a la vie de mon Lupo dans ses mains, dites-lui qu'il se souvienne aussi de son propre père dont il a été le fils chéri..... Et si l'abbé veut absolument une satisfaction, je suis là, c'est le même sang et la même chair. C'est moi qui l'ai conseillé, et la faute en est à moi; il n'a fait qu'obéir à son père. S'apercevant alors de la présence d'Ottorino que, dans son premier trouble, il n'avait pas vu, il se leva vivement, et allant vers lui d'un air plus résolu que respectueux. — C'est à vous, lui dit-il, à le sauver, à vous qui l'avez mis dans la position extrême où il se trouve.

— Sont-ce là, lui dit aussitôt sa femme d'un ton de reproche, sont-ce là des manières convenables envers un chevalier si bon, qui fait tout pour lui et qui est précisément ici pour le sauver?

— Oh! que le Seigneur vous bénisse, s'écria alors Ambroise tout reconforté, pardonnez-moi; ayez compassion d'un malheureux père hors de lui et qui ne sait ni ce qu'il dit ni ce qu'il fait. Allons, ne perdez pas de temps; allez, allez, et retournez me rendre la vie.

Le comte s'essuya les yeux et lui dit encore : — N'en doutez pas, je ferai tout ce que je ferais s'il s'agissait de mon propre fils. Il dit à Béatrix et à sa sœur de le suivre et ils se mirent en chemin. Alors Lauretta, qui n'avait fait jusque-là que pleurer et sangloter, courut au devant de Béatrix au moment où elle sortait du salon, lui serra une main et la lui baisa en l'inondant de ses larmes. Elle ne put proférer un seul mot; mais la prière était dans ses yeux, sur son visage, dans toute sa personne,

A peine eurent-ils dépassé la porte qu'ils trouvèrent dans une seconde salle Bernard, l'autre fils du fauconnier, qui était là droit comme une image en les attendant.

Il faut savoir que Marianne ne voyant rien au monde au-delà de ce fils qui était son benjamin, et recevant la fatale nouvelle que Lauretta apporta à la maison où ils étaient tous réunis à cette heure, s'était précipitamment levée en s'écriant : — A vous maintenant, Bernard; c'est à vous à courir, à parler au maître, à vous qui savez parler. Nous sommes des gens ignorans; mais vous lui direz les choses comme on doit les dire.

Ce mannequin commença à hésiter et à dire : — Quoi? comment? mais Ambroise descendit précipitamment l'escalier, et sa femme et sa fille le suivirent.

Pendant que le malheureux père, prosterné devant son maître, le suppliait avec ces paroles inspirées par le cœur et auxquelles répondent tous les cœurs, paroles que l'art admire et note respectueusement pour les imiter, la femme, sottement obstinée, disait en elle-

même : — Bon Dieu ! il ne fait que pleurer et se plaindre ; à quoi bon cela ? et moi aussi je sais dire de ces choses-là. Si Bernard était venu, il aurait bien trouvé, lui, les choses qu'il faut dire. Aussi lorsqu'en sortant avec les autres, elle le trouva sur la porte, elle fut toute consolée, et le prenant par un bras, elle lui dit avec anxiété : — Allons, parlez, parlez ; car nous n'avons su rien dire.

Alors celui-ci se plaça devant le comte, et avec le ton et les manières glacées d'un homme qui récite un sermon appris par cœur, il commença : — Quoique Lupo..... Quand même mon frère, cette brebis égarée..... Mais le père, le saisissant par une épaule, le repoussa avec force en lui criant : — Laisse-le aller, au nom de Dieu.

Le comte ainsi débarrassé continua son chemin, et Bernard resta à sa place tout droit, immobile, les bras pendans, et le suivant des yeux.

XIV.

Cependant d'innombrables flambeaux répandaient dans les salons de la fête des flots d'une lumière mouvante et variée, que réfléchissaient les murs couverts de glaces et d'or, les colliers, les couronnes et les ceintures des belles danseuses. Mais au milieu de ce joyeux tumulte, du retentissement animé de la musique, Marco, rongé par une douleur secrète, l'ame remplie d'un mécontentement inquiet et chagrin, s'irritait et maudissait cette allégresse insensée si en désaccord avec la disposition de son ame; folle allégresse à laquelle il devait pourtant paraître prendre part. De temps en temps il sortait pour aller dans une chambre qui précédait les salles où l'on était réuni, se mettait à une fenêtre, regardait dans la cour pour voir si le comte del Balzo arrivait. Il prêtait l'oreille, tâchant de saisir le bruit d'un cheval dans la rue; mais il n'entendait que le bourdonnement lointain de la fête, qui se répandait

au dehors. Il retournait à sa place, regardait le bal, parlait de la joute qui devait s'ouvrir le lendemain, recevait les souhaits et les félicitations de ses amis pour son voyage de Toscane ; mais son esprit était toujours absent.

Fatigué enfin de cette longue attente, il disparaissait par momens aux regards des conviés, se renfermait dans ses chambres les plus écartées, et se faisait violence pour y rester le plus long-temps possible, dans l'espoir de trouver à son retour la personne désirée. Plus tard il se jetait au milieu des cercles les plus bruyans pour oublier le temps qui lui paraissait alors immobile et éternel.

Il était ainsi tourmenté depuis environ deux heures lorsque le comte entra dans la pièce avec sa fille et sa sœur. Marco, qui dans ce moment se trouvait à l'extrémité opposée de la salle, voyant paraître la jeune fille pâle et abattue, fut saisi d'un mouvement si impétueux de pitié, d'amour et de colère, qu'il en frissonna. Dans le peu d'instans qu'il employa à traverser la salle pour aller au devant d'elle, tantôt il pensait qu'il allait se présenter devant un ange, tantôt il croyait aller à la rencontre d'un ennemi. Il aurait voulu se prosterner à ses pieds ou l'assaillir d'amères paroles. Il cacha cependant son trouble. Après les salutations accoutumées, la tante prit la main de Béatrix et la conduisit au milieu de dames et de demoiselles qui furent toutes stupéfaites et jalouses de la beauté de la jeune fille ; de cet air d'innocence qu'elle apportait de ses montagnes ; d'une certaine simplicité mêlée de pénétration ; de la grâce naturelle des mouvemens de

son corps et de son visage. La sollicitude qu'elle éprouvait en ce moment pour la vie d'un homme ajoutait à ses traits un nouveau rayon de beauté mystérieuse.

Le comte del Balzo était resté seul avec Marco. Tous les deux souhaitaient de se trouver ensemble, tous les deux auraient voulu entamer une conversation pour arriver chacun au but qu'ils s'étaient proposé. Mais aucun des deux ne parlait, chacun espérant que l'autre serait le premier à rompre le silence, à dire quelque chose qui fournît l'occasion de commencer le discours.

Marco s'était mis à se promener, et le comte le suivait ne sachant de quel côté se placer. Celui-ci préparait mille exordes dans son esprit, puis il les rejetait tous. Il était à chaque instant sur le point d'ouvrir la bouche, et il ne disait jamais rien. Il prit enfin courage et dit quelques mots sur la fête ; mais son interlocuteur laissa aussitôt tomber le discours, de sorte que le père de Béatrix pensa qu'il fallait aller tout droit au but par le chemin le plus court. Il prit cette résolution magnanime, et il dit :

— Écoutez, Marco, vous me trouverez peut-être trop hardi, mais votre bonté m'encourage ; je..... je voudrais vous demander une grâce....'

— Une grâce ! à moi ! répondit Marco en allant vers l'embrasure d'une fenêtre où le comte le suivit. Ces paroles furent prononcées avec un accent si froid de fierté et d'étonnement, qu'elles firent mourir dans la bouche du pauvre comte toutes celles qui étaient prêtes à en sortir.

Après être resté quelque temps en silence comme s'il avait attendu une réponse à son altière exclama-

tion, réponse qui n'arrivait pas, Visconti demanda en souriant : — Ne pourriez-vous pas la demander à Rusconi, cette grâce ? lui qui vous a une si grande obligation : il serait probablement plus porté à vous l'accorder que moi.

Le père de Béatrix sentit son sang se glacer et répondit en balbutiant et dans le plus cruel embarras : — Comment? que dites-vous ? je ne sache pas avoir offensé personne, et Rusconi moins que tout autre. Pensez donc ! à peine si je le connais.

— Oh ! n'en soyez pas en peine, reprit Marco ; il se fera bien connaître lui-même. Rusconi n'est pas un homme qui ne sache pas payer ses dettes ni récompenser les services que peut lui rendre même un inconnu. Après avoir dit ces mots il sembla vouloir s'en aller.

Mais le comte, le serrant de plus près, insistait : — Je vous prie, parlez clairement ; dites, qu'ai-je fait ?..... car vraiment je ne saurais..... si ce n'était à cause de ce jeune homme..... d'Ottorino.....

Marco, qui voulait le forcer à s'expliquer, ne répondit rien et parut toujours vouloir s'en aller.

— Écoutez, écoutez-moi, poursuivit le comte en le priant avec une anxiété toujours croissante ; je ne sais rien, voyez-vous, je n'y ai aucune part.... A vrai dire, le jeune homme... oui, je ne peux pas le nier, m'a fait entendre qu'il épouserait volontiers ma fille ; mais je lui ai tout d'abord répondu nettement ; je lui ai dit que je ne voulais pas vous déplaire..... et que je n'aurais jamais consenti à la lui donner avant que.....

Marco qui se sentait la fièvre, ne pouvant plus con-

tenir son impatience, interrompit ce discours et demanda :

— Mais Béatrix se soumet-elle de bonne grâce à ce mariage? Et il attendit la réponse d'un air si troublé que le comte en fut tout glacé.

— Béatrix? répondit-il avec hésitation, vous me demandez si Béatrix..... Elle aurait accepté le mari que ses parens lui auraient destiné. La pauvre enfant est si simple! elle est comme une colombe, et elle n'a dans le cœur que sa mère et moi.

— Donc, demandait de nouveau Visconti, vous croyez qu'elle ne sera pas bien peinée de la rupture de ce mariage.

— Peinée! pensez! elle n'est pas fille à se tourmenter pour de telles frivolités. Je connais bien l'humeur de ma fille; je la connais, je la connais, et pour cela je ne suis pas en souci le moins du monde.

En entendant ces bienheureuses paroles Marco fut saisi d'une si grande joie, éprouva une bienveillance si subite et si forte, qu'il aurait volontiers jeté les bras autour du cou de celui qui venait de les prononcer; mais il se contint en pensant que ce qui n'était pas encore arrivé pouvait peut-être avoir lieu dans la suite, pendant son séjour en Toscane, s'il ne trouvait pas le moyen d'éloigner le jeune homme de la maison du comte del Balzo. Il jugea que le plus sûr moyen était de laisser le père de la jeune fille dans la crainte de quelque malheur inconnu qui le menaçait. Il répondit donc d'un air moins sombre qu'auparavant, mais sans montrer pourtant la sérénité de son ame :

— Si la chose en est ainsi, tant mieux pour elle et

pour vous. Il m'eût été bien pénible de vous voir aux prises avec un seigneur aussi irritable que Rusconi ; et pour mon compte aussi, je vous avoue que j'étais bien fâché de vous considérer comme un de mes..... comme un de ceux qui sont contre moi, et d'être obligé de ne pas voir de bon œil un camarade, un ami de ma première jeunesse. Prenant alors un ton de familiarité, mais de cette familiarité orgueilleuse de l'homme qui s'abaisse et qui vous élève pour se trouver un instant à votre niveau, il lui mit une main sur l'épaule, en ajoutant : — Peut-être ne saviez-vous pas que c'est moi qui ai fait la négociation du mariage entre Ottorino et la fille du seigneur de Como. Maintenant le jeune homme paraît hésiter et vouloir reculer ; mais au point où nous en sommes il y va de mon honneur. Cependant, si vous tenez bon, la chose s'achèvera, et Ottorino ne voudra pas me désobéir ; car il sait bien qu'il ne lui conviendrait pas de lutter contre moi.

— Oh ! soyez sûr, dit le comte, que rien ne sera dérangé par ma faute ; et si j'avais su auparavant comment était cette affaire, certes pour rien au monde je n'aurais permis à ce jeune homme de fréquenter ma maison ; car je tiens à vos bonnes grâces et à mon repos plus qu'à toute autre chose.

— C'est bien, tirons un voile sur le passé et n'en parlons plus ; mais dorénavant.....

— Dorénavant je vous donne ma parole qu'il ne mettra plus le pied sur le seuil de ma maison, dût le monde s'écrouler..... soyez-en sûr...

Marco eût voulu faire entendre au comte quelque

chose de ses propres intentions sur Béatrix ; mais il ne put s'y résoudre avant d'avoir interrogé le cœur de la jeune fille. Cette ame orgueilleuse et passionnée aurait préféré la perdre pour toujours à l'obtenir de l'autorité de son père sans être certain de son agrément spontané.

Ayant ainsi conduit son homme où il le voulait, il prit congé de lui, en disant : — Assez, comte ; je suis bien aise que nous nous quittions meilleurs amis que nous ne croyions l'être avant cette explication. Il lui serra la main et s'avança vers le milieu de la salle pour rejoindre un cercle de chevaliers formé autour de la beauté qui venait de paraître.

Mais le comte, sans quitter l'embrasure de la fenêtre où il avait été jusqu'alors, commença en lui-même à s'en prendre à sa femme, à sa fille, à Ottorino, qui l'avaient engagé dans ce mauvais pas.

Après avoir digéré en grande partie sa colère, après que cette grande frayeur se fut un peu dissipée, et qu'il se fut consolé en pensant qu'en résumé l'affaire était raccommodée, il se souvint de Lupo et de la grâce qu'il devait demander pour lui à Marco. De même qu'une eau trouble et agitée dépose en se calmant le limon qu'elle contient, et permet au regard d'y plonger jusqu'au fond, le comte se souvint tout à coup de Lupo, de ses parens et de sa sœur. Leurs touchantes paroles, leurs traits, leurs larmes se représentèrent à son souvenir. Il se rappela la promesse qu'il avait faite, et il en ressentit une grande compassion, un remords poignant, une pénible honte. Mais rien de tout cela ne put le faire hésiter sur le parti qu'il avait à prendre.

— Parler à Marco d'un écuyer d'Ottorino après cette mercuriale? c'est une plaisanterie, disait-il à part soi ; non, non, on ne m'y reprendra pas ; que Lupo et tous ceux qui tiennent à lui aillent au diable, quant à moi je ne veux me perdre pour personne..... On fera de grandes lamentations chez moi; Ermelinde et Béatrix crieront autant qu'elles voudront, mais moi je crierai plus haut qu'elles. Heureusement que je ne suis pas homme à me laisser faire la loi. Et ces idées soulevant de nouveau sa colère, il sortit du coin où il avait été si long-temps blotti, et il se montra dans la salle tout pensif et avec un air courroucé.

Béatrix, qui de sa place avait observé le long entretien de son père avec Marco, s'était imaginé qu'il parlait de Lupo, et elle attendait avec anxiété l'issue de cette conversation. Lorsque Visconti, après avoir quitté le comte, revint au milieu de la foule, elle tourna sur lui, à la dérobée, un regard timide et empressé pour lire dans ses traits le sort de son protégé ; mais n'ayant pu rien deviner, elle attendait que son père s'approchât. Après quelque temps celui-ci vint vers elle avec l'air dont nous avons parlé plus haut, et qui paraissant à la jeune fille l'indice d'une sentence défavorable, la bouleversa tout à coup.

—Eh bien! que vous a-t-il répondu? demanda-t-elle aussitôt qu'il se fut approché.

— A propos de quoi?

— Comment à propos de quoi! A propos de la grâce que vous lui avez demandée pour Lupo.

— Quelle grâce, quelle disgrâce? Moi je ne demande grâce pour personne.

— Oh ! bon Dieu ! vous a-t-il donc refusé ?

— Il ne m'a dit ni oui ni non; et cette affaire ne doit être ni la mienne ni la tienne. As-tu compris? Et fais attention à bien retenir ta langue entre tes dents; car avec tes folies tu pourrais bien nous perdre tous tant que nous sommes.

—Mais n'êtes-vous plus le même que tantôt?

— Non, je ne suis plus le même, depuis que j'ai appris des choses que j'ignorais auparavant.

— Mais enfin n'y aura-t-il pas de remède ? Faudra-t-il donc absolument qu'il meure ?

— Allons, tais-toi, te dis-je, petite étourdie, et ne va pas nous jouer quelque mauvais tour.

— Eh bien ! ce sera donc moi qui lui parlerai ; je me jetterai à ses pieds et je le prierai tant.....

— Encore des tiennes ! il ne manquerait que cela !

— Mais comment? mais pourquoi? mais parlez donc!

— Je t'en ai dit assez. Fais attention, tiens-toi bien sur tes gardes. Après cela le comte disparut au milieu de la foule, et la jeune fille resta si confuse qu'elle croyait rêver.

Marco, qui ne l'avait jamais perdue de vue, dès qu'il vit son père la quitter, s'approcha de sa chaise et lui demanda, après en avoir obtenu la permission de sa tante, si elle voulait lui faire l'honneur de parcourir avec lui les salons de la fête, tandis qu'il lui montrerait les chevaliers qui devaient tenir la joute. Béatrix, désireuse de se trouver avec lui pour avoir l'occasion de lui demander la grâce de Lupo, accepta, avec le bon plaisir de sa tante, la main que

Marco lui offrait galamment, et ils s'en allèrent ensemble.

— Les jouteurs doivent être douze, disait Visconti à la demoiselle en l'accompagnant dans les salles, je vais vous en montrer onze, car ils sont ici, mais le douzième vous ne l'y trouverez pas; je sais cependant que celui-là n'a pas besoin de vous être présenté, car vous le connaissez depuis long-temps, n'est-il pas vrai?

Béatrix devint toute rouge et ne dit mot.

— Je vous l'ai vue saluer avec beaucoup de grâce et de bonté, un de ces jours lorsque nous passions ensemble devant votre maison; je sais d'ailleurs qu'il a été long-temps à Limonta, et que même à présent....

— Oui, c'est vrai, je le connais, dit la jeune fille en baissant timidement les yeux, et même il a un écuyer pour qui.....

— Ne parlons pas de ses écuyers, s'il vous plaît, dit Marco en l'interrompant; parlons un peu de lui.

Dans ce moment la jeune fille, en suivant toujours son guide, entrait dans une longue chambre placée après la dernière salle de la fête. Elle se retourna et vit son père qui mettait un doigt sur la bouche, voulant lui faire entendre, par l'expression de toute sa figure, qu'elle eût à garder le silence sur ce qui concernait le pauvre Lupo. Cet incident accrut encore l'embarras et la crainte de la jeune fille, déjà assez intimidée en se trouvant seule avec cet homme dont elle avait entendu dire tant de choses; en écoutant des paroles qui recherchaient le pudique et premier secret

de son cœur ; en se voyant enfin prête à lui demander une grâce si importante. Mais rappelant alors ce courage virginal qui, dans les momens les plus difficiles, ne lui manquait jamais, elle dit d'une voix tremblante et suppliante :

— Seigneur, puis-je espérer que vous écoutiez l'humble et fervente prière que j'ai à vous adresser ?

— Ne m'avez-vous pas accepté pour votre chevalier et votre vassal ? répondit Marco, et est-ce là le langage que vous devez tenir avec moi ? Vous n'avez pas de prière à m'adresser, mais plutôt des ordres à me donner.

Ils se turent pendant quelques instans, et ayant traversé, dans cet intervalle, trois ou quatre petites chambres, ils se trouvèrent dans une pièce écartée, hors de la vue de tous ceux qui étaient à la fête. La jeune fille tout absorbée par l'idée de ce qu'elle allait demander à Visconti, Visconti transporté par la passion qui l'aveuglait, tous deux étaient trop éloignés de penser à ce qu'il pouvait y avoir d'étrange, d'inconvenant à s'écarter ainsi du reste de la société, et l'on peut dire que ni l'un ni l'autre ne s'en étaient aperçus.

Lorsque Béatrix se trouva dans cette chambre solitaire, elle regarda autour d'elle, et fut d'abord un peu troublée ; mais tombant aussitôt à genoux devant celui qui l'y avait conduite, elle dit en sanglotant : — Une parole de vous peut le sauver ; ayez compassion d'une famille désolée. Oh ! si je pouvais pleurer comme pleurait tout à l'heure son malheureux père ; si le Seigneur mettait dans ma bouche ses paroles, je suis sûre que vous ne pourriez pas me la refuser.

Elle parlait de cette manière, croyant que son père avait tenu sa parole en informant Visconti de tout ; mais celui-ci ne savait rien, et s'entendant supplier avec tant de passion, il n'en devinait pas la raison et il en fut d'abord étonné. Mais bientôt il fut pris de pitié, d'amour, de confusion, en voyant à ses genoux, dans cette humble attitude, la reine de ses pensées. Oubliant tout, il s'inclina pour la relever et lui dit dans la plus grande agitation : — Que faites-vous? Non, absolument non; allons, levez-vous. Vous prosterner ainsi devant un être humain? vous, Béatrix? Mais elle ne quittait pas cette position et elle continuait à le prier en joignant les mains et en levant vers lui des yeux tout en larmes. Visconti, en la voyant dans cette attitude, crut avoir devant les yeux la mère de la jeune fille, lorsque plusieurs années auparavant, la nuit qu'il avait voulu l'enlever de la maison paternelle, elle s'était aussi jetée à ses genoux et l'avait ainsi supplié. Il se sentit transporté hors de lui-même, releva de force la belle suppliante, la fit asseoir, et pendant que celle-ci se couvrait la figure de ses deux mains, pleurait amèrement d'angoisse, de honte et de frayeur, tellement qu'on voyait les larmes couler à travers ses doigts et sur ses blanches mains, Marco sans oser approcher d'elle la pressa en ces termes : — Oh! dites-moi ce que vous souhaitez, et je vous jure par le salut de mon ame que je ferai tout ce qui est en mon pouvoir pour vous satisfaire ; tout, quand même je devrais y perdre ma fortune, ma vie et mon honneur. Dites-le-moi donc, tirez-moi de ce tourment, qui est-ce que je puis sauver ?.....

— Lupo, répondit en sanglotant la jeune fille.

— Qui ? ce vassal du monastère de Saint-Ambroise, qui a été condamné à perdre la tête ?

— Oui, il est le fils du fauconnier de mon père et frère d'une de mes suivantes.... Et si vous les aviez vus !.....

— Allons, ne pleurez plus ; Lupo sera sauvé ; c'est à vous que je le donne..... Puissé-je de même racheter de mon sang une de vos larmes !... Allons, Ermelinde,... Ermelinde ! vous me feriez perdre la tête ; Béatrix, ne pleurez plus, Lupo ne mourra pas.

— Vous dites qu'il ne mourra pas ?

— Oui, je vous le jure sur mon ame.

A ces mots la jeune fille se leva précipitamment, et, s'élançant vers Marco, elle allait se prosterner encore devant lui pour le remercier, mais elle ne le put pas. Visconti la saisissant par la taille la retint avec force ; et elle toute confuse, émue, épuisée de contentement, se laissa tomber dans ses bras. Marco sentait trembler sur lui ce précieux fardeau ; il sentait couler sur sa main les larmes de consolation de la belle vierge ; et le sein voilé de Béatrix palpitait contre sa poitrine agitée. Ravi, hors de lui-même, il se pencha sur elle et déposa un baiser sur cette tête blonde. Béatrix s'aperçut de ce baiser ; mais elle n'en fut pas plus effrayée qu'elle ne l'aurait été d'un baiser de son père ; elle se leva tranquillement, et dans ses yeux encore tout rouges et baignés de pleurs, sur son visage encore troublé, on discernait le sourire de cette joie inattendue. C'est ainsi qu'après la pluie le soleil se montre plus beau et plus brillant, d'une lumière plus douce, au milieu

des nuages épars sur un ciel vaporeux de printemps.

Le héros était au pouvoir d'une jeune fille. Marco s'approcha d'une petite table et il écrivit debout quelques phrases à l'abbé de Saint-Ambroise, dans des termes confus de prière, d'ordre, de menace; il lui disait de rendre aussitôt à la liberté ce Lupo dont ils avaient parlé quelques jours auparavant. Il ferma la lettre avec un ruban de soie sur lequel il mit son cachet, il y écrivit l'adresse, et la donnant à Béatrix, il dit : — Faites-la tenir à l'abbé de Saint-Ambroise, et Lupo vous sera rendu.

— Le Seigneur vous tiendra compte de ce sang innocent que vous avez épargné, dit la jeune fille, de tant de larmes que vous essuyez. Toute sa famille priera pour vous toujours, toujours. Et elle s'acheminait vers la porte pour s'en aller.

— Béatrix, dit Marco en lui faisant signe de s'arrêter, je vous demande un instant. Vous avez le temps jusqu'à demain de faire parvenir cette lettre..... Écoutez-moi, cette nuit je pars pour un long voyage..... mais le souvenir de cet instant..... mais votre souvenir..... Béatrix..... croyez-le, sera toujours dans mon cœur.

— Oh ! et moi aussi je n'oublierai jamais la grâce que vous m'avez faite. Moi aussi je prierai pour vous..... Je ne comprends pas maintenant pourquoi j'étais si effrayée de paraître devant vous !..... Ma mère me le disait bien que vous aviez le cœur bon et généreux.

— Votre mère peut-elle donc ne pas me haïr ? m'a-t-elle donc pardonné ?... Et vous, Béatrix, me pardonnez-vous aussi ?.... pouvez-vous ne pas me haïr ?

—Moi? que dites-vous?.... ma reconnaissance, mon respect.....

— Ce n'est pas assez, et ce n'est pas là ce que je veux de vous, s'écria Visconti en prenant une des mains de Béatrix entre ses mains tremblantes. A quoi bon dissimuler plus long-temps? Sachez, Béatrix, que du moment où je vous ai vue..... ma destinée a été irrévocablement fixée. Et moi aussi j'attends avec anxiété de votre bouche un mot de vie ou de mort.

La jeune fille tremblait comme une feuille, et faisait des efforts pour se dégager de ses mains. Mais, Visconti s'interrompant tout à coup comme s'il avait été saisi par une nouvelle idée qui se fût présentée dans ce moment à son esprit, ouvrit ses mains de sorte que Béatrix put retirer la sienne, et, le visage changé, après un moment de silence, il l'interrogea d'une voix sévère.

— Dites-moi, ce Lupo n'est-il pas écuyer de quelqu'un que vous m'avez nommé tout à l'heure?

— Oui, il est un de ses écuyers.

— Un de ses écuyers? de qui?

— De ses écuyers..... de votre cousin..... de ce chevalier..... répondit la jeune fille qui n'osait pas prononcer son nom.

— Dites donc de qui..... lui demanda-t-il fièrement.

— D'Ottorino, répondit Béatrix en devenant tout d'un coup rouge comme le feu.

— Maintenant, répondez-moi comme vous répondriez à votre confesseur au moment de la mort, poursuivit Marco d'une voix sombre et tremblante, est-ce

pour plaire à cet homme que vous êtes venue me demander la grâce de Lupo?

— C'était mon père qui devait vous en parler.

— Ce n'est pas cela que je demande; dites-moi donc, sur votre ame, si c'est lui qui vous a engagée à cette démarche.

— Oui, lui aussi a prié mon père; car, étant en disgrâce auprès de vous, il n'osait pas.....

— Ah! vous savez tous ses secrets!.... Et quand l'avez-vous vu?

— Peu d'instans avant d'entrer dans votre maison.

— Et vous le voyez tous les jours, n'est-ce pas?..... Et la promesse..... la promesse que vous lui avez faite..... dites-moi,.... venait-elle du cœur?.... Vous êtes éprise de lui, dites..... dites-le, au nom de Dieu!

Béatrix, tout effrayée, gardait le silence.

— Ainsi donc vous ne le niez pas!

— Non, je ne le nie pas, dit la jeune fille d'une voix faible; il doit être mon époux.

— Mort et perdition! s'écria Marco d'une voix frémissante et comprimée, et arrachant en même temps des mains de Béatrix la lettre, il s'élança furieux contre elle comme s'il avait voulu la déchirer en morceaux. La malheureuse sentit ses genoux fléchir, sa vue s'obscurcir, et elle tomba évanouie sur le plancher.

Visconti demeura quelques instans à la contempler d'un regard sombre et enflammé. Sa main se porta involontairement sur son poignard; mais il la retira aussitôt. Il mit la lettre dans la ceinture de la jeune fille évanouie, puis il sortit précipitamment et descendit par un escalier dérobé dans une petite cour intérieure.

Éprouvant alors un besoin violent, une fureur de se mouvoir, de s'agiter, de respirer librement, il s'élança sur un cheval qui avait été préparé pour son départ qui devait avoir lieu cette nuit même, et il le poussa sur le premier chemin qui s'offrit devant lui. A peine un seul de ses écuyers parmi tous ceux qui devaient l'accompagner eut-il le temps de se mettre sur ses traces, et de le suivre de loin sans pouvoir jamais le rejoindre. Telle était la trempe de cette ame. Le premier mouvement de la passion était irrésistible, le présent lui ôtait tout sentiment du passé et de l'avenir, et l'absorbait entièrement.

Il partit comme s'il avait fui devant un ennemi qui le harcelât; il portait en croupe, il avait sur le dos cet ennemi qui ne lui laissait ni paix ni repos.

Dans la violence de la course, et au milieu des ténèbres, sentant souffler sur sa figure le vent froid de la nuit, il lui semblait éprouver quelque soulagement. Il galopait comme un frénétique, n'entendant autour de lui que le piétinement de son cheval et le sifflement de l'air qu'il fendait impétueusement, et qui agitait sur son front ses cheveux baignés de sueur.

Le généreux coursier, la bride abattue et les flancs ensanglantés, s'élançait avec furie, dévorant le chemin sans le voir, et ayant perdu toute route battue, il courait à travers des champs cultivés, des landes, des bois, sautait sur des broussailles, des buissons et des fossés, au risque de se casser le cou contre le tronc de quelque arbre ou de tomber dans un fossé ou dans une mare. Le chevalier, qui, dans la rapidité de cette course, dans l'impétuosité forcée des sursauts et des

secousses, sentait pour ainsi dire que les impressions extérieures adoucissaient le sens douloureux de la vie intérieure, ne cessait de l'exciter de sa voix et avec ses éperons, qu'il lui tenait cruellement plantés dans la chair ; et, son esprit s'égarant dans une espèce d'ivresse fantastique, il souhaitait avec une sorte de volupté de s'ensevelir sous terre, de disparaître pour toujours du monde.

Il continua à galoper jusqu'à ce qu'il s'aperçût qu'il était seul. L'écuyer n'avait pas pu le suivre dans sa course folle et effrénée. Il sentit son pauvre animal qui haletait sous lui en gémissant, épuisé, fatigué, il le vit à la lumière du crépuscule tout couvert d'écume, tout fumant et ensanglanté, exhaler de ses narines ouvertes un souffle épais et embrasé, il retira les rênes et s'arrêta dans une lande vaste et abandonnée où il se trouvait dans le moment. Il leva les yeux vers le soleil qui commençait à poindre, et il s'irrita contre la lumière du jour qui allait l'exposer à la vue des hommes et à son propre regard. L'obscurité de la nuit était plus conforme à sa douleur. Son ame la parcourait dans toute son étendue, elle l'occupait tout entière et en recevait le sentiment mystérieux de l'infini et de l'éternité dans les tourbillons desquels elle se perdait.

Mais lorsque le jour parut, lorsque son ame se replia sur elle-même, il se sentit retomber dans la vie, et la réalité circonscrite et inexorable des choses se représenta à lui ; mais une pensée vint mitiger cette aridité douloureuse et ranimer son courage. Il songea qu'il lui restait encore quelque chose à faire, qu'il pouvait se venger.

Il excita de la voix son cheval et s'achemina tout doucement vers un clocher qu'il voyait de loin dépasser le sommet d'un bois. Plus il allait, plus il croyait reconnaître ces lieux. En tournant un sentier ombragé de deux rangs de saules, il rencontra une jeune villageoise qui, une houlette à la main, chassait devant elle sa vache, et chantait gaîment. Il lui demanda si le village qu'on voyait était Rosate, mais la jeune fille effrayée fit un cri et se mit à fuir à travers les champs en pleurant. Marco laissa tomber sa tête sur sa poitrine et continua son chemin jusqu'à ce que, à travers les arbres, il découvrit les tours du château de Rosate, qui, comme nous le savons, était un de ses fiefs. Il vit flotter le pennon carré qui était le signe distinctif des chevaliers bannerets; il vit le casque avec le serpent arboré sur le sommet de la plus haute tour, et arrivé sur la crête du fossé qui entourait les murs crénelés, il frappa trois fois avec la garde de son épée le pommeau ferré de son arçon. L'on baissa le pont-levis et il passa.

En entrant dans la seconde cour il rencontra le châtelain qui courut pour lui tenir l'étrier. C'était Pelagrua, ce procureur du monastère de Saint-Ambroise, qui avait été chassé de Limonta, et que Marco, comme on l'a déjà dit, avait placé là et nommé ensuite son châtelain. Pelagrua n'eut pas le temps de remplir l'office pour lequel il était accouru, car Marco, s'élançant à terre d'un seul saut, lui avait laissé dans les mains les rênes de son cheval en lui ordonnant de tenir son arrivée secrète.

Au trouble de son visage, au désordre de toute sa

personne, à l'état pitoyable de son cheval, le rusé châtelain conçut d'étranges soupçons, mais qui étaient à mille lieues de la vérité.

XV.

Lorsque Béatrix reprit ses sens elle se trouva couchée sur un lit dans une chambre inconnue, et elle demanda à une femme qui se tenait auprès d'elle où était son père. Mais l'ayant dans ce moment même aperçu de l'autre côté du lit d'où il la regardait, elle se mit sur son séant, puis se levant debout et serrant un de ses bras : — Sortons d'ici, lui disait-elle, sortons, sortons sur-le-champ.

Dès qu'ils furent dans la rue le comte lui demanda l'explication de toute cette affaire, mais elle hâtait le pas sans lui répondre, pressée d'arriver à la maison où il lui paraissait seulement qu'elle serait en sûreté. Un instant après, se rappelant la lettre de Marco, elle la trouva à sa ceinture, et l'en ayant tirée elle disait à son père en la lui montrant : — Voici, la voici ?

— Quoi donc?

— La grâce de Lupo. Une lettre écrite par Marco à l'abbé de Saint-Ambroise.

— Comment donc, je ne comprends pas..... S'il t'a accordé ce que tu lui as demandé!..... N'aurais-tu pas fait une étourderie plus grave? Le nom d'Ottorino te serait-il sorti de la bouche?

— C'est lui-même qui m'en a parlé.

— Et toi, que lui as-tu répondu? comment t'es-tu comportée?..... Allons, parle, délie donc ta langue.

— Ah! laissez-moi, laissez-moi tranquille, je dirai tout à ma mère.....

— Voilà donc où aboutissent tous vos mystères? En tout cas, rappelle-toi ce que je te dis; tu ne dois plus revoir Ottorino, as-tu compris? tu ne dois plus le revoir.

Béatrix respirait à peine, et était trop bouleversée pour pouvoir bien comprendre la portée de ces paroles; elle n'avait pas dans ce moment assez de force pour s'en affliger.

Pendant tout le chemin le comte ne fit que gronder et s'impatienter; arrivé à la porte de la maison, il dit à sa fille: — Donne-moi ce papier. Elle obéit et ils entrèrent.

Ils trouvèrent les parens de Lupo, Ermelinde, Ottorino et la famille qui les attendaient. A peine parurent-ils dans le vestibule que tous accoururent au devant d'eux avec des flambeaux allumés. Mais en voyant la figure pâle de Béatrix et celle de son père, ils eurent tous la même idée; ils crurent que la vie du pauvre Lupo était désespérée, et ils poussèrent une exclamation de douleur.

Le comte, ayant quitté sa fille, qui se jeta dans les bras de sa mère, fit signe à Ottorino de le suivre, et lorsqu'ils furent dans un petit salon au rez-de-chaussée, il lui dit en lui remettant la lettre de Marco : — Voilà la grâce de votre écuyer ; allez, et que Dieu vous accompagne tous les deux ; mais comptez que ni l'un ni l'autre vous ne devez plus revoir ma maison. Cela dit, il fit un tour sur lui-même et courut se renfermer dans son appartement.

Ottorino regarda ce papier, reconnut l'écriture et le cachet de Marco, et la joie subite qu'il ressentit de la délivrance de son fidèle écuyer éteignit d'abord en lui le sentiment de l'étrange et cruelle défense qu'il venait de recevoir.

Il courut dans une salle où tout le monde s'était réuni, et levant en l'air la main dans laquelle il tenait la lettre de Visconti : — Grâce ! grâce ! s'écria-t-il, voici la lettre de Marco. Tous accoururent vers lui pour voir, pour toucher ce bienheureux papier. On criait, on pleurait, on s'embrassait les uns les autres. Le père de Lupo voulait avoir cet écrit dans les mains ; et le baisant, le mouillant de ses larmes, il le montrait tour à tour à sa femme, à Lauretta et à son autre fils.

— Vite à cheval, s'écria Ottorino, le temps presse. On apprêta aussitôt deux coursiers, l'un pour lui, l'autre pour le fauconnier qui voulut l'accompagner, et ils prirent au galop le chemin de Chiaravalle.

— Donne-moi cette lettre, dit le chevalier à Ambroise, donne-la-moi, je la garderai.

— Oh ! laissez-la-moi, répondit celui-ci avec in-

stance, voyez, je l'ai mise sur ma poitrine; si je ne la sentais pas, si je ne tenais pas ma main sur elle, il me semblerait n'avoir plus mon cœur.

Pendant tout le chemin ils ne firent que parler de Lupo.

Cependant celui-ci se promenait dans une chambre au rez-de-chaussée d'une des tours de l'abbaye de Chiaravalle, dans laquelle était une mauvaise table de noyer, une lampe allumée, un crucifix de bois suspendu à la muraille et un prie-dieu devant le crucifix. Quatre soldats faisaient sentinelle à la porte, un cinquième était dans la chambre avec le prisonnier. Ce cinquième était Vinciguerra, un de ceux que Bellebuono avait pris avec lui dans la dernière expédition de Limonta que nous avons racontée.

La démarche du condamné était ferme, et son air assuré; il parlait précisément avec Vinciguerra de l'événement pour lequel il se trouvait dans la petite chapelle.

— Lorsque je pense à la manière dont ce scélérat de vilain s'est moqué de nous, disait Vinciguerra, je n'en reviens pas!

— Holà, répondit Lupo, ne sois pas si prodigue de ce qui t'appartient.

— Que veux-tu dire?

— Je veux dire que pour que nous restions bons amis il ne faut pas mal parler devant moi de ces braves gens.

— Oh! vous voilà bien vous autres, vous êtes tous les mêmes, et pour vous soutenir les uns les autres je ne sais de quoi vous ne seriez pas capables. Tu es montagnard, et cela suffit.

— Certes, oui, et je m'en vante. Il vaut mieux être épervier de rocher que canard de marais.

— Oui, oui, tu es de Limonta et moi de Chiaravalle; mais enfin tu n'es pas plus que moi, nous sommes tous les deux vassaux du monastère; et il n'y a pas de quoi être si fier.

— Vassal du monastère, oui, pour mes péchés; mais moi je ne les ai jamais servis ces gens-là. La belle chose, n'est-ce pas, que d'être commandé par un homme qui a le goupillon à la main et la tonsure sur la tête? C'est vraiment enviable!

— Crois-tu donc, répondit Vinciguerra, que j'engraisse avec le salaire qu'on me donne? Te souviens-tu du temps où nous avons combattu ensemble sous Marco Visconti?

— Vive Marco! s'écria Lupo saisi par ce nom qui faisait palpiter le cœur de tout soldat lombard. Voilà un homme; il est toujours des premiers à se mettre en avant et à faire merveille de sa propre personne. De plus, il est affable, doux, ami des soldats; lorsqu'il a de l'argent il en donne à chacun, et si l'on doit pâtir, on pâtit tous ensemble; ce n'est pas comme avec tes..... qui, lorsqu'ils sont rassasiés et bien gorgés, vous crient du réfectoire: En avant! en avant!..... Oui, n'est-ce pas? pour qu'ils puissent mieux s'engraisser! Et puis les beaux exploits! comme le dernier de Limonta. Des gens armés qui tombent la nuit par trahison sur de pauvres diables sans défense: est-ce là le métier d'un soldat?

— Tu as bien raison.

— Au reste, vois-tu, si j'étais arrivé à temps pour

les réunir, je puis bien te dire que l'affaire se serait passée autrement et aurait pu vous coûter cher. Mais je ne veux pas y penser, car cela me tourmente trop.

— Pauvre Lupo ! nous avons été toujours amis, nous avons été compagnons d'armes, et vois ce que je suis obligé de faire maintenant.....

— Tu fais ton métier.

— Oui, mais crois bien qu'être obligé de te garder ici et savoir où je dois te conduire..... crois bien que je ne puis m'y faire.

— Allons, allons, avale cela avec un verre de vin, dit le condamné; et prenant lui-même un grand flacon, il en versa deux verres, en prit un, présenta l'autre à son camarade, et dit : — A la santé de Marco.

— Cela n'est pas de contrebande, répondit la sentinelle, car Marco est bon ami du monastère et il est cousin de l'abbé, ainsi je puis accepter l'invitation et te faire une bonne raison : — A la santé de Marco et à la tienne.

Cela dit, ils vidèrent tous les deux leur verre d'un seul trait.

— As-tu aussi porté ma santé ? reprit le Limontin aussitôt qu'il eut bu, tu as voulu dire à la santé de mon ame, n'est-ce pas? car celle du corps au point où je me trouve est hors de question. Qu'y faire? Vois-tu, ajouta-t-il en regardant par une des petites fenêtres, le ciel commence à blanchir, et bientôt..... N'est-ce pas une heure après le lever du soleil ?

— Pauvre malheureux ! Oui, une heure après le lever du soleil.

— Écoute, dit encore Lupo, ne sommes-nous pas

soldats pour nous faire tuer s'il le faut ? Ainsi donc mourir d'un coup de hache qui nous fende le crâne comme on fend une pomme ; ou d'un coup de lance qui nous perce d'outre en outre comme une grenouille, ou... Bref, quand on meurt en faisant son devoir, ça revient au même ; et moi je meurs pour avoir rempli le mien..... Et cependant ce n'est pas tout-à-fait la même chose, et quoique je tâche d'adoucir ma pilule, elle me paraît toujours un peu amère, car finir ainsi ses jours sur trois morceaux de bois, garrotté comme un malfaiteur, devant toute la canaille qui accourt pour vous voir comme elle accourrait pour voir un assassin, ce n'est pas la même chose que de mourir sur le champ de bataille en enfourchant les arçons de son bon cheval ; frappant des coups désespérés à droite et à gauche ; la musique des trompettes dans les oreilles et l'espérance de la victoire dans le cœur.

—C'est ce que je voulais dire, répondit le garde ; du reste quant à mourir, mourir aujourd'hui, mourir demain, qu'est-ce que cela fait ?

— Et cependant crois-tu que si je pouvais m'en passer, ajoutait Lupo, je ne le ferais pas et de bien bon cœur ? Mais puisqu'il faut boire ce calice, prenons patience, résignons-nous et faisons bonne mine à la mort que Dieu nous envoie.

Vinciguerra poussa un soupir, remplit une autre fois les deux verres, vida le sien et puis d'un signe de la main il invita Lupo à en faire autant.

—Non, non, répondit le condamné, ce peu de raison que Dieu m'a donné, je veux le garder pour les momens

qui me restent et faire le dernier pas en bon chrétien, sachant bien ce que je fais.

— Écoute, veux-tu que j'appelle le père Athanase que tu viens de renvoyer tout à l'heure?....

— Non, non. Ce qu'il y avait à faire je l'ai déjà fait. A dire vrai je l'aurais gardé encore, mais il commençait à me casser la tête, à toucher certaines histoires que..... cela suffit; je lui ai dit poliment de s'en aller.

— Oh! allons donc, il aura voulu te faire penser au salut de ton ame, te réconcilier avec le Seigneur et te faire dire quelque prière; car ce sont là des choses qu'il faut bien faire lorsqu'on est sur le chemin de l'autre monde.

— Ce n'est pas cela. Tant qu'il m'a parlé en bon religieux, je l'ai écouté; mais ensuite, venant à parler de Bellebuono, il s'obstinait à dire que j'avais commis un assassinat; tandis que si je n'avais pas d'autre péché... Mais je lui ai répondu clair et net que je ferais encore de même sans le moindre scrupule de charger ma conscience.

— Oh! c'est là que je t'attendais! Certes le religieux avait raison!

— Tu es donc aussi un imbécile! mais pour te persuader, je vais te faire une comparaison.

— Je t'écoute.

— Si, disait Lupo, j'arrivais à Limonta une heure plus tôt, et si, en envoyant un faux avis à ton Bellebuono, je l'attirais, lui et tous vous autres dans le défilé d'une montagne où je me serais caché avec mes braves paysans; si en fondant sur vous, nous vous

avions tous assommés comme des rats dans une souricière, aurais-je commis un péché mortel? aurait-il fallu m'en confesser?

— Non, parce que cela aurait été un stratagème de guerre.

— Et ce que j'ai fait n'était-ce donc pas un stratagème de guerre, excepté qu'au lieu de vous assommer tous, je n'en ai assommé qu'un seul?

— Oh! quel rapport y a-t-il?

— Le rapport est exact. Et le motif, le comptes-tu pour rien? L'avoir tué pour sauver tant de pauvres gens de mon village, et notre curé qu'il voulait tourmenter et assassiner pour son plaisir!

— Mon cher, tu m'en dis là une belle : tu vas chercher le motif!..... N'es-tu donc pas soldat?

— Je le suis; mais je disais ceci pour faire une comparaison. Car ce n'était pas une guerre juste et régulière; mais c'était une bande d'assassins et de brigands qui fondait sur nous.

— Halte là! Doucement. Voyez la belle gentillesse de changer le nom aux gens, répondit Vinciguerra d'un ton brusque; je puis te dire que j'ai toujours fait le soldat et jamais le voleur ni l'assassin; et si ce n'était pas que.....

Mais Lupo, se mettant à rire : — Allons donc, lui dit-il, voudrais-tu t'en prendre à moi? à quelqu'un qui dans une demi-heure sera dans l'autre monde? Tu aurais trouvé ton homme, ma foi! un homme à l'agonie!

— Que vas-tu chercher maintenant? répondit le soldat tout troublé par ces paroles et par le sang-froid

avec lequel Lupo les prononçait, tu le sais bien qu'avec toi..... Et puis nous avons été toujours amis; mais tu sens qu'il y a certains mots qu'on ne peut pas supporter.

— Ne comprends-tu donc pas que je l'ai dit pour faire une comparaison?

— Si tu l'as dit pour faire une comparaison, il n'y a pas de mal.

— Je veux que nous nous quittions amis, dit encore Lupo en lui tendant la main.

— Sans doute, ami de tout mon cœur, répondit l'autre en la lui serrant affectueusement; et il ajouta aussitôt :

— Je serre la main d'un brave soldat et d'un bon camarade. Ensuite il tourna son visage de l'autre côté pour cacher l'émotion qui se peignait sur ses traits. Il se versa un autre verre de vin, le vida, et, levant une main comme s'il avait voulu se nettoyer la bouche et les moustaches, il la fit passer deux ou trois fois sur ses yeux.

Cependant, au milieu du silence qui régnait dans cette mauvaise chambre, on entendit retentir les coups lugubres d'une cloche. Lupo parut un instant saisi; mais, se remettant aussitôt : — Je vois, dit-il, que je n'ai pas de temps à perdre. Écoute, Vinciguerra, j'ai une chose à te dire : je voulais en prier le confesseur, mais il m'a mis trop en colère..... Et puis je préfère donner cette commission à un ami qui me connaît depuis long-temps et qui sait qu'après tout nous sommes tous des hommes..... Car si ces gens voyaient un soldat..... ils pourraient croire que c'est

la peur de la mort..... Écoute donc, je vais m'expliquer en peu de mots. La première fois que tu iras à Milan, fais-toi indiquer la maison du comte del Balzo à la Brera del Guercio : là tu trouveras ma famille, mon père, ma mère. Mais, en proférant ces mots sacrés, Lupo se sentit déchirer le cœur, fit un tour dans la chambre; puis, revenant auprès de Vinciguerra : — Le feras-tu ? lui demanda-t-il.

— Que le Seigneur m'accorde du bonheur dans cette vie et du repos dans l'autre, comme je te promets de remplir toutes tes volontés, répondit le soldat.

Alors Lupo prit une chaîne qu'il portait au cou, et, la lui remettant, il ajouta : — Tu leur diras de la porter en mémoire de moi. Et tu diras à ma sœur de regarder dans l'armoire de la chambre qui est près de la fauconnerie : elle y trouvera une petite botte en bois renfermant un anneau d'or qui est le reste du butin que je fis en Toscane. Je le gardais pour le lui donner lorsqu'elle serait fiancée. Dis-lui de le garder pour l'amour de moi.

— Écoute, dit Vinciguerra, je ne suis pas riche; mais, Dieu merci! j'ai mis de côté quelques sous qui sont là, vois-tu ? Et, tirant de sa poche une poignée de grosses et de petites monnaies, que veux-tu que j'en fasse, moi ? Épargne-moi la peine de m'enivrer une demi-douzaine de fois, et fais une œuvre de miséricorde en les acceptant; je les porterai à ton père; il en aura probablement besoin : de toute manière, cet argent lui sera certes plus utile qu'il ne peut jamais me l'être à moi-même.

— Non, non, je te suis obligé.

— Allons, fais-moi cette faveur, donne-moi cette consolation. Je te jure que j'ai plus de plaisir à donner maintenant ce peu d'argent pour l'amour de toi, que je n'en aurais eu à toucher véritablement la part de butin qui m'avait été promise à Limonta par ton..... par cet homme. J'ai été aussi une fois sur le point d'aller à l'autre monde, et je sais combien dans ces momens-là tous ceux de notre maison, notre père et notre mère surtout, nous deviennent chers, combien on regrette les peines qu'on a tous plus ou moins données à ses parens, et je me rappelle le grand chagrin que je ressentis alors ne n'avoir rien sur moi à leur envoyer pour qu'ils gardassent mon souvenir.

Lupo lui mit une main sur l'épaule, et lui dit : — Je sais que tu m'offres cet argent de bon cœur, car entre nous autres soldats, on donne et on reçoit avec la même cordialité ; mais, Dieu merci ! mes parens n'ont besoin de rien..... Et d'ailleurs j'ai aussi de l'argent que je pourrais leur envoyer si je voulais ; et en disant cela il retourna la poche de son pourpoint, et fit tomber sur la table une bonne poignée de pièces d'argent. Vous êtes soixante soldats dans votre compagnie, n'est-ce pas? demanda-t-il ensuite.

— Nous étions soixante, mais nous en avons laissé onze sur vos champs de Limonta, dans cette belle entreprise, de sorte que si je compte bien, nous ne devrions être maintenant que quarante-neuf.

Lupo leva la tête, un sourire de satisfaction brilla sur sa figure en entendant rappeler le fait glorieux de ses chers compatriotes. — Eh bien, poursuivit-il, ceux qui restent voudront bien porter un toast au condamné?

— Et même deux, répondit Vinciguerra ; mais, moi, je ne boirai pas de ce vin-là ; je veux que ma part d'argent serve à faire prier pour ton ame.

— Mais pas par les moines de Saint-Ambroise, répliqua Lupo ; prends-y bien garde, car je veux que rien ne m'arrive à l'autre monde de la part de ces poltrons de schismatiques. Oh ! à propos, j'oubliais une chose : j'ai aussi un frère avec lequel, à la vérité, je n'étais pas trop d'accord ; nous nous entendions peu, mais au moment de mourir il ne faut pas que je le laisse tout-à-fait de côté, ne fût-ce que pour l'amour de ma mère, qui lui porte toute sa tendresse. Il faut que je lui envoie aussi quelque chose : j'ai là un petit crucifix d'argent que je voulais te laisser pour mon souvenir, mais je ne saurais.....

— Ton frère? dit Vinciguerra, bien, voilà tout arrangé ; je prends ton petit crucifix, et je te donne cette relique pour la lui envoyer, la vois-tu? et il la lui montrait en ouvrant son pourpoint ; c'est un morceau de la colonne de saint Siméon le Stylite ; je l'ai enlevée de mes mains à un pélerin qui venait de la Terre-Sainte, et que j'ai dévalisé une nuit dans la Romagne.

— Très bien, dit Lupo, j'accepte l'échange, et tu la lui porteras, comme je te l'ai dit, en mon nom : tiens donc. Otant alors de sa poitrine le Christ d'argent, il le lui remit, et, lui jetant en même temps les bras au cou, il lui donna et reçut de lui le baiser d'adieu.

— Maintenant que j'ai tout arrangé ici-bas, dit encore le Limontin, il est temps que je ne pense plus qu'au salut de mon ame, et il alla vers le crucifix qui pendait à la muraille, s'agenouilla devant lui et se mit à prier.

Vinciguerra, pour ne pas le déranger, se retira vers la porte, où il répéta aux quatre autres soldats qui étaient de garde, toutes les paroles du condamné, et leur montrant l'argent qu'il avait reçu de lui pour distribuer à la compagnie, il ajouta : — Quant à moi, je le lui ai déjà dit, je convertirai ma part en prières que je ferai dire pour le salut de son ame. — Ajoutes-y ma part aussi ; et la mienne, et la mienne, dirent-ils tous l'un après l'autre. Ils attendirent ensuite en silence le douloureux moment où ils devaient conduire cet infortuné à la potence ; car tous regrettaient de voir ainsi mourir un jeune soldat, beau et brave comme était Lupo. Lorsqu'ils échangeaient de temps en temps quelques mots, ils le faisaient toujours à voix basse, égard, à la vérité, de peu d'importance, mais remarquable pourtant chez ces gens grossiers uniquement habitués à souffrir et à faire souffrir autrui.

La cour du palais du monastère, le portique qui l'entourait et par lequel on entrait dans la chambre de Lupo, étaient encombrés de curieux, gens désœuvrés qui, ainsi que cela arrive toujours et partout, accoururent pour voir le dernier supplice d'un homme. Ils venaient comme à une fête, ils montraient une espèce de joie sauvage, probablement causée par ce plaisir secret que chacun ressent, sans pouvoir s'en rendre raison, en contemplant la nature humaine dans ses plus fortes et ses plus rudes épreuves, en exerçant l'ame à la terreur et à la pitié, en s'étudiant soi-même, dans autrui, en considérant enfin le mystère de la vie et le mystère de la mort.

L'heure à laquelle on devait conduire le condamné

au supplice était déjà passée, et l'avide populace commençait à murmurer de ce retard. Vinciguerra, qui s'indignait de cette stupide et farouche impatience, s'en vengeait en frappant du manche de sa lance sur les bras et les épaules des plus audacieux, sous prétexte de tenir la foule éloignée de la porte.

On entendit enfin un bruit qui se prolongeait et plusieurs voix qui répétaient : — Ils viennent ! ils viennent ! Le peuple commençait à se heurter, à se coudoyer, à se dresser sur la pointe des pieds, se tournant vers la porte qui conduisait de la cour dans la rue. Vinciguerra courut aussitôt dans la chambre pour remplir la tâche qui lui avait été imposée, et Lupo, frappé par le bruit de ses pas qui retentit tout près de lui, se leva, fit le signe de la croix, et lui dit d'un air serein : — Est-il temps ?

Dans ce moment la porte s'ouvrit, deux des gardes qui étaient en sentinelle s'avancèrent précédant un moine qui tenait un papier à la main. Lupo regarda par dessus l'épaule de celui-ci, et, s'apercevant qu'il était suivi par un autre homme, soupçonnant qui ce pouvait être, il baissa subitement les yeux avec un frisson involontaire. Mais il se sent tout à coup serré à travers le corps. Il regarde, il est dans les bras de son père, qui, le pressant contre sa poitrine, ne pouvait ni pleurer ni parler.

— Vous avez mal fait de venir me voir dans ce dernier moment, dit Lupo aussitôt que l'émotion lui permit de parler ; je ne pensais plus qu'à la vie éternelle et au Seigneur, vous avez mal fait et pour vous et pour moi.

Ambroise, ne pouvant parler, continuait de lui faire des signes négatifs de la tête et des mains. A la fin, après un long effort, il prononça en sanglotant ces paroles : — Non, tu ne mourras pas.

— Oh ! oui, je mourrai, répondit le fils, et j'en suis fâché pour vous autres ; du reste, j'avais arrangé toutes mes affaires.

Pendant que le fauconnier l'embrassait toujours plus étroitement et continuait en secouant la tête à lui faire signe que non, que non, que non, le moine s'avança et dit à Lupo : — Votre père dit vrai, l'abbé vous a fait grâce.

— Grâce ! grâce ! s'écrièrent alors les gardes dans la petite salle. — Grâce ! dirent les sentinelles qui étaient restées à la porte ; et ce cri fut répété de proche en proche sous le portique, dans la cour et dans les rues voisines du palais par la foule qui se pressait sur tous les points.

— Sachez-en gré à la clémence de l'abbé, dit le moine au condamné.

— Nous sommes venus, Ottorino et moi, dit le fauconnier avec une lettre de Marco Visconti à l'abbé pour lui demander ta grâce.

— Une lettre de Marco, dit Lupo, vive Marco ! Et la vie lui paraissait encore plus précieuse depuis qu'il la tenait de ce seigneur. — Vive Marco ! s'écrièrent aussi les sentinelles. — Vive Marco ! vive Marco ! s'écria-t-on de toutes parts.

Cependant mille bruits divers circulaient dans la foule. — Qu'est-ce qu'il y a ? qu'est-il arrivé ? — C'est Marco Visconti qui est venu en personne pour déli-

vrer le condamné qui est son parent.—C'est cet autre chevalier qui a apporté la lettre de Visconti, qui est son parent. — Non, c'est lui-même en personne, et ici, hors du village, il y a bon nombre de soldats de ses fiefs, et l'abbé a été obligé de se soumettre à ce qu'il a voulu. — Je vous dis que Marco a envoyé une lettre comme quoi il doit mettre le prisonnier en liberté. — Ce n'est pas vrai. — Mais si, c'est le père Bonaventure qui vient de me le dire. — Mais cela ne peut pas être! — Mais voulez-vous me l'apprendre, à moi!

Tous ces discours et d'autres semblables se changèrent en une exclamation générale lorsqu'on vit le gracié sortir de la petite salle donnant le bras à son père que la joie rendait comme stupide. Le tressaillement qui se manifesta en ce moment dans toute la foule aurait fait honneur à la bonté de l'assemblée la plus humaine de nos temps policés.

Pourtant c'étaient les mêmes personnes accourues un instant auparavant pour voir mourir le pauvre condamné, et murmurant à cause du retard qu'on mettait à l'exécution! Que voulez-vous? Ce n'est pas qu'elles eussent véritablement du plaisir à voir pendre le pauvre Lupo; car elles ne savaient seulement pas qui il était, ni ce qu'il avait fait pour mériter une telle fin. Elles voulaient, que sais-je? elles voulaient être émues, secouées par quelque chose de fort, d'extraordinaire, et leur but venait d'être rempli d'une autre manière.

A travers la foule que les gardes contenaient à peine, Lupo et son père arrivèrent sur la place de Chiara-

valle. Ils trouvèrent devant l'église Ottorino et auprès de lui quelques paysans qui tenaient les rênes de trois chevaux. Le jeune chevalier jeta les bras au cou de son fidèle écuyer, et des applaudissemens, des battemens de mains éclatèrent de tous côtés. Dans un instant ils furent tous trois en selle.

—Ne venez-vous pas remercier l'abbé? dit le moine à Lupo. Celui-ci regarda son seigneur en face, et l'ayant vu faire certain mouvement et hausser en même temps les épaules, comme s'il avait voulu dire: N'y fais pas attention, il répondit :— Pour le moment je suis trop pressé.

Vinciguerra, qui avait accompagné Lupo jusque-là, lui mit au cou la petite chaîne d'argent, et sortant aussi de sa poche l'argent qu'il devait distribuer à la compagnie :— Prends, lui dit-il, cela t'appartient.

— L'argent, garde-le, lui répondit le Limontin, et vous boirez ensemble ce soir à ma santé.

— Volontiers, répliqua le garde, et pour le coup je te promets que moi aussi je te ferai honneur..... Oh! à propos; et ton crucifix d'argent? j'oubliais de te le rendre. — Garde-le pour toi, garde-le en souvenir de moi, répondit Lupo en lui serrant la main, et il s'achemina avec son père et Ottorino au milieu de la foule qui s'ouvrait devant eux pour les laisser passer.

Lorsqu'ils furent au fond de la place tournant à gauche pour entrer dans une ruelle, Lupo se trouva en face de la potence qu'on avait préparée pour lui, la salua de la main, et dit à haute voix : — Adieu, ma mie! Sur quoi toute la foule se prit à rire.

Le pauvre Ambroise ne pouvait se persuader d'avoir

à ses côtés son fils sain et sauf; et comme s'il eût senti le besoin de s'en assurer à chaque instant, il ne détournait jamais les yeux de dessus lui, il le tenait serré par la main, et lui disait à demi-voix et d'un air tout attendri :—Étourdi ! écervelé ! tu m'as fait éprouver de grandes frayeurs, tu m'as donné de cruels serremens de cœur. Allons, allons, fais ce que je te dis, quitte ce vilain métier de soldat, retourne chez toi, et vivons un peu tranquilles, avec ta mère, du bien que Dieu nous a donné... La malheureuse ! Tu te plaignais si souvent qu'elle ne t'aimât point. Ah! si tu l'avais vue la pauvre femme, si tu l'avais vue!

—Je le sais, je le sais bien; je n'ai jamais douté un instant de son affection.

— Mais moi je te dis qu'elle t'aime beaucoup, mais beaucoup, beaucoup; que moi-même je ne puis pas t'aimer davantage : et Lauretta!... et ton frère ! Lui aussi, vois-tu, malgré son air froid.....

—Oui, oui, je vous suis obligé à tous tant que vous êtes.

—Et cette détermination, la prends-tu? Donneras-tu cette consolation à ton père dans ses derniers jours?

— Nous en parlerons plus tard: vous voyez bien qu'il faut que je consulte aussi mon seigneur.

— Oh ! oui, c'est juste, c'est trop juste, car tu lui as de si grandes obligations, et si tu savais ce qu'il a fait pour toi et avec quel cœur..... Et le comte aussi, la comtesse et notre jeune maîtresse, et puis tous, tous tant qu'ils sont. Dans ma disgrâce j'ai eu la consolation de voir et de m'assurer à n'en pas douter de l'affection que chacun te porte.

Ottorino, sentant que dans ces premiers momens de tendresse paternelle et filiale la présence d'un tiers eût été de trop, marchait quelques pas en avant et paraissait s'occuper d'autre chose; mais après les avoir laissés épancher leurs tendres sentimens, il arrêta son cheval, et se laissant rejoindre par eux, il interrompit les remercimens qu'ils lui adressaient en disant à Lupo : — Il faudra nous hâter, afin d'arriver à temps pour la joute; c'est aujourd'hui le premier jour, comme tu sais, et tu consentiras à me servir d'écuyer?

— Sans doute, pourriez-vous en douter? J'y ai bien pensé à Chiaravalle, et la cérémonie qu'on me destinait me contrariait aussi parce qu'elle m'enlevait la satisfaction de vous rendre mes services dans la joute.

— Ces gens-là voulaient te faire un mauvais parti, mais pour cette fois ils ont été obligés de renoncer à leur envie, et si tu avais vu la mine refrognée que faisait l'abbé en lisant la lettre de Marco! Il se démenait comme une chauve-souris qui se sent brûler par le soufre; et en vérité, je dois dire que j'ai eu un grand plaisir de le voir contraint à faire bonne mine à mauvais jeu.

— Pourtant, disait Lupo, ce fut une grande faveur, une grâce tout-à-fait hors de mesure de la part de cet homme : un Marco Visconti!

— Ce fut pour être agréable à notre maître qui est allé exprès le prier avec Béatrix.

— J'en serai toujours bien reconnaissant au comte, répondit le jeune homme un peu mortifié de ne pouvoir plus croire que Marco eût pensé à lui de son propre mouvement, ce qui aurait flatté sa vanité et enflé son

orgueil. Mais pourtant avant tout il faudra que j'aille remercier Marco.

— Il est parti cette nuit pour la Toscane, lui dit Ottorino.

— Oh ! j'en suis bien fâché, car je ne sais ce que j'aurais donné pour avoir l'honneur de baiser cette main glorieuse et pour l'assurer que ma vie lui appartient tout entière.

Ambroise, en entendant exprimer une si grande et si fanatique reconnaissance pour Marco, comprit bien que son fils était encore le même et que ce malheureux esprit guerrier ne l'avait pas quitté. Baissant la tête tout mécontent, il se dit en lui-même : — Si la potence même n'a pu le guérir, je ne sais plus qu'y faire.

Lupo lut cette pensée sur la figure soucieuse de son père ; il regretta d'avoir prononcé des paroles qui devaient le chagriner, et il chercha long-temps ce qu'il pouvait lui dire de plus affectueux et de plus doux pour remédier à sa maladresse, et pour lui témoigner sa tendresse filiale en abandonnant le sujet sur lequel ils ne pouvaient pas être d'accord, sans paraître toutefois promettre quelque chose qu'il n'aurait pas l'intention de tenir. Après de mûres délibérations, il imagina enfin de lui demander comment se portaient les faucons qu'il avait laissés à Limonta.

Ottorino se retourna et regarda en face son écuyer en entendant cette question qui lui sembla si étrange et si hors de propos dans un pareil moment. Mais Ambroise, qui n'avait jamais pu amener son fils à voir de bon œil ce métier chéri qu'il eût voulu lui faire prendre ; Ambroise, qui ne l'avait jamais entendu

nommer spontanément un faucon, ni un gerfaut, et dont les efforts pour lui donner le goût de cette chasse la lui avaient au contraire rendue odieuse, Ambroise sentit vivement tout ce qu'il y avait d'affectueux, de délicat dans cette question, et tout en lui répondant : Ils vont bien, tous bien, très bien, il lui serra le bras et sentit ses yeux se remplir de larmes.

Lorsqu'ils furent arrivés à Milan, le jeune chevalier dit à Lupo : — D'ici à deux heures tâche d'être à la lice, tout prêt : tu m'y trouveras. Cela dit, il salua de la main ses deux compagnons de voyage qui lui répondirent en s'inclinant jusque sur le cou de leurs montures.

Le lecteur s'imagine bien l'accueil que l'on fit à Lupo. Nous lui dirons seulement que pour la première fois de sa vie sa mère blâma la conduite de son autre fils Bernard, qui commençait à reprocher à Lupo son obstination dans le schisme, en lui disant que c'était là la cause de tout le mal qui venait de lui arriver. — Allons, taisez-vous, dit-elle d'un air courroucé à son benjamin, vous aurez le temps de dire ces choses-là plus tard.

Lupo demanda aussitôt à voir ses maîtres. Béatrix était au lit avec une fièvre violente, Ermelinde veillait sa fille malade. — Et le comte ?

— Il s'est renfermé dans son appartement et il ne veut voir personne, lui répondit un page.

— Eh quoi ! ne pourrai-je les remercier ? dit le fils du fauconnier ; et il monta un escalier, traversa cinq ou six petites salles jusqu'à ce qu'il arrivât devant la porte de l'appartement du comte. Tous les autres le

suivaient, désirant prendre part à cette allégresse comme ils avaient partagé l'angoisse du jour précédent. Lupo frappa légèrement, et le comte qui, à la rumeur qu'il avait entendue dans la cour, au bruit des pas, des voix qui s'approchaient dans l'escalier, avait deviné de quoi il était question, disait de sa chambre : — Allez, allez, je ne veux voir personne.

— Comte, mon maître, messire, c'est votre Lupo; permettez-moi de vous baiser la main.

— C'est bien, va, que Dieu te bénisse, répondit-il de sa chambre.

— Je sais que c'est vous qui avez obtenu ma grâce de Marco, laissez-moi vous remercier.

— Ouvrez de grâce, disait Ambroise en suppliant.

— Ouvrez, répétait Marianne, que nous puissions embrasser vos genoux, accordez-nous cette consolation.

— Ouvrez! ouvrez! crièrent-ils tous ensemble, vive le comte del Balzo! vive notre maître!

— Vaincu par tant de sollicitations, il entr'ouvrit enfin tant soit peu la porte et il montra une mine moitié effrayée moitié glorieuse qui avait réellement quelque chose de comique. L'un se jetait à ses pieds, l'autre lui baisait les mains, celui-ci le remerciait, celui-là pleurait; mais lui, après avoir joui un instant de ce triomphe : — Assez, assez, dit-il à Lupo en retirant les mains, je suis charmé de te voir sain et sauf, maintenant va-t'en en paix et avec le Seigneur; mais rappelle-toi de ne plus remettre les pieds dans ma maison. Se tournant ensuite vers le fauconnier : — Et toi, s'il ne change pas de vie, tu peux compter que la potence

n'a fait que te le prêter. Cela dit, il retira la tête et se renferma dans sa chambre, laissant tout le monde stupéfait et croyant rêver.

Lupo, ne sachant que penser, alla revêtir ses armes, et après avoir salué son père et sa mère, il s'acheminait pour prendre son cheval et se trouver à la lice comme il en était convenu, lorsqu'en traversant une chambre, sa sœur vint au devant de lui et se mettant un doigt sur la bouche, elle lui dit à voix basse : — Tu salueras Ottorino au nom de ma maîtresse Béatrix; tu lui diras de se comporter vaillamment et qu'elle espère que malgré son absence il ne l'oubliera pas.

— Malgré l'absence? Qu'est-ce à dire? Ottorino ne va pas partir que je sache.

— Non, mais le comte lui a défendu de revoir cette maison.

— Mais comment? mais pourquoi?

Dans ce moment on entendit un bruit de pas qui s'avançaient. Lauretta mit de nouveau le doigt sur ses lèvres et courut sur la pointe des pieds se cacher dans une chambre voisine tandis que son frère s'en alla de son côté.

XVI.

En sortant de la porte d'Algiso, qui s'ouvrait à l'endroit où se trouve maintenant le pont Béatrix, Lupo poussa son cheval vers le monastère de Saint-Simplicien, dans le voisinage duquel était la lice.

La foule accourait de toutes parts à un spectacle si recherché à cette époque. C'était un grand mouvement d'hommes, de femmes, d'enfans, tous vêtus de leurs habits les plus beaux. On discernait au milieu de la multitude les fabricans de laine à leur bonnet blanc et à une espèce de houssine qu'ils portaient à la main. Les maîtres armuriers, dont la seule ville de Milan comptait plus de dix mille, avaient un tablier de peau de différentes couleurs selon que l'artisan était fabricant de cuirasses ou d'épées, ou de boucliers, ou de casques, ou d'éperons. Parmi les ouvriers de la même profession, ou comme on disait alors de la même maîtrise, on distinguait aussi les garçons d'avec les

maîtres et ceux-ci d'avec les surveillans, de même qu'on distinguait leurs officiers inférieurs d'avec leurs consuls et leur abbé.

On reconnaissait les dames et les chevaliers à leurs petits manteaux de soie aux capuchons de velours, aux larges manches retroussées, aux *cottardites* écarlates (c'étaient de longues robes de femme serrées à la taille par une ceinture) aux colliers, aux bijoux, aux pierres précieuses, aux fourrures de petit-gris, de zibeline, de martre, ornemens et parures defendus aux plébéiens et aux artisans grossiers qui devaient se contenter des futaines, des laines et demi-laines, des peaux d'agneau, de lapin, de renard et d'autres animaux ordinaires, et ne pouvaient porter ni breloques, ni agrafes, ni boutons qui ne fussent en os, en laiton, en acier ou en autres métaux communs, tant l'esprit de ce siècle était contraire à celui du nôtre. On s'efforçait alors de tout distinguer; on s'efforce aujourd'hui de tout égaliser.

Notre écuyer, arrivé devant l'église de Saint-Simplicien, qui était alors, comme les Milanais le savent, à une bonne distance de l'enceinte de la ville, vit la foule arrêtée à considérer divers boucliers qui étaient suspendus. C'était la coutume d'exposer sur les parois de quelque église ou de quelque cloître près de la lice les enseignes des chevaliers qui devaient y jouter, pour qu'il fût facile à chacun de reconnaître celui qui les portait le jour de l'épreuve. Cette coutume avait un autre but. Si quelque accusation était intentée contre un des combattans, ou si quelque dame ou demoiselle avait une réclamation d'honneur à lui adresser, on

voulait qu'elle pût être notifiée à temps aux juges du tournoi, afin qu'ils en exclussent l'accusé si les preuves étaient jugées suffisantes et le cas assez grave pour mériter cette peine.

Après avoir donné un coup d'œil à un bouclier écartelé de rouge et de blanc avec une vipère au milieu qui était le bouclier d'Ottorino, Lupo passa plus loin, et plus il avançait, plus le bruit et la foule augmentaient.

Ici le ménestrel chantait au son de la mandore; là un jongleur faisait danser des chiens et des singes au son d'un fifre et d'un tambourin; plus loin un saltimbanque débitait des reliques et des spécifiques contre la fièvre, exaltant les vertus admirables des herbes de saint Paul et de sainte Apolline. Partout il y avait des baraques où l'on jouait aux dés, aux tables et à d'autres jeux particuliers à ces temps et qu'on appelait la *polveretta* et la *coreggiola*, jeux qui, quoique défendus par les statuts, étaient tous les jours impunément pratiqués par les escrocs pour faire des dupes. De distance en distance s'élevaient des planchers, des toitures, des auvens sous lesquels on vendait des viandes de mouton, de sanglier, avec des ornemens et des assaisonnemens divers, du pain de froment, de seigle, d'orge, du vin de Malvoisie et beaucoup d'autres espèces de vins et de mets.

Sur la gauche de la lice s'ouvrait une vaste place où se tenait la foire des chevaux de bataille et de joute. L'on entendait les cris des maquignons qui les faisaient courir et caracoler. Près de là se trouvaient deux emplacemens moins grands partagés en plusieurs

enclos dont l'un était destiné au marché des chiens, l'autre à celui des faucons. Les aboiemens et les cris des animaux s'y mêlaient aux voix des vendeurs qui exaltaient la valeur de leur marchandise.

— Voilà une couple de limiers de Tartarie de la véritable race apportée en France par saint Louis, s'écriait l'un d'eux. Chiens de pur sang et d'arrêt, qui ne sont pas sujets à la rage! Des éperviers étrangers et natifs d'Angleterre, d'Allemagne et de Norwége! criait en s'égosillant un autre. — Un faucon gerfaut, le roi des oiseaux, dressé à prendre le lièvre, et qui attaque le loup et le sanglier.

De l'autre côté, à la droite de la lice, on voyait le marché des armes. C'était comme un camp de baraques et de tentes de toutes formes et de toutes couleurs, contenant des cuirasses, des boucliers, des grèves, des cuissards, des gantelets, des bonnets de fer et des lances, des épées, des massues ferrées et des poignards appelés miséricordes. Au milieu de chacune de ces boutiques provisoires on voyait les armes les plus riches et les meilleures accrochées à un poteau planté en terre, de manière à représenter un guerrier. Dans certains endroits le guerrier était à cheval, et les housses qui descendaient jusqu'à terre, la coiffe de fer, le collier de maille, la selle ferrée, la croupière à écailles de poisson recouvraient si bien l'échafaudage en bois et l'enveloppe de bourre, que l'animal simulé pouvait paraître véritable. Quelquefois deux de ces guerriers factices, tout renfermés dans leurs armures, étaient placés l'un devant l'autre, la lance en arrêt, et semblaient exciter leurs chevaux de l'éperon. On y

voyait des représentations bizarres, des rencontres et des combats, et c'étaient autant d'artifices, employés par nos armuriers pour attirer les acheteurs, qui à l'occasion des joutes et des tournois accouraient de toutes parts pour se pourvoir d'armes milanaises, alors les plus renommées de l'Europe. Sur chaque baraque était un écriteau portant le nom du maître fabricant.

— Giacomolo, comment vont les affaires? demanda Lupo à un homme replet et rubicond qui se trouvait dans une de ces boutiques, les coudes appuyés sur la barre qui en fermait l'entrée, regardant oisivement les passans.

— Ni bien ni mal, répondit Giacomolo Birago, qui était un des fabricans de cuirasses les plus renommés, pour la place qui m'est échue et par le temps qui court, je ne m'en suis pas encore si mal tiré. — As-tu envoyé cette cuirasse à Ottorino? — Oui, je la lui ai portée moi-même ce matin, je la lui ai essayée, et elle lui va à peindre. Je puis te dire que c'est une armure à faire honneur à qui que ce soit, un plastron à l'épreuve du poignard, je l'ai trempé de mes mains, et j'y ai fait sur le devant certaines arabesques dont je suis content. Ce n'est pas parce que c'est mon ouvrage, mais je puis dire, sans me vanter, que ni Biassonno, ni Pier Degli Erminulfi, ni Estore Casate, ne pourraient en faire de pareilles.

Dans ce moment il survint un vieillard tout enveloppé dans un manteau couleur marron, dont le capuchon couvrait la tête et dont le petit bec entourait le cou : il demanda Giacomolo.

— Maître armurier, je voudrais un morion de pre-

mière trempe avec les *fanons*, et qui eût la visière clouée.

— Voulez-vous parler d'un morion à charnière par devant, et s'ouvrant par derrière?

— Précisément.

— Ce sont de vieilles marchandises et je n'en tiens pas. Le morion se fait maintenant avec visière se levant et descendant au gré du chevalier; si vous voulez de ceux-ci j'en ai des meilleures fabriques, en voilà. Et en disant cela il s'acheminait vers le milieu de sa boutique; mais l'autre lui dit :

— Non, non, ne vous dérangez pas, maître armurier, je voudrais en avoir un tout-à-fait dans la forme que je vous ai indiquée. Où pourrais-je aller le chercher ?

— Vous pouvez aller plus loin, à la quatrième ou cinquième boutique, à partir de la mienne. Savez-vous lire ?

— Non.

— C'est égal, vous ne pouvez pas vous tromper; en tout cas, demandez Ambroise Caimo, et tout le monde vous l'indiquera. Peut-être en aura-t-il, car il tient de ces vieilleries; si vous n'en trouvez pas là, il faudra vous en passer.

— Et combien pourrais-je le payer, si j'en trouvais?

— Mais... répondit Birago, traînant la voix et haussant les épaules, c'est comme si vous me demandiez combien coûte une relique : elle coûte plus ou moins cher, selon la dévotion de celui qui l'achète, et la conscience de celui qui la vend:

— Pardonnez-moi si je vous ai fait perdre votre

temps, dit l'homme au manteau, et il passa outre.

— Quelle espèce de morion veut donc cet individu? demanda alors Lupo, en renouant la conversation avec l'armurier.

— Ce sont des morions, répondit Birago, dont on faisait usage autrefois, et ils étaient portés par ceux qui voulaient courir une joute ou un tournoi en restant inconnus. Comme ils sont tout d'une pièce, il n'y a pas de danger qu'un coup de lance lève la visière et découvre le visage du combattant.

— Ah! je comprends.... Maintenant, dis-moi un peu, le vicaire n'est pas encore arrivé, n'est-ce pas? — Non, on court encore la quintaine. Aussitôt qu'il arrivera, on commencera le tournoi.

— Et se font-ils tant attendre? demanda encore Lupo.

L'armurier ne répondit qu'en serrant les lèvres et en secouant la tête; mais, un instant après, baissant la voix, il dit : — Tu vois bien quelle espèce de seigneurs! Si c'eût été Marco! et il poussa un long soupir.

— Oh! si c'était lui! répondit le Limontin, soupirant aussi à son tour.

— Mais, pourquoi s'en est-il allé? continua l'armurier d'une voix encore plus basse ; c'est ici qu'il devait rester, ici où nous sommes tous pour lui; et, quant à ma maîtrise, vois-tu, depuis l'abbé jusqu'au dernier ouvrier, nous nous jetterions tous dans le feu pour lui.

— Et les soldats! poursuivit Lupo, et la noblesse! Tous enfin, tous! Mais qui sait si son voyage ne cache

pas quelque mystère : pour moi, je crois que la chose n'est pas aussi simple qu'elle le paraît.

Le colloque fut ici interrompu par l'apparition de l'homme au manteau encapuchonné, qui revenait un morion à la main.

— Brave homme ! cria l'armurier en l'appelant, l'as-tu trouvé ?

— Oui, répondit l'autre, s'approchant de lui et lui donnant à examiner le casque qu'il portait à la main ; je l'ai trouvé où vous m'avez dit.

Birago l'ouvrit, le regarda minutieusement en dedans et en dehors, puis il dit : — Il est de fabrique anglaise, et combien Caimo te l'a-t-il fait payer ?

— Devinez !

— Huit *ambrogini grossi* d'argent ?

— Davantage.

— Une livre impériale ?

— Encore davantage.

— Allons, dites-le-moi donc, car jamais je ne le devinerai.

— Je l'ai payé deux florins d'or !

— Deux florins d'or !

— Oui vraiment, deux florins d'or, de trente sous impériaux chacun.

— Quel voleur ! allait dire l'armurier, mais il retint sa langue ; et, rendant le morion à l'inconnu, il s'écria : — Il faut sans doute qu'il mesure les florins avec le boisseau, celui qui peut en jeter deux pour un pareil outil de crieur de vieille ferraille. — A qui doit-il servir ? demanda Lupo tout bonnement et sans cérémonie à l'inconnu ; mais celui-ci se mit un doigt sur la bou-

che, et il s'en alla, en prenant le même chemin par lequel il était arrivé.

Les deux autres le suivirent des yeux jusqu'à ce qu'il disparût au milieu de la foule. Alors l'armurier dit à Lupo : — Ce morion sera pour quelqu'un qui veut se présenter à la joute de demain sans se faire connaître. — Si je n'étais pas attendu, poursuivit Lupo, je serais curieux de suivre ce vilain hibou pour voir où il va se nicher. Un chaland survint alors pour acheter à Birago quelques poignards; celui-ci, levant la barre, le fit entrer, et le Limontin, le voyant en affaire, s'en alla.

Après avoir fait un grand tour au milieu de la foule, il arriva enfin à l'un des bouts de la lice, fermée du côté de la ville par des loges et par de petites tours de bois à plusieurs étages, et du côté opposé par une simple palissade qui s'étendait jusqu'aux bois.

Lupo y entra, et vit les loges décorées de guirlandes et de draperies ornées de tapis, d'écharpes, de draps d'or et d'argent; il vit les chevaliers, les dames et les gracieuses demoiselles assis sur le devant. Plus en arrière, les écuyers et les pages se tenaient debout. Partout on apercevait des plumes s'agiter, des berrets et des capuchons remuer, et briller les armes et les pierres précieuses. Un grand balcon à colonnes, orné d'une étoffe de soie brodée en or, destiné au vicaire impérial et à la cour, était encore vide au milieu d'une si grande affluence. Dans le haut de cette loge étincelait le serpent placé sous l'aigle noir, armoiries des Visconti et de l'empereur.

Dans le vaste emplacement situé au milieu de la

palissade, on avait posé sur une colonne une demi-figure de guerrier armé d'un bouclier sur le bras gauche, et d'une lance grosse et solide dans la main droite. Quiconque avait un cheval à sa disposition et désirait faire ses épreuves, allait frapper contre cette figure, ce qui s'appelait courir la quintaine, ou le Sarrasin, depuis que l'on commençait à revêtir le mannequin à la manière des Mores. C'était à cette époque, et ce fut pendant plusieurs siècles encore une fête populaire en même temps qu'une école d'armes, dans laquelle les jeunes gens s'exerçaient à porter leurs coups entre les quatre membres, comme on disait alors, c'est-à-dire à la poitrine ou à la tête de l'adversaire : c'étaient là les seuls coups estimés bons et loyaux. Les juges de la quintaine fournissaient de lances égales en longueur et en grosseur tous ceux qui voulaient s'essayer à cet exercice ; et celui qui en rompait un plus grand nombre, et qui portait le meilleur coup, était proclamé vainqueur.

Mais ce qui dans ce jeu était curieux à voir, c'était lorsqu'on ne frappait pas le mannequin à l'endroit voulu. Au moyen d'un ressort qui le faisait alors mouvoir, le mannequin assenait des coups d'aveugle au jouteur inhabile.

A l'extrémité opposée de la lice, et en face de la quintaine, était placée une autre machine en bois que nous allons décrire. Un gros tronc s'élevait depuis le sol jusqu'à la hauteur de l'épaule d'un homme de moyenne taille. Sur ce tronc était placée en travers une poutre qui tournait sur un pivot de fer dès qu'elle était touchée. Un homme à cheval, courant à bride

abattue, devait frapper de sa lance un des bouts de la poutre, et l'adresse consistait à éviter le coup que la poutre en tournant portait avec le bout opposé. C'était un jeu dans lequel il y avait danger de mort, et qui, de même que les joutes et les tournois, avait été défendu plusieurs fois par les évêques, les papes et les conciles; mais les évêques, les papes et les conciles prêchaient dans le désert.

Cette machine s'appelait bélier, parce que les deux extrémités de la poutre étaient ordinairement sculptées en forme d'une tête de mouton, et on disait courir le bélier, comme on disait courir la quintaine.

Lupo s'était présenté à Ottorino, lui avait attaché la cuirasse neuve de Birago, avait passé minutieusement en revue chaque harnais, et examiné attentivement le cheval, les caparaçons, l'armure. Ayant trouvé tout en ordre, il entra dans le pavillon situé à l'une des extrémités de la lice. Il était là, regardant ceux qui couraient la quintaine, lorsqu'il vit venir à lui un homme habillé de la tête aux pieds, moitié de rouge, moitié de jaune; de sorte que, en le regardant du côté droit, il était tout d'une couleur, et du côté gauche d'une autre. C'était une mode commune à cette époque; mais l'individu dont nous parlons avait en outre un rang de grelots d'argent qui pendaient tout autour de son chapeau, et qui tintaient, en brandillant, à chaque pas qu'il faisait.

— Bonjour, Tremacoldo, dit notre écuyer, dès que l'autre se fut assez approché pour qu'il pût reconnaître en lui le jongleur qui avait béni les armes pour le jugement de Dieu.

— Est-ce toi, Lupo? répondit le bouffon. Je suis bien aise de te rencontrer; je venais précisément à la tente des écuyers, afin d'emprunter une cuirasse et un cheval pour courir le Sarrasin : ce sera donc toi qui me rendras ce service.

— Tu veux courir le Sarrasin! As-tu perdu la tête? Prends garde à ce que tu fais, car ce n'est pas comme de chanter un lai. Vois-tu cette perche qu'il tient à la main? elle en a châtié de moins fous que toi.

— Laisse-moi faire, puisque c'est moi que cela regarde, et ne cherche pas à en savoir davantage. J'ai parié avec Arnaldo Vitale; il m'a vaincu en chantant un tenson d'amour, et moi je l'ai défié au Sarrasin.

— Mais ne sais-tu pas qu'Arnaldo Vitale est écuyer, et qu'il sait courir la lance aussi bien que les premiers joueurs?

— Mais tu ne sais pas les conditions du défi; il doit rompre sa lance en frappant le Sarrasin, et moi je gagne, si je le touche sans tâter du bâton qu'il a dans sa main.

— Ce n'est donc pas à conditions égales?

— A conditions égales, dis-tu? Attends qu'il m'y prenne! Je suis bien un peu fou, mais non pas pourtant à lier.

— Et n'as-tu pas de honte?

— De quoi? de gagner sans peine un beau cheval?

— Et toi, qu'as-tu parié?

— J'ai parié un morceau de cette chaîne d'or qui m'a été donnée à Bellano par ton seigneur; le reste, je l'ai joué aux brelans.

— Pauvre chaîne et pauvres épaules que les tiennes! Mais, c'est ton affaire.

— Eh bien! me prêtes tu ce cheval et cette cuirasse?

— Oui, je te les prête, mais pour une course seulement.

— Cela s'entend.

— Eh bien! entre, et je vais tout arranger.

Lupo, après avoir revêtu le bouffon d'une petite cuirasse légère avec son arrêt attaché à la poitrine, le fit monter sur son propre cheval, et lui mettant une lance à la main: — Celle-ci est pour essayer, lui dit-il; enfonce la crosse ici dedans, et il lui montrait l'arrêt. Tâche de tenir les genoux bien serrés; penche-toi en avant sur l'arçon, pour que le coup ne te fasse pas tomber de cheval; comme cela, un peu plus en avant... Serre bien la lance, étends mieux ton bras, tâche de bien viser, et recommande-toi à ton saint protecteur.

— Laisse-moi faire, dit Tremacoldo; et il partit au trot, se dirigeant vers le milieu de l'arène.

— Attends que je te mette les éperons, criait Lupo derrière lui.

— Je m'en passe, répondit le jongleur, et il continua son chemin.

Un trompette fit le tour de l'arène, annonçant le défi entre Arnaldo Vitale et Tremacoldo, ainsi que ses conditions. Tous connaissaient la tête fêlée qui avait porté le défi, et ils s'apprêtaient à le voir faire des siennes.

Dès que les gages furent dans les mains des juges, deux palefreniers vêtus de peau d'ours, imitant la dé-

marche et les mouvemens de l'animal qu'ils voulaient représenter, s'approchèrent des compétiteurs pour leur donner à chacun une lance. Mais à l'instant où Tremacoldo tendait la main pour prendre la sienne, son cheval dressa les oreilles, élargit les narines en soufflant, flaira d'un air soupçonneux et farouche le poil de l'ours; puis en prenant ombrage, il recula et se cabra, de sorte qu'il ne s'en fallut de rien que le pauvre cavalier ne fît une culbute. Voyant son danger, il serra les jambes, s'accrocha comme un chat à la crinière du cheval furieux, et ce fut un grand bonheur pour lui qu'il n'eût pas d'éperons et que Lupo accourût à l'instant à son secours. Celui-ci, prenant les rênes du cheval, l'appelant par son nom, lui caressant la tête, le cou et la croupe, le rendit à l'instant doux comme un agneau.

Après que les rires excités par cet accident se furent calmés, le héraut cria à haute voix : — C'est Arnaldo Vitale qui va courir.

L'on vit alors le troubadour tout armé, avec une petite cuirasse unie et les éperons d'argent, marque distinctive d'un écuyer, entrer dans la lice, se précipiter sur le Sarrasin et le frapper net au milieu du bouclier avec tant de violence que la machine entière en trembla et que la lance se brisa en morceaux. C'était la troisième lance qu'on avait rompue ce jour-là; mais personne n'avait encore frappé dans la broche, c'est-à-dire dans cette pointe de fer qui sortait du milieu du bouclier. Ce coup fut jugé le meilleur.

Le héraut cria : — Embroché; et il s'éleva un bruit général d'applaudissemens.

Un instant après, la foule se mit à crier : — C'est à Tremacoldo, c'est à Tremacoldo à courir !

— Me voici, je ne veux pas me sauver, répondit le bouffon.

— Vite, mets ta lance en arrêt, lui dit alors Lupo qui était à ses côtés et lui servait de second ; tourne le cheval et donne-lui carrière. Mais le rusé, qui n'avait pas envie de courir ainsi à corps perdu, avait déjà songé à certaine malice pour se tirer d'affaire ; et, au lieu de mettre sa lance en arrêt, il la fit passer sous l'aisselle et s'achemina au galop vers le but, tout en désordre et secoué de telle sorte qu'il faisait plaisir à voir.

Dès qu'il fut à portée du mannequin, il donna son coup de lance, et il frappa un des pans du manteau de pourpre du Sarrasin. Ce n'était pas un bon coup. La machine commence à faire du bruit, à s'agiter et à tourner sur elle-même, en frappant furieusement de son bâton qui venait tout juste donner à mi-corps d'un homme à cheval. Tous s'attendaient à voir le bouffon jeté par terre ; mais celui-ci, dès qu'il eut frappé son coup, avait laissé tomber sa lance, et, s'accroupissant, il s'était courbé sur le cou du palefroi, de sorte que le bâton lui effleura la tête, mais n'attrapa que la pointe de son bonnet qui fut jeté à une belle distance, au milieu des rires et de la joie de la foule noble et plébéienne, dont on entendit de toutes parts retentir les bruyans éclats.

Dès qu'il fut hors de la portée du bâton, Tremacoldo toujours blotti releva doucement la tête de travers, et on le vit sourire d'un air et avec un regard

malins et joyeux; il reprit sa première position, tourna son cheval et vint se placer devant le Sarrasin, qui, pendant ce temps, s'était remis tranquillement à sa place, tenant son bâton en l'air. Là, avec certains mouvemens bouffons, remuant les yeux, tordant la bouche et tirant la langue, il se mit à injurier le mannequin. — Fume, fume, maudit tronc; tu pensais m'en décocher, chien de nègre! mais attends! Tremacoldo ne se laisse pas attraper, renégat, infidèle!

— Tremacoldo, lui dit alors un des juges de la quintaine, d'après les conditions du pari, tu as perdu.

— Comment, perdu? le bâton ne m'a pas touché.

— Vois-tu là-bas ton bonnet qui dépose contre toi, reprit le juge.

— Que me fait mon bonnet? Si mon bonnet est fou, par exemple, et si la fantaisie lui prend de faire une culbute sur le sable, est-ce ma faute à moi?

Le juge voulait répliquer, mais Arnaldo Vitale s'interposa dans cette dispute; et, content de la gloire d'avoir fait un beau coup, il se mit entre eux et dit: — Tremacoldo a raison, nous avons parlé du corps et non du bonnet. Se tournant ensuite vers Tremacoldo même, il ajouta: — Prends le cheval! il est à toi, tu l'as loyalement gagné.

Ce trait de courtoisie plut à tous les spectateurs, et chacun combla de louanges le vaillant et généreux troubadour à qui l'on adjugea unanimement le prix de la quintaine: c'était une épée avec la garde en argent.

Cependant le vicaire impérial Azzone, et ses oncles Luchino et Giovanni Visconti étaient arrivés, suivis

d'une nombreuse et brillante cour de barons, d'écuyers et de damoiseaux.

A peine le vit-on paraître sur le balcon que quelques cris s'élevèrent par-ci par-là : — Vive Azzone ! vive le vicaire, vive le seigneur de Milan ! mais tout cela était bien froid. Un bruit sourd couvrit aussitôt ces voix, et l'on entendit même en quelques endroits crier hautement et d'une manière distincte : — Vive Marco ! Si bien que Lucchino, après avoir donné un coup d'œil à la ronde, s'approchant de l'oreille de son neveu, lui dit : — Heureusement pour nous, nous l'avons envoyé promener à propos.

Le vicaire impérial était vêtu d'une longue et riche robe de damas broché, fermée sur le devant par une rangée de petits boutons d'or. Un bandeau d'hermine de la largeur de trois doigts lui ceignait le front, en même temps qu'il fixait sur sa tête une écharpe noire parsemée d'étoiles en argent. Les deux bouts carrés de cette écharpe descendaient jusqu'à la moitié de ses oreilles, tandis que le reste retombait en arrière jusqu'aux épaules en forme de toque ; riche et élégante coiffure qui lui encadrait le visage et en faisait ressortir la blancheur.

Seigneur naturellement humain et affable, Azzone faisait à cette époque un étalage encore plus grand de bonté et de courtoisie pour captiver la multitude, qu'il savait bien ne pas lui être trop affectionnée. Il avançait hors de sa loge la moitié de son corps, pour répondre aux salutations que lui envoyaient les barons et les chevaliers les plus rapprochés de lui. Il saluait de la tête et de la main le plus mince artisan et la femme

du peuple qui lui adressaient quelque marque de respect : monnaie qui ne doit pas beaucoup coûter aux grands, et qui paraît avoir pour les petits une si grande valeur.

Ayant aperçu Arnaldo Vitale au moment où celui-ci ôtait son épée et en faisait présent au juge de la quintaine, en même temps qu'il ceignait celle qu'il avait gagnée, Azzone se tourna vers un de ses écuyers qui était debout derrière son grand siége doré, et lui dit : — Lampugnano, descends dans l'arène et amène-moi le troubadour qui a gagné le prix de la quintaine. Au moment où le jeune homme exécutait cet ordre, le vicaire, causant avec ses deux oncles au milieu desquels il était placé, disait : — Pendant qu'on débarrasse l'arène et que les combattans s'apprêtent pour le tournoi, nous lui ferons chanter quelque chose. Lucchino fit un geste de dédain ; mais son frère Giovanni, qui, quoique évêque et cardinal, aimait tous les amusemens, toutes les pompes, toutes les douceurs de la vie du monde de cette époque, demanda à son neveu : — Eh quoi ! serait-ce donc cet Arnaldo Vitale qui a gagné à Toulouse, il y a peu d'années, le prix de la violette d'or qui fut adjugé par les sept conservateurs de la gaie science ? — Précisément, répondit Azzone.

Alors le prélat se mit à en dire des merveilles. Il assura qu'il l'avait entendu exalter dans toutes les cours d'Italie, et qu'il savait par cœur plusieurs de ses chansons ; et, comme il avait remarqué le geste insouciant de Lucchino, à qui il reprochait souvent sa rudesse et son ignorance en fait de beaux-arts, il com-

mença à faire l'éloge des troubadours et des ménestrels. Il dit que les princes tiraient leur gloire et leur éclat de l'amitié de ces savans ; que le peuple aimait de préférence les seigneurs qui se montraient généreux envers cette classe de gens; que Marco devait principalement la grande faveur dont il jouissait à la magnifique libéralité dont il avait toujours usé envers les chanteurs et les poètes ; enfin il dit à ce sujet de grandes choses, et peut-être en dit-il trop.

En général, à l'époque où nous reporte notre histoire, les troubadours, les ménestrels et les jongleurs, dont toute l'Europe fourmillait, étaient une engeance désœuvrée qui, rôdant de pays en pays, un luth à la main ou une mandore au cou, faisait bonne chère à toutes les cours, à toutes les fêtes, dans tous les palais et dans tous les châteaux, encourageant et mettant en honneur la prodigalité folle des seigneurs et des princes. Dans des siècles où les communications entre les différens pays et les différentes provinces étaient si rares, si lentes et si difficiles, ils colportaient les nouvelles des événemens publics et privés. Ils faisaient du commérage partout, caquetaient sur toute chose; ils parlaient d'armes, d'intrigues et d'amour ; ils chantaient les gloires ou relevaient les turpitudes des grands ; souvent ils en portaient aux nues les crimes, où en traînaient les vertus dans la fange, selon leur humeur et le bon plaisir de ceux qui les payaient. Instrumens lâches et méprisés de renommée et d'infamie, ordinairement ils se chatouillaient les oreilles, se caressaient, se flattaient entre eux ; mais quelquefois aussi ils se prenaient aux cheveux et se déchi-

raient à belles dents. Ils faisaient à peu près ce que font de nos jours certains personnages que je ne veux pas nommer, et ils vivaient comme des chiens, auxquels l'un donne un morceau de pain et l'autre un coup de pied.

Au milieu de cette vile et misérable espèce, il y avait pourtant quelques hommes de bien, quelques bons poètes, et Arnaldo Vitale était certainement de ce petit nombre.

Il se présenta sur le balcon du vicaire, habillé en troubadour. Il avait quitté sa cuirasse et le reste de son armure, et il avait revêtu un pourpoint et des chausses à rayures blanches et bleu de ciel. Il portait sur sa tête une toque carrée du même bleu, avec deux plumes blanches qui ombrageaient sa joue gauche. Arnaldo Vitale paraissait avoir environ trente ans; ses cheveux épais étaient châtains et bouclés, sa figure douce et grave.

Tous ceux qui se trouvaient sur le balcon du vicaire firent cercle autour de lui, et ceux qui étaient dans les loges voisines se penchaient en dehors. Le troubadour promena son regard sur la noble assemblée; puis, s'inclinant devant Azzone, il lui demanda un sujet à traiter.

— J'ai entendu plusieurs fois, dit le vicaire, mon père, qui a été long-temps en France, rappeler les aventures d'un certain Foulques de Provence, qui, de fils de forgeron qu'il était, devint comte de Narbonne, et mourut ensuite moine dans un couvent d'Espagne. Tu dois connaître tous les détails de cette histoire, car tu as été long-temps dans ces pays: voudrais-tu me chanter ces événemens dans une sirvente?

— Je ferai tous mes efforts pour obéir le moins indignement que je le pourrai aux ordres d'un si magnifique seigneur, répondit Arnaldo.

Il suspendit à son cou le luth qu'il tenait à la main, le mit d'accord, et dit : *Je trouve les sons et les paroles*, ce qui signifierait, dans notre langue moderne, j'improvise la musique et la poésie. Puis par de doux accords et des préludes habiles, il prépara l'ame des auditeurs au genre d'émotion qu'il voulait y exciter par ses vers. Se recueillant en même temps comme un homme qui médite, il tournait les yeux en l'air, ses joues se coloraient d'une flamme légère, son front paraissait éclairé par le rayon créateur qui émanait de sa pensée. Son visage et toute sa personne étaient agités par la puissance de l'esprit intérieur. On n'entendait pas le moindre bruit à l'entour; tous étaient tournés dans une attente inquiète et respectueuse vers le troubadour. Celui-ci, mariant sa voix tremblante d'abord, mais par cela même plus agréable et plus suave, à la mélodie plaintive de son luth, commença ainsi :

« Foulques, jeune page de Raimond de Toulouse,
« est beau comme une rose qui s'ouvre au soleil de
« mai ; il est preux, hardi et adroit dans les armes,
« et il est excellent troubadour de lais.

« Celui qui le voit aux jours de fêtes, sur son cheval
« pommelé, parcourir la lice, semblable à la foudre,
« sa puissante lance en arrêt, celui-là le compare à
« saint George, vainqueur du dragon.

« Si, aux accords de notes plaintives, on l'entend
« déployer sa voix, lorsque sa blonde chevelure

« descend en boucles sur ses joues, alors, le cœur « rempli d'étonnement et d'admiration, on le compare « à un ange.

« Tous les seigneurs les plus vaillans le désirent à « leur cour : il n'y a pas de belle Provençale dont il ne « soit le soupir ; mais le page fidèle n'aime que son « seigneur et sa dame.

« Elle est la fille d'un baron de Salamanque, et « s'appelle Nelda. Elle a le sourcil noir et la cheve- « lure noire; sa joue est blanche comme l'ivoire : il n'y « a pas dans Toulouse un vierge plus belle et plus « dédaigneuse.

« Cette orgueilleuse ne s'abaisse pas jusqu'à l'amour « du jeune homme. — Il sent encore la fonge, dit-elle « en elle-même avec dédain. Non, la fille d'un baron « ne place point son cœur si bas.

« Le page pleure et se plaint la nuit et le jour sur « sa mandore; sa coblas et sa sirvente ne chantent « qu'elle seule : il fait ses épreuves à la quintaine et « il rompt des lances, mais le tout en vain.

« Il languit donc comme une fleur flétrie sur sa tige; « son visage est pâle, la couleur des fraises en a dis- « paru, et le feu de son regard azuré s'éteint peu à peu.

« Il allait en mourir; mais les largesses de son sei- « gneur vinrent à son secours. Il l'arma chevalier, il « le fit comte de Narbonne, et, dans le même jour, il « lui donna pour épouse la belle dédaigneuse.

« Un grand concours d'hommes armés se réunit dans « les champs et autour des murs de Toulouse: le seigneur « de Provence a juré de faire repentir un vassal rebelle.

« Il n'y manque aucun des drapeaux des barons ou

« des villes sujettes. Le camp se hâte vers Antibes, et « déjà il a planté les tentes dans ses plaines.

« Raimond dit affectueusement à Foulques qui che- « vauche à ses côtés : — Pourquoi toujours si triste ? « La belle après laquelle tu soupires viendra bientôt.

« Un courrier que j'ai dépêché pour l'appeler est « déjà sur le chemin de Narbonne. Je t'ai arraché trop « tôt à elle ; mais j'ai pris pitié de ta douleur.

« Arrive le jour où l'on attend Nelda, en arrive un « autre et encore un autre ; le quatrième jour passe et « le messager ne revient pas, et la belle attendue ne « paraît pas.

« La ville attaquée se rend. L'étendard de la révolte « est tombé. Foulques remonte sur son fidèle coursier, « car aucun devoir ne le retient plus.

« Il voyage seul tout le jour vers le château désiré ; « puis, s'écartant du chemin, il va vers un petit bourg « qui paraît à travers des oliviers.

« Il lève le regard vers la terrasse d'une maison au « pied de laquelle se brisent des vagues irritées. Il y « voit une femme qui pleure, les yeux fixés sur la mer.

« Au port de la belle personne, à son visage, à son « vêtement, il croit que c'est elle. Il s'approche de la « terrasse en palpitant : c'est Nelda, il n'y a plus de « doute.

« Il abandonne sur le chemin son cheval, et, trem- « blant de soupçon, il vole vers elle. — Toi, mon « épouse, lui crie-t-il, seule ici ? et en pleurs ?... dis « comment ? pourquoi ?

« La chevelure dénouée et le visage pâle mais as- « suré, ouvrant ses lèvres tremblantes à un sourire

« orgueilleux, la belle se tourna vers lui, et dit : Éloi-
« gne-toi, et écoute.

« Tu as souillé en moi une race ancienne; homme
« vil ! car il te prit au carrefour, mais il ne t'anoblit
« pas, le seigneur discourtois qui me mit entre tes
« mains. Ce n'est pas moi qui pouvais souffrir l'injure
« et le dommage fait à mon sang, et j'ai accordé, hé-
« las ! à un chevalier anglais ma beauté négligée pour
« prix de ma vengeance.

« Il m'a trahi : au bruit soudain que j'entends, je
« me lève en sursaut au milieu du sommeil, et je vois
« les voiles silencieuses de ce cruel perfide, déployées
« au vent, fuir avec rapidité. J'ai vu tomber deux
« fois, deux fois j'ai vu se lever le soleil; seule errante
« en pleurs sur ces rivages inconnus, je suis le spec-
« tacle de la foule attendrie, qui me montre au doigt.

« Que me reste-t-il ? Implorerai-je suppliante la
« honte de ton pardon, en te méprisant? Je ne suis
« pas encore si abjecte. Annonce à mon père ce que
« tu as vu. Adieu.

« Elle dit, et s'élance vers la terrasse, et d'un saut
« rapide se précipite dans les ondes la tête la première.
« Sur la plage recourbée on entendit retentir un cri
« et le bruit d'une chute.

« Son corps délicat alla se briser contre les écueils.
« Elle disparut, mais on vit aussitôt reparaître un
« voile blanc et le sang rougir les cercles mouvans de
« l'eau.

« Le chevalier ne versa pas une larme. Revêtu de
« sa même armure noire, tout seul et silencieux, il
« disparut le long du rivage.

« Les vents mugissent, les vagues blanchissent, et « le chevalier, du bord d'une petite barque, regarde « la terre fleurissante et chérie qu'il a abandonnée.

« Il voyage au milieu des brouillards du Nord, et « déjà il est sur la plage d'Albion; le voilà aux prises « avec le baron qui l'a trahi.

« Ils baissent leurs lances, ils prennent du champ. « Les deux genets, rapides comme l'éclair, heurtent « avec tant de furie leurs poitrines que l'un d'eux en « mourut.

« Dans un instant ils dégaînent leurs épées, et font « retentir de leurs coups terribles leurs casques et leurs « boucliers qu'ils frappent alternativement avec la ra- « pidité de la foudre.

« Mais voilà que Foulques, retenant dans sa poitrine « sa respiration pesante, enfonce avec une joie farouche « son fer au milieu du cœur du traître.

« Pâle, pâle devient son visage qui respire encore la « menace; le malheureux presse sa main contre son « flanc, chancelle, et meurt.

« Alors dans le fourreau il remet son épée, il re- « garde le baron étendu mort par terre; mais cette « vue n'éclaircit pas le front du vainqueur.

« Au confin extrême de l'Espagne, sur le sommet « escarpé d'un mont qui baigne son pied dans les « ondes en face de la verte Provence, s'élève un clot- « tre que Bruno fonda.

« Là peu d'élus réunis vivent d'herbes et de racines « sauvages, les capuchons descendus sur le visage, « et chacun ceint d'un douloureux cilice qu'il ne peut « quitter tant qu'il vit.

« Les arcs aigus d'un portique retentissent du tin-
« tement d'une cloche : les moines, se regardant
« muets les uns les autres, se tiennent tous autour
« d'une fosse, dans l'attitude d'une sombre douleur.

« Quel est le vieillard qui gît par terre, les bras
« croisés sur la poitrine? La lueur tremblante d'un
« flambeau erre incertaine sur sa figure. C'est Foul-
« ques, le baron de Narbonne, qui meurt.

« Sa barbe blanche et flottante dépasse la ceinture
« de sa tunique; au souffle alterné de sa respiration elle
« ondoie mollement; tantôt elle s'élève, tantôt elle
« s'abaisse, comme fait l'écume de la mer.

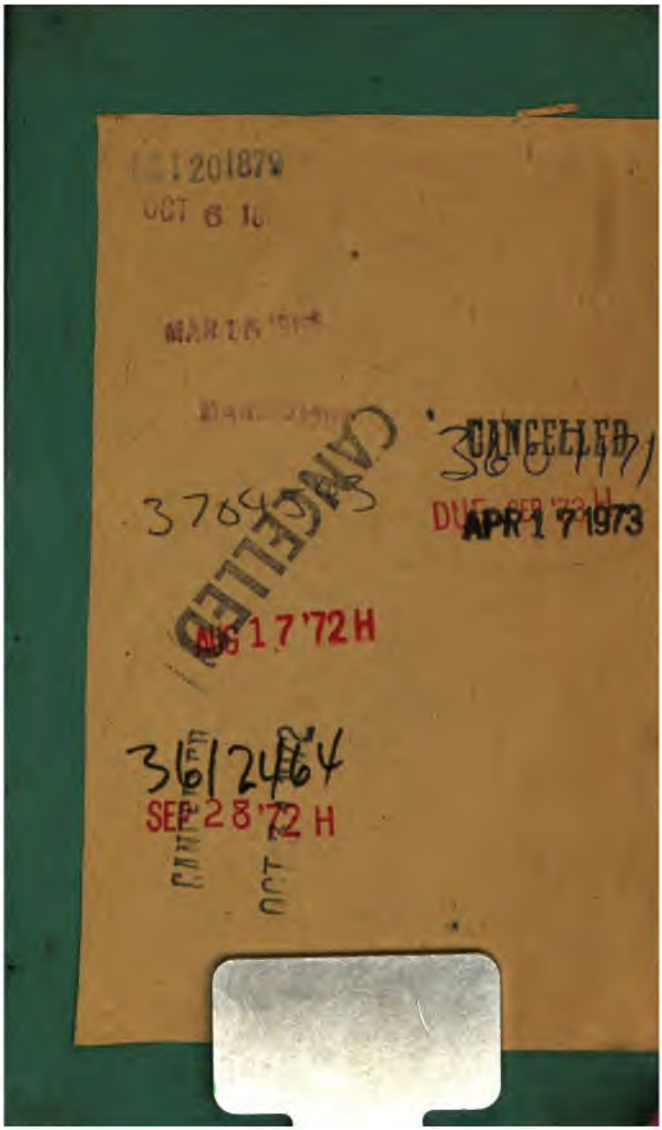
« Mais au milieu des chastes pensées de mort, dans
« l'esprit serein du vieillard s'élève, plus forte que
« cette heure solennelle, une image rebelle que tant
« d'années ne suffirent pas à dompter.

« Telle qu'il la vit le dernier jour, ses cheveux noirs
« épars sur les épaules, il voit errer autour de lui,
« toute en larmes, le visage pâle, et pourtant belle
« encore, son épouse infidèle.

« Saint vieillard! est-ce une larme secrète qui perce
« dans tes yeux au moment de la mort? qu'est-ce qui
« t'afflige?

« Ah! je te comprends, je te comprends : tu ne
« pourras revoir celle que tu aimas parmi les élus du
« ciel. »

FIN DU PREMIER VOLUME.


1201879
OCT 6 1
MAR 16 '
CANCELLED
3709
CANCELLED
DUE SEP '72 H
APR 17 1973
AUG 17 '72 H
3612464
SEP 28 '72 H
OCT